VOL. 1 / 2021

POUR UNE SPIRITUALITÉ et une foi en évolution



PIERRE BRULÉ
MIRIAM CASTRO
MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI
BENJAMIN ÉBODÉ
PIERRE FARAH-LAJOIE
NICOLE FAUCHER
DENIS GAUTHIER
JACQUES GAUTHIER
JEAN-BRACONIN KASIAMA
LUCIE LÉPINE
ANDRÉ MYRE
FERNAND PATRY
CHRISTIAN RODEMBOURG
GASTON SAUVÉ
ANGE SHIMWA
PAT DI STASIO
RENÉE THIVIERGE

POUR UNE SPIRITUALITÉ *et une foi en évolution*

VOL. 1 / 2021

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Miriam Castro
Denis Gauthier

COLLABORATEURS

Pierre Brulé, Miriam Castro, Marguerite Denhez-Zeitouni, Benjamin Ébodé, Pierre Farah-Lajoie, Nicole Faucher, Denis Gauthier, Jacques Gauthier, Jean-Braconin Kasiama, Lucie Lépine, André Myre, Fernand Patry, Christian Rodembourg, Gaston Sauvé, Ange Shimwa, Pat di Stasio, Renée Thivierge.

MISE EN PAGE DE LA COUVERTURE ET DE L'INTÉRIEUR

Caroline Fontaine (Bogus Création)

CRÉDIT PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE :

evieshaffer/Unsplash

CORRECTION

Révision AM

IMPRESSION ET DISTRIBUTION

BouquinBec

FONDATION PÈRE-MÉNARD

5777, rue Sherbrooke Est, bureau 203
Montréal (Québec) H1N 3R5
Téléphones : (514) 274-7645 et 1 800 665-7645
info@fondationperemenard.org
www.fondationperemenard.org

La mission de la Fondation Père-Ménard est d'aider financièrement et de participer activement à la formation de leaders humanitaires, religieux et laïcs, au Québec et ailleurs dans le monde et au développement d'œuvres visant une amélioration durable de la qualité de vie des personnes.

IMPRIMÉ AU CANADA

ISBN : 978-2-9820150-0-5
ISBN PDF : 978-2-9820150-1-2
Dépôt légal : 4e trimestre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, sauvegardée sur un système d'extraction ou transmise, sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit -électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre - sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Les opinions exprimées dans les textes sont celles des auteurs. Elles ne prétendent pas refléter les opinions de la Fondation Père-Ménard.

© 2021, Fondation Père-Ménard

POUR UNE SPIRITUALITÉ ET UNE FOI EN ÉVOLUTION

VOL. 1 / 2021

Fondation Père-Ménard



TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos. 8

CHRONIQUES

Pour une spiritualité et une foi en évolution 10
Ce que vous imaginez, vous le créez 13
Revoir sa foi 14
Eusèbe-H. Ménard, disciple lumineux de Jésus 16
Le temps de lâcher prise 19
Vivre Pâques autrement 20
En temps de crise osons l'espérance 21
Le temps de réfléchir 27
La spiritualité du chamanisme 28
Un autre regard sur les communautés religieuses 30
Le temps d'aimer 34
Voir l'extraordinaire dans l'ordinaire 35
Un enfant est né... 37
Eusèbe-Henri Ménard, la foi du semeur qui croit en la récolte 39
Vivre l'évangile pour devenir des créateurs de paix . . . 41
Le temps de prier 44

CONVERSATIONS

Jacques Blondin : « Aimer c'est croire et espérer » 47
André Myre : « la Bible est une lecture salvatrice et inspirante » 50
Jean-Louis Lebel, une vie consacrée à aider les enfants de rues 52
Brigitte Quintal : « Faire silence pour contempler Dieu » 54
Jean-Braconin Kasiama : « Personne n'est heureux tout seul » 56
Mary Aweel : « Ne perdez pas l'espérance, Dieu est là même si on ne le voit pas ». 59
Marie Harrison : « Malgré les difficultés, on y respire la joie de vivre » 62
Deux rencontres marquantes dans la vie des pères Girard 64
Isaac Martinez : « Il faut se concentrer sur ce qui est essentiel à la foi » 67
Marie-Astrid Dubant : « J'ai compris que le Seigneur m'aime ». 70
Vladimir Midvichi : « On ne peint pas une icône, on l'écrit » 73
Sébastien Allard, une vie de travail, de persévérance et de foi. 75
Éloysa Capcha : « Je donne un peu de tout ce que j'ai reçu » 77

DU CŒUR À L'ACTION

Des jeunes inspirés qui transforment leur quotidien . . 80
Accès à l'eau propre pour vivre dans la dignité 82
Vivre la solidarité pour changer les collectivités 86
Éduquer une fille, c'est éduquer une nation 88
De l'engagement qui change des vies 90
Le défi d'offrir des soins de santé au Congo 92

ÉCHOS D'ÉVANGILE

Devenir humain dans un monde déshumanisé 97
Se trouver dans l'autre. 98
Subversive douceur 101
Une approche de proximité pour montrer le chemin 102
Le sabbat : jour subversif 105
Fatigant Jugement 106
Trouver son trésor 109
Se sortir le système de la tête. 110

ÉVÉNEMENTS

L'expérience migratoire au centre de la foi 114
Le visage d'une Église en mode accompagnement . . . 116
Au-delà des confessions pour un humanisme moderne 118

COURRIER DES LECTEURS

Jésus et la vie éternelle 122

SUGGESTIONS DE LECTURE

Chrétiens et musulmans : proches et lointains 124
Conversation avec Dieu : un dialogue hors du commun. 126
Le grand cahier de Jérôme 128
De la religion à la spiritualité 131
Quelle est ma vérité humaine?. 134
Le regard d'un médecin de rue 136
Georgette Faniel, le don total 138
Une vie offerte 140
Pouvons-nous être chrétiens, libres et heureux? 143
Dieu derrière la porte 146
L'art de se laisser imprégner d'une infinie sagesse . . . 148
Sapiens, une réflexion historique pour l'avenir de l'humanité 150
Le Christ philosophe et l'importance du cheminement intérieur 153

TÉMOIGNAGES DE FOI

Une petite semence qui a bien germé 157
Benjamin Ébodé : « La foi est l'art de vivre dans une confiance totale » 159

À PROPOS DE NOS COLLABORATEURS

Noms et descriptions des auteurs. 162

AVANT-PROPOS





Denis Gauthier
Président de la Fondation Père-Ménard et coéditeur

Miriam Castro
Directrice générale de la Fondation Père-Ménard et coéditrice

Nous sommes fiers de vous présenter cette première édition réunissant des textes qui cherchent à donner une voix à la quête de sens spirituel que nous vivons actuellement. Le livre que vous avez entre vos mains est un reflet des expériences physiques, intellectuelles et spirituelles de femmes et d'hommes de toutes les nationalités et de toutes les couleurs.

Notre blogue formateur se veut une tentative d'une relecture contemporaine du message chrétien. Par leurs écrits, nos collaborateur(trice)s et ami(e)s se sont prêtés au jeu, en osant avec courage se dévoiler honnêtement en fonction de leurs expériences et leurs sensibilités propres. Ils ont contribué ainsi à étancher la soif de certains dans leur recherche de « quête de sens » existentielle, ou pour d'autres à essayer de se réaliser dans des « expériences de l'Être Suprême » : « tu as reçu beaucoup, passe au suivant ».

Ce projet éditorial a vu la lumière en octobre 2019, uniquement sur le web. À ce moment-là, nous étions loin de savoir ce que nous préparait l'année 2020 avec son cocktail d'incertitude, maladie, mort, crise et peur. Comment définir ce que l'humanité est en train de vivre lorsqu'on est immergé ? Quelles seraient les répercussions dans notre vie et nos relations à court et à long terme ?

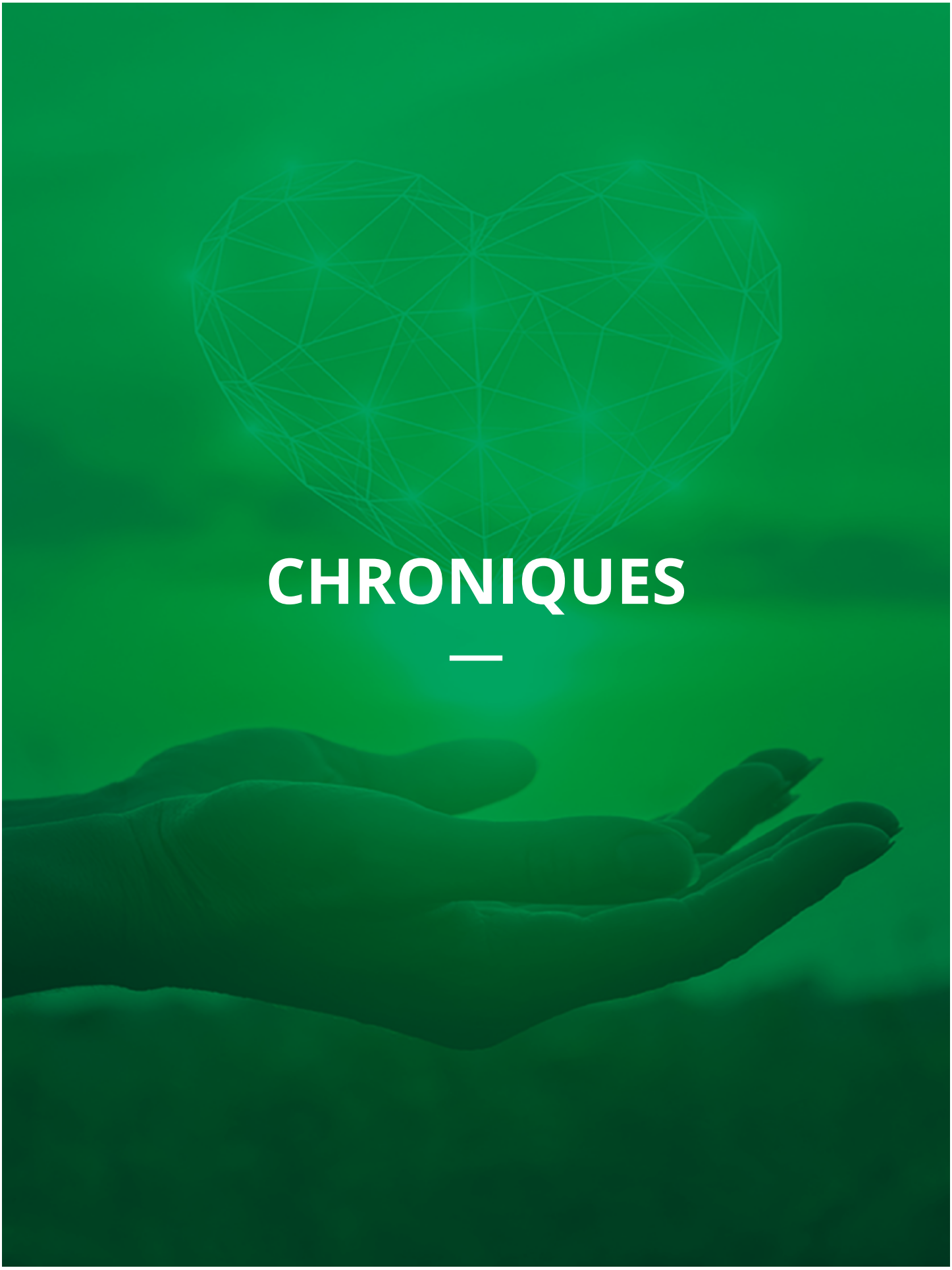
Cependant, nous avions une certitude : écrire, pour essayer de donner un sens à une réalité qui changeait (et change encore !) de façon continue et sans préavis. La diffusion de textes s'est faite uniquement en ligne, ce qui a contribué à accroître notre notoriété sur le web et sur les réseaux sociaux. Peu à peu, nous avons été témoins de la naissance d'une communauté virtuelle qui veut lire et parler de spiritualité. En toute modestie, nous avons offert des pistes de compréhension au questionnement persistant provenant des modèles de pensée ou de différentes expériences de vie personnelles.

Ce livre en format papier, publié par la Fondation Père-Ménard, contient les billets hebdomadaires diffusés en 2020 et qui ont provoqué de beaux échanges entre nous. Nous sommes convaincus que les textes pourront permettre l'avancement de nos connaissances dans le champ de la spiritualité, en nous donnant comme objectif de favoriser un leadership humain, conscient, authentique et porteur de transformation.

On ne grandit pas seul, mais avec les autres. La Vérité se découvre ou se développe continuellement avec des partages sincères et avec beaucoup de discernement, en cherchant toujours le « plus grand bien » en tout.

Nous vous invitons à consulter notre site web (www.fondationperemenard.org) pour découvrir notre bulletin trimestriel et savoir plus sur nos activités et nos projets d'aide humanitaire et de formation spirituelle.

Bonne lecture !



CHRONIQUES



Crédit photo : Rawpixel / iStock

POUR UNE SPIRITUALITÉ ET UNE FOI EN ÉVOLUTION

Tout change. Ou plutôt, tout évolue. La spiritualité et la foi n'y échappent pas tout en demeurant les mêmes dans leur essence.

Mais leur forme « se transforme », emprunte d'autres images, adopte d'autres concepts, emploie d'autres symboles. Cette évolution normale peut inquiéter, troubler. Il peut être difficile de s'y reconnaître. Il nous arrivera aussi de craindre de quitter la sécurité, la protection et une certaine garantie héritée de ce que nous avons appris.

- **Il est tout de même nécessaire d'incarner notre foi aujourd'hui.**
- **Aujourd'hui et dans l'avenir, que signifie être croyant ?**
- **Comment trouver un langage capable de décrire la nouvelle cosmovision et ses conséquences concrètes ?**

« Il faut être prêt à se débarrasser de la vie que l'on avait prévue, pour avoir la vie qui nous attend ».

Joseph Campbell

Dans son livre Dieu derrière la porte – La foi au-delà des confessions, le moine bénédictin Simon-Pierre Arnold nous dit qu'il « faut renoncer à toutes métaphores, à toutes images, à tout concept, à toute référence, pour cheminer dans la foi possible, comme si nous **nous laissions tomber dans le vide**. » Le Dieu « non existant », non nécessaire, qui n'a plus de place est précisément celui qui « respire derrière la porte » (Maître Eckhart), attendant que nous fassions silence pour l'écouter respirer en nous, dans l'univers et dans l'histoire.

Le merveilleux de la chose, c'est que notre foi en Dieu nous fait grandir en humanité, et vice-versa. Cette vision n'est nullement paradoxale, mais elle nous invite à une approche composée de nouveaux paradigmes. Par exemple, on parle beaucoup ces temps-ci d'une montée de la haine, de temps troubles, de divisions entre factions du même pays supposément « uni ».

Le père Ménard a un jour écrit que « la famille humaine est un jardin où poussent le bon grain et l'ivraie ». Malgré les apparences, un climat de haine peut susciter – et c'est souvent ce qui arrive – encore plus d'amour, encore plus d'humanité, encore plus de foi, même si cette foi prend souvent des visages différents.

Pour faire partie de la réflexion, la Fondation Père-Ménard prépare depuis quelques mois un projet éditorial à contenu spirituel. Cette sélection soignée des textes constitue un projet peut-être ambitieux, peut-être même téméraire, mais elle réunit des gens qui ont envie de témoigner de la beauté du monde.

Chaque semaine, nous allons diffuser des entrevues, des suggestions de lecture, des témoignages et des chroniques autour de sujets touchant la philosophie, la spiritualité, l'éthique et la culture, entre autres.

Il ne s'agit pas de nier la douleur et la souffrance, mais de contribuer à mettre un peu plus de baume sur des plaies, en proposant de nouveaux paradigmes et ainsi mieux vivre avec tout ce qu'il y a de divin en nous et en ce monde.

Ne craignons pas le changement puisque l'essentiel est préservé. Le navire qui change de cap n'abandonne pas son gouvernail. Celui qui traverse un continent ou même l'océan ne perd pas ses racines ni le souvenir de l'odeur du vent dans les arbres des forêts de son pays.

DENIS GAUTHIER



Crédit photo : José Antonio Gallego Vázquez / Unsplash

CE QUE VOUS IMAGINEZ, VOUS LE CRÉEZ

Sur un chantier, tous les travailleurs avaient coutume de se retrouver pour manger ensemble sur l'heure de midi. Et, régulièrement, David se plaignait dès qu'il avait déballé sa boîte à lunch. « Ah ! Encore des sandwichs au beurre d'arachides et à la confiture ! Je déteste le beurre d'arachides et la confiture ! »

Jour après jour, David se lamentait sur ses sandwichs. Les semaines passèrent et son attitude commença à **agacer** les autres. Finalement, l'un d'eux lui dit : « Hé David, si tu détestes tant le beurre d'arachides et la confiture, pourquoi ne demandes-tu pas autre chose à ta conjointe ? » « Comment ça, ma conjointe ? réplique David. Je vis seul. **C'est moi** qui prépare mes sandwichs. »

UNE JOURNÉE EST UNE VIE EN SOI

Dans la vie, nous préparons tous nos propres sandwichs. Nous sommes à la fois le problème et la solution et nous avons toujours le choix. C'est le vieux dilemme du verre à moitié vide ou à moitié plein où nous voyons deux dimensions de la **même réalité**. Tout comme pile ou face d'une pièce de monnaie sont deux facettes d'une même entité, laquelle ne perd nullement sa valeur, qu'on la regarde du côté face ou pile. Bref, nous **pouvons décider** de vouloir ce qui arrive, et l'assumer ou nous en plaindre.

Plusieurs diront que la sérénité et le courage que l'on est porté à vivre pendant la jeunesse tiennent aussi en partie à ce que, gravissant la colline, nous ne voyons pas la mort située au pied de l'autre versant. Or, la mort fait partir du **cycle de la vie**. En respirant, on se tend en gravissant la colline de l'air dont on a besoin pour faire le plein, puis on se détend jusqu'au pied de l'autre versant pour faire le vide.

Une journée est une vie en soi. La mort la termine. Nous nous éveillons, nous gravissons la colline et nous savons qu'à la fin de notre temps d'éveil, vide d'énergie, l'autre versant nous attend pour refaire le plein. Il en est de même pour tous nos besoins essentiels.

« N'attends pas que les événements arrivent comme tu le souhaites,
décide de vouloir ce qui arrive et tu seras heureux. »

-

Épictète

TOMBER DANS LE VIDE

Que ce soit le plein ou le vide, le tout fait partie de nous et l'un a autant de valeur et de raison d'être que l'autre. Cependant, le plein est lié à la satisfaction et le vide à la déception. On se sent vide lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on souhaite ou qu'on vit une mauvaise passe ou que l'autre nous déçoit, nous frustre. On tombe dans le vide lorsque les choses n'arrivent pas comme elles le devraient, comme on les veut.

La vie n'est ni avant ni après. Les désirs, les attentes, les souhaits sont dans l'après-présent et peuvent prendre tellement de place dans notre tête qu'on ne ressent plus la vie qu'on est en train de vivre.

Lorsqu'on désire le verre à moitié plein de satisfactions, il se retrouve à moitié vide de déceptions ou de frustrations. C'est comme un château de cartes qui s'écroule en nous et on rejette cet état d'être. Pourtant, c'est grâce au vide que l'appétit émerge. Ainsi en est-il d'un vide existentiel : il est en soi un **déclencheur** de motivation à apprendre sur soi-même.

DENIS GAUTHIER ET PIERRE BRULÉ



Crédit photo : Alexei-Scutari/Unsplash

REVOIR SA FOI

Même si beaucoup de gens n'ont plus de pratique religieuse ou un peu seulement, plusieurs affirment en retour avoir la foi. Ils disent « croire » en Dieu. Dans le petit catéchisme, la foi c'est croire en Dieu et la foi du chrétien se décline en récitant le Credo. Pour Jésus, c'est plus que cela.

Dans la parabole du paralytique, devant les efforts des quatre amis pour le faire entrer dans la maison, Jésus est dans l'admiration : « Voyant leur foi », il se décide à guérir le paralytique et se réjouit de voir ce dernier, joyeux, s'en retourner chez-lui en marchant [Mc 2, 1-12]. D'ailleurs, souvent après avoir guéri quelqu'un Jésus lui dit : « Ta foi t'a sauvé ».

Cette foi, dont il est question ici, n'est pas celle qui est décrite plus haut.

CROYANCE OU CONFIANCE

J'ai eu la chance, dans ma jeunesse, d'être parmi les premiers laïcs durant les années 60, qui ont fait des études en Écriture Sainte. Notre professeur, le Père Raymond Bourgault, s.j., nous avait expliqué qu'il y a **deux façons de concevoir la foi** : la « foi croyance » et la « foi confiance ».

La « foi croyance », beaucoup de personnes la possèdent. On peut entendre souvent : « Le monde tel qu'il est ne peut être le fruit d'un hasard, c'est une Intelligence Supérieure qui doit être à l'origine de tout ! » On ne remet pas en question Dieu, le Grand Architecte, le Grand Ingénieur, mais **on ne se sent pas vraiment concerné par Lui.**

D'une autre part, la « foi confiance » est souvent le fruit d'une « rencontre » avec Lui, c'est comme un **cadeau inattendu** (en termes religieux on appellerait cela une « grâce »). C'est aussi se sentir concerné et interpellé par Lui à vivre, en essayant de suivre le chemin qu'il propose, une route pas toujours facile tout en se sentant « accompagné » et soutenu par son amour.

Je crois que c'est cette dernière foi que Jésus a reconnue chez le paralytique et ses quatre amis. Une foi qu'il a lui-même envers son Père Céleste, une « foi confiance » qui l'a accompagné jusqu'à son dernier soupir lorsqu'il a dit « Père, je remets mon âme entre tes mains ». Et c'est cette foi qu'on proclame lorsqu'on demande à Notre Père du pain pour « ce » jour, **tout en ayant l'assurance** que demain il sera encore là à nous écouter et à nous exaucer.

Le poète Charles Péguy (1873-1914) a joliment illustré cette « foi confiance » dans son poème Le porche du Mystère de la deuxième vertu (1), comme un petit enfant qui est dépendant et qui se fie entièrement à son papa :



La Foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'Espérance.

La Foi ça ne m'étonne pas.
J'éclate tellement dans ma création.

La Charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.
Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre,
comment n'auraient-elles point charité les unes des autres.

Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'Espérance.
Et je n'en reviens pas.

La Foi est une épouse fidèle, la Charité est une mère,
l'Espérance est une petite fille de rien du tout.

Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière.

Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes sœurs qui la tiennent par la main.

La petite espérance s'avance, elle a l'air de se laisser traîner.
Et en réalité, c'est elle qui fait marcher les deux autres.

-

Charles Péguy

Dans l'Évangile, Jésus dirait : « La foi qui peut transporter des montagnes » [Mc 11,23].

NOTE :

(1) PÉGUY, Charles, Œuvres poétiques complètes, Bibliothèque de la Pléiade.

MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI

EUSÈBE-H. MÉNARD, DISCIPLE LUMINEUX DE JÉSUS

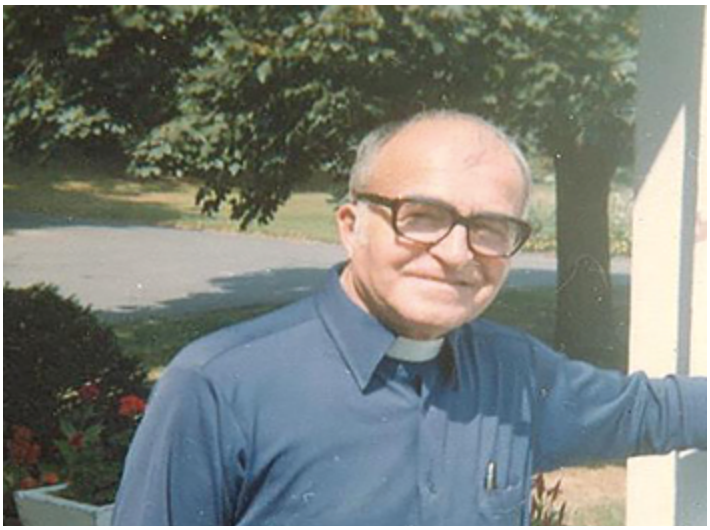
Par sa manière d'être, par sa pensée et son agir, Eusèbe-Henri Ménard, a ressuscité en moi, d'une façon définitive, durant ma formation au Collège Saint-Jean Vianney, une existence présente et éternelle de ce Nazaréen, Jésus, fils de Dieu. On a tout en soi pour la réaliser, cette présence. On est une partie de l'identité de Dieu. Je suis UN.

Son enthousiasme contagieux nous transfigurait en Lumière rayonnante, ce qui nous permettait d'intensifier notre courage à témoigner de l'existence réelle de Jésus en nous et autour de nous.

Être juste avant d'être charitable, humaniser avant d'évangéliser : à l'exemple de Jésus, son amour se partageait avec toute l'humanité, sans exception ; il était de tous les camps. À sa table, il recevait les riches comme les pauvres, les sans-abri et les ex-prisonniers qu'il réinsérait dans notre communauté d'étudiants adultes, formée de toutes les professions et de cultures différentes qui nous arrivaient du monde entier. Il voyait la présence de Jésus **partout dans la Création**.

Cet homme de foi était une source de guérison et non d'exclusion, tout comme Jésus dans les synagogues de Capharnaüm au début de sa vie publique **proposait un enseignement nouveau qui dérangeait,** mais qui faisait autorité.

Pour atteindre ses objectifs, le père Eusèbe a dû souvent bousculer les hautes autorités, car il possédait une vision de l'Église hors des sentiers battus. À l'instar de l'approche de notre Pape François actuel, le message évangélique devait transcender la structure organisationnelle de l'Église.



Eusèbe-H. Ménard au Pérou en 1983

VIVRE L'ÉTERNITÉ DANS LE PRÉSENT

Son idéal était de former des apôtres, comme les disciples de Jésus, quels que soient leurs destins et leurs origines. Or, j'ai toujours espéré avoir son audace, ce courage nécessaire afin d'être en mesure de faire ma juste part dans la Création, tout en suivant religieusement la Volonté du Verbe Vivant et en partageant la devise de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres, cette phrase de Saint-Paul tirée de l'Épître aux Colossiens : « Par-dessus tout la charité ».

L'objectif ultime du père Ménard était de vivre l'Éternité dans le présent. Au collège, il nous faisait sentir, en vivant réellement et totalement, notre moment présent en Jésus-Christ. **La mort n'est qu'une étape**, comme le passage du nouveau-né à la Lumière, comme la chenille qui se transforme en papillon.

Il nous faisait sentir notre résurrection quotidienne, notre détachement du matériel pour le spirituel ; il aidait à faire disparaître notre ego et notre mental pour nous réfugier dans notre conscience et perfectionner l'exercice de notre discernement afin d'atteindre avec courage, et quotidiennement, le plus grand bien à réaliser. Il insistait pour que l'on **remercie Dieu pour toutes les joies reçues** en abondance.

Enfin, il incitait à partager ces biens reçus de telle sorte qu'il ne nous reste plus de temps pour nous plaindre, mais assez de temps pour réaliser Sa Volonté. En d'autres mots, le Pape François résume bien mon enseignement reçu du père Eusèbe:

« Ne vous laissez pas voler votre désir
de construire des choses belles et grandes dans votre vie !

Ne vous contentez pas de petits objectifs !

Visez le bonheur, ayez le courage,
le courage de sortir de vous-mêmes et de jouer votre avenir avec Jésus. »
-
Pape François

La parole du père Eusèbe-Henri et du Pape François a une portée neuve, **débarrassée des habituelles précautions rhétoriques**, qui touche et qui frappe, au-delà du cercle des catholiques : le vaste public des chercheurs de sens. Ils s'inspirent de l'exemple de grands saints : François Xavier, Jésuite, comme missionnaire exemplaire et François d'Assise, Franciscain, comme défenseur des pauvres, des opprimés et de la paix. En somme, ils sont protecteurs d'une écologie intégrale de notre Univers terrestre, création de Dieu, avec la participation de l'Humanité.

Eusèbe H. Ménard fut un maître, **disciple authentique**, rempli de la Lumière de Jésus-Christ, qui m'a inculqué, et j'espère à jamais, cette recherche du dépassement de soi.

Heureux d'être un de ses disciples.

DENIS GAUTHIER



Crédit photo : Ambreen Hassan/Unsplash

LE TEMPS DE LÂCHER PRISE

Nous voyons la vie en noir parce qu'on ne se rend pas compte que nous portons des lunettes noires. Enlevons ces lunettes et voyons la vie telle qu'elle est… de toutes les couleurs.

Lâcher prise illustre bien la notion d'être accroché à quelque chose : nos peurs ou nos convictions irritées de l'influence de nos parents, de nos amis, de nos malheurs, de nos pulsions, avouées ou inavouées. Ils deviennent des chaînes qui nous empêchent de vivre en liberté. C'est une prison imaginaire. En fait, plus souvent qu'autrement, **cette prison n'existe que dans nos pensées**. Néanmoins, on se croit prisonnier et impuissant.

Rien de matériel ne nous empêche de faire ce que l'on voudrait réellement faire. Ce sont la peur de l'inconnu, la peur de déplaire, la peur d'être rejeté, la peur de l'échec, la peur du sarcasme d'autrui, autant de maillons d'une chaîne immatérielle, qui n'existe que dans notre imaginaire.

Lâcher prise, c'est sauter dans le vide d'un avion en plein vol. Chacun a son parachute. Malheureusement, beaucoup de gens pensent qu'ils n'en ont pas. À la naissance, nous avons reçu l'accès à une infinité de parachutes qui reviennent dès que nous décidons d'agir.

Ce qui nous rend malheureux, c'est de rester attachés à un poteau ou une béquille et de ne pas pouvoir se libérer de ce lien émotif négatif qui nous limite dans la réalisation de notre plein potentiel.

Lâcher prise, **c'est se dégager** d'un lien émotionnel malsain qui nous apporte des peurs ou des peines et limite tout accès à notre vrai potentiel.

Lâcher prise, c'est **prendre son envol** et laisser derrière soi ce qui nous emprisonne et nous empêche d'avancer.

Lâcher prise, c'est enlever un poids imaginaire de ses épaules pour libérer nos mouvements, nos pensées et notre bonheur.

Voulez-vous toucher au bonheur ? Lâchez prise, laissez aller la négativité, faites-vous confiance et surtout, **faites confiance à la vie.**

PIERRE FARAH-LAJOIE



Crédit photo : arkira/iStock

VIVRE PÂQUES AUTREMENT

Que la douce lueur du matin de Pâques projette un éclairage unique sur l'existence humaine et donne un sens à notre monde déconcertant, où nous devons rester confinés chacun chez soi pour contribuer à mettre fin à cette pandémie.

Cette crise du coronavirus nous prépare **à ressusciter** dans un autre monde, un meilleur monde.

Nous sommes touchés par les possibilités infinies de communication qui nous rapprochent de ceux qu'on aime, par la créativité de tant de gens qui cherchent des moyens adaptés pour servir et par **la générosité** de personnes qui veulent aider ceux et celles qui sont dans le besoin.

Je veux aussi souligner les efforts de tous les partenaires de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres, animés par la spiritualité courageuse d'Eusèbe-Henri Ménard, qui, seuls ou avec d'autres personnes, continuent à **accompagner** matériellement et spirituellement les plus démunis.

Soyons **solidaires dans l'action** qui est la meilleure prière à faire en ces temps difficiles où l'on constate la transformation de notre demeure temporaire, c'est-à-dire la Terre.

« Il faut peu de choses, nous dit Eusèbe-Henri Ménard, pour que toute une vie change : l'amour dans le cœur et le sourire aux lèvres ».

Seigneur donne nous, comme à la Samaritaine, de ton eau provenant de ta « source jaillissante en vie éternelle ».

Joyeuses Pâques !

DENIS GAUTHIER

EN TEMPS DE CRISE, OSONS L'ESPÉRANCE

La situation est inusitée. Du jamais vu ! L'épreuve que nous traversons collectivement et qui tient toute la planète en haleine et en otage met à rude épreuve notre santé physique, mentale, spirituelle, sociale et financière. Notre santé spirituelle est celle qui transcende toutes les autres. Il faut prendre soin de nous ! Il nous faut aussi prendre soin les uns des autres !

Faisons preuve de vigilance. Ne laissons pas la peur, l'inquiétude, l'anxiété, l'ennui, la morosité, le défaitisme avoir le dernier mot. Ne perdons jamais, à l'avenir, le goût et le désir de nous retrouver, de nous rassembler, de socialiser !... Soyons des hommes et des femmes d'espérance pour notre grande et belle famille humaine.

La vie est plus forte que la mort. L'espérance est plus forte que le désespoir. Le virus que nous combattons actuellement donne toute leur pertinence à ces grandes et belles vérités de notre foi. Alors même que certaines et certains d'entre nous passent des tests pour la COVID-19, la COVID-19, elle, **teste notre espérance** !

La liste de nos raisons de désespérer est longue : guerre, violence dans les familles, faim, pauvreté, migration, environnement, réchauffement climatique, disparitions d'enfant, fusillades dans les rues et les écoles, maladies incurables, virus, compétition dans le monde des affaires, stress, crise de la fidélité, divorce, angoisse existentielle, armement, construction de murs, perte de sens et de valeurs, évasion dans les sectes de tout acabit, alcool, drogues, etc.

Nous pourrions nous y complaire et en faire une thérapie de défoulement collectif. Cela pourrait même nous faire du bien ! « Ça ferait sortir le méchant ! » comme on dit si joliment au Québec. Pour nous « rassurer » quelque peu, relisons cette phrase d'un prêtre égyptien prononcée 2000 ans avant Jésus-Christ : « Notre monde atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde ne peut pas être très loin. »

C'est rassurant, non ? Nous sommes quand même 4020 ans plus tard avec plus de sept milliards d'habitants sur la planète ! Le monde existe encore ! Le pire serait que, un peu comme la grenouille dans l'eau chaude, nous nous habituions graduellement aux blessures et cicatrices de notre vivre-ensemble et de notre avenir collectif. **Cela ne demeure pas sans impacts sur l'Église**, car elle vit dans le monde de ce temps.

RENDONS COMPTE DE NOTRE ESPÉRANCE

Alors que nous traversons en cette année 2020 une épreuve internationale en regard de la pandémie de COVID-19, j'aime relire ces mots de saint Pierre : « Honorez dans vos cœurs la sainteté du Seigneur, le Christ. Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous ; mais faites-le avec douceur et respect. » (1 P 3, 15-16a)

Afin de consoler d'éventuels cœurs attristés par la situation de notre humanité et de l'Église, il me plaît de citer une femme exceptionnelle, docteure de l'Église, qui marqua son époque, sainte Thérèse d'Avila. Il y a cinq siècles, elle disait à ses sœurs du Carmel :

« Le monde est en feu !
Et on veut, pour ainsi dire, condamner
à nouveau le Christ.
On dresse contre lui mille faux témoignages, on veut détruire son Église [...]
Les temps ne sont pas à traiter avec Dieu
d'affaires de peu d'importance. »

-

Sainte Thérèse d'Avila,
Le chemin de la perfection, 1,5

D'une certaine manière, je me sens « rassuré » ... Le monde est depuis des siècles, encore et toujours en feu...

« ANCRONS » NOTRE ESPÉRANCE

Portons ensemble un regard à la fois lucide, réaliste et plein d'espérance, sur l'état de notre Église et du monde d'aujourd'hui pour pouvoir y « ancrer » cette espérance qui nous habite. En iconographie, l'espérance est souvent symbolisée par une ancre. C'est l'espérance dans la résurrection, dans la vie éternelle, qui nous assure que **nous ne serons pas emportés** ou perdus en vain. L'espérance est comme une ancre dans notre âme. Cela vaut autant pour chacune et chacun de nous comme personne que pour le NOUS que nous formons comme peuple de Dieu en marche, au cœur du monde.

« L'espérance redonne le sourire !
Les personnes qui se détachent de Dieu perdent le sourire, même si elles sont capables
d'éclats de rire, mais seule l'espérance redonne le sourire. »

-

(Pape François, 7 décembre 2016)

Citant Péguy décrivant l'espérance comme la plus humble des vertus, le pape François précise que l'espérance

« porte en avant, mais toujours avec le passé et le courage. La mémoire, c'est le courage
du présent et l'espérance du futur...
qui n'est pas la même chose que l'optimisme. »

-

(Pape François, Politique et société, p. 111-112)

TROIS INSÉPARABLES

Les trois vertus de foi, d'espérance et de charité, à la fois mystiques et pratiques, ont fondamentalement quelque chose de joyeux et d'exubérant, un petit quelque chose de « déraisonnable ». La charité signifie pardonner ce qui est impardonnable ou alors ce n'est pas une vertu du tout. L'espérance signifie espérer quand les choses sont sans espoir, ou ce n'est pas une vertu du tout. Et **la foi signifie croire l'incroyable**, sinon elle n'est pas une vertu du tout.

Dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, les paroisses catholiques de Granby se sont définies comme une communauté joyeuse au cœur de la ville. J'aime beaucoup cette expression de joie au cœur de la ville, car notre humanité en manque cruellement.

Depuis très jeune, je porte cette conviction qui m'habite profondément : au cœur de la ville, vivons enracinés dans le cœur de Dieu ! De cette dynamique de l'espérance et de la joie naît la vie !

« Que le Dieu de l'espérance vous
remplisse de toute joie et de paix dans la foi, afin que vous débordiez d'espérance par la puissance du Saint-Esprit ! »

-

(Rm 15, 13)



Crédit photo : Aleksandr Ledogorov / Unsplash

Quel visage offrons-nous au monde d'aujourd'hui ? En ce temps de crise sanitaire, répondons-nous – tout en respectant les normes requises pour un bien vivre ensemble – aux appels de l'Esprit pour une présence signifiante des chrétiens au cœur de notre humanité ? Portons-nous ce souci de l'importante mission d'évangélisation, d'accueil, de soutien, de relèvement des familles meurtries et des cœurs blessés qui nous sont confiés ?

Notre foi, notre espérance et notre charité sont indissociables ! Ces trois vertus forment notre identité spécifique comme Église dans le monde, notre « marque de commerce » si j'ose dire. Notre foi nous fonde. Notre espérance nous anime. **Notre amour nous fait vivre**. L'espérance ne déçoit pas. L'optimisme peut décevoir, mais pas l'espérance, car l'espérance est enracinée en Dieu. Notre espérance étonne le monde !

LES ENNEMIS DE L'ESPÉRANCE

Savez-vous ce qu'est l'acédie ? Suzanne Giuseppi Testut la décrit ainsi : « L'acédie se manifeste par une perte du goût de la vie, un état d'aversion et de dégoût, de lassitude et d'abattement, de découragement, de nonchalance, de somnolence pouvant aller jusqu'à la pesanteur du corps et de l'âme. » (1)

Saint François d'Assise a connu, lui aussi, la lourdeur du cœur à laquelle s'ajoute l'épreuve de la foi. Pour combattre cette passion, saint François d'Assise fera l'éloge de l'allégresse spirituelle : « Bienheureux ce religieux qui n'a de plaisir et d'allégresse que dans les très saintes paroles et œuvres du Seigneur et qui, par elles, conduit les hommes à l'amour de Dieu avec joie et allégresse. » (2)

Au fil des ans, on perd parfois l'espérance. Cela risque de nous jeter alors dans les bras de l'acédie et progressivement du désespoir.

L'espérance a ses ennemis qui corrompent la vie de l'intérieur un peu comme la rouille qui attaque et ronge le métal. Avoir **une âme vide est le pire obstacle à l'espérance**. Dieu nous a créés pour la joie et l'espérance, et non pas pour nous complaire dans des pensées mélancoliques.

Alors que nous traversons une époque où tant de soucis nous assaillent et où l'Église ressemble à une barque s'enfonçant dans les eaux houleuses et tanguant dans la tempête de l'humanité, accueillons la question de Jésus posée aux disciples :

« Où est votre foi ? »

-

(Lc 8, 22-25)

UNE « VEILLE VIGILANTE »

Les horizons de notre vie et du monde actuel ne sont pas fermés hermétiquement. En les scrutant en « veille vigilante » (3), comme le suggère le pape François, surgissent de petites pousses annonciatrices du printemps. Cette « veille vigilante » exige une conversion du regard et du cœur.

Même si on réussissait à mettre toutes ensemble nos raisons de désespérer dans le même plateau d'une balance, elles ne suffiraient pas à faire pencher celle-ci de leur côté. La raison en est simple : ce ne sont pas à elles que les chrétiens accordent de la valeur ! Nous sommes des hommes et des femmes qui s'émerveillent d'exister, de créer, de vivre en coparticipants au projet de Dieu, amour et tendresse.

Un jour, Jésus envoya les apôtres porter la Bonne Nouvelle à toutes les nations. **C'est à nous maintenant que Jésus confie cette mission.** Le semeur est sorti pour semer. Où sème-t-il si ce n'est sur tout type de sol où il y a des roches, de mauvaises herbes, des ronces, des petits cailloux, de la bonne terre ? Le monde actuel est un vaste champ qui doit être défriché tout comme il y a des siècles, les moines défrichaient les forêts pour construire leur monastère. Ainsi en est-il de notre humanité : un grand champ à cultiver et à moissonner !

OSONS L'ESPÉRANCE

Disciples-missionnaires du Christ, ensemble, annonçons avec espérance au monde d'aujourd'hui la Bonne Nouvelle du salut, de l'amour miséricordieux de Dieu, du Royaume des cieux que le Christ est venu inaugurer. Accueillons la présence dynamisante de l'Esprit qui nous est promis jusqu'à la fin des temps.

L'Esprit Saint est garant de la jeunesse éternelle de l'Église. Par la fréquentation des sacrements, nous participons d'ores et déjà à cette vie éternelle que nous espérons.

L'Évangile ne prêche qu'espérance et confiance !

Nos attitudes de disciples-missionnaires nous permettent de vivre dans la dignité, dans la joie et l'espérance, chaque jour qui nous est donné pour étendre le Règne du Christ en attendant sa venue définitive.

On s'entend, c'est bien la venue définitive du Christ qui nous motive, nous stimule, nous mobilise jusqu'à notre dernier souffle. L'espérance, c'est notre tâche, peut-être la plus urgente en ce monde aux horizons plutôt plafonnés, pour ne pas dire bouchés. Car nous le constatons, le monde vit un déficit d'espérance.

À ce propos, j'aime retourner au chemin d'Emmaüs, à la pédagogie de Jésus qui s'y révèle, verset après verset. C'est l'antidote de la désespérance ! À Pâques, nous célébrons cette victoire de la vie sur la mort : Christ est ressuscité. Il est vivant.

Notre foi repose sur le dessein d'Amour du Père qui donne son Fils et son Esprit : Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique et cet Esprit, Dieu l'a répandu sur nous en abondance. Accueillons-nous vraiment le souffle de vie, ce souffle de tendresse, ce souffle d'espérance dans notre cœur ?

UNE ESPÉRANCE JOYEUSE

Enfin, l'espérance, même au cœur des difficultés quotidiennes, des enjeux de société, de vie de couple et de famille et des souffrances inhérentes à toute vie humaine, demeure joyeuse, car elle s'appuie sur la foi en l'Amour du Père, du Fils et de l'Esprit pour notre monde et chaque personne.

L'espérance est génératrice de joie, d'une joie profonde, puissante, étonnante, immense. L'espérance débouchera un jour sur la vie qui ne finit pas. C'est notre foi ! « Nul n'est trop loin pour Dieu ! » (4)

Et n'oublions jamais qu'annoncer la Bonne Nouvelle, c'est dire à nos frères et sœurs en humanité : « Toi aussi, tu es aimé de Dieu en Jésus Christ ! »

Confions notre Église diocésaine et nos frères et sœurs en humanité au Cœur immaculé de Marie, patron principal de notre diocèse ainsi qu'à mon prédécesseur, le bienheureux Louis-Zéphirin Moreau.

NOTES :

1) Suzanne Giuseppi Testut, Les mouvements intérieurs de l'âme. Passions et vertus selon saint François d'Assise, Nouvelle Cité, 2011, p.181.
2) Admonition XX, 1-2 Du religieux joyeux dans le Seigneur.
3) Pape François, 27 octobre 2015.
4) Sœur Marie-Pierre, Hymne : Point de prodigue, CFC, CNPL.

Texte reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

CHRISTIAN RODEMBOURG, M.S.A.



Crédit photo : Skyimages / iStock

LE TEMPS DE RÉFLÉCHIR

La réflexion est un privilège qui n'est donné qu'aux humains et qu'il faut utiliser avec discernement. Ce temps d'arrêt forcé peut être le moment de faire une prise de conscience sur notre façon de vivre, sur le plan tant individuel que collectif.

Trop réfléchir paralyse. Ne pas réfléchir apporte son lot de conséquences.

La réflexion est un moment privilégié pour **regarder où la vie nous entraîne.** C'est une opportunité de se questionner si la voie empruntée est la bonne et de modifier son parcours au gré des connaissances acquises.

Bien sûr, il y aura fréquemment des « culs de sac ». Dites-vous que toutes ces routes empruntées inutilement avaient pour mission d'améliorer votre vision intérieure et renforcer votre habileté à voir de plus en plus loin afin d'élever votre conscience à un niveau supérieur.

Réfléchir est la première étape d'une démarche qui permet de décider où aller. **Votre vie est continuellement en mouvement** même si parfois vous vous sentez paralysé par toutes les embûches qui se dressent sur votre chemin. La clef pour se libérer de ces pièges se cache dans la réflexion.

Soyez conséquent. **Chaque geste posé à une conséquence.** Avant de poser un geste, il faut prévoir les répercussions et les accepter en amont de nos actions.

Décider sans réfléchir, c'est jouer à la roulette russe. Réfléchir sans décider est tout aussi inutile, car ne rien décider équivaut à rester paralyser dans l'attentisme tel un Baobab en plein désert d'Afrique. Il reste là, immobile, ne pouvant que constater toute la vie qui gravite autour de lui sans aucun espoir de **participer** à cette vie, source d'une multitude de bonheur et de joie.

PIERRE FARAH-LAJOIE



Crédit photo : Greg Rakozy/Unsplash

LA SPIRITUALITÉ DU CHAMANISME

Le chamanisme n'est pas une religion, mais une attitude spirituelle pour exprimer la relation au divin à la fois présent dans les hautes sphères de la spiritualité et dans tous les échelons de la création. Je situe le chamanisme en lien étroit avec le christianisme.

J'ai la conviction que Jésus était un chaman. Le chamanisme, c'est cette connaissance de l'Univers, dans lequel **tout est interrelié** pour créer l'harmonie.

Dans le chamanisme, Dieu, la nature et les éléments en présence ne font qu'un. La force de l'esprit qui agit est présente dans de nombreuses religions, et les divers rites qu'on y trouve s'inspirent souvent d'une perception chamanique de l'Univers et de notre relation à Dieu.

« Citons l'exemple de l'eau du baptême dans le christianisme. L'eau est un élément fondamental dans le chamanisme : c'est la purification,mais aussi un signe de vie. Que dire de l'Esprit qui a soufflé sur les apôtres à la Pentecôte et des langues de feu dont nous parlent les évangiles ? Ces signes sont très présents dans le chamanisme. »

-

Fernand Patry

Le chamanisme constitue une **approche spirituelle positive, belle et noble.** Ce n'est pas une question de magie blanche ou noire, ou de pouvoir sur les esprits et la matière. Le chamanisme, ce n'est pas non plus de la sorcellerie ou du vaudou. C'est utiliser les éléments de la vie, les éléments de la nature, mais aussi être capable de croire en la globalité de la planète et de l'Univers, en sachant que tout est relié à plusieurs niveaux. Il y a le niveau très élevé de la spiritualité, puis le niveau matériel de la spiritualité et, enfin, celui des profondeurs de la spiritualité, où l'on trouve les racines du pouvoir chamanique.

Pour moi, **Jésus s'inscrit bien dans le courant spirituel du chamanisme.** Il utilise les éléments pour guérir, lorsqu'il fait par exemple un mélange de boue et de salive pour guérir un aveugle, lorsqu'il interpelle le vent et la tempête sur les eaux agitées, lorsqu'il partage le pain et le vin, etc.

Dans le chamanisme, **l'action de grâce est importante**. Il faut remercier l'eau pour la vie qu'elle donne, remercier l'arbre, l'animal, le geste de gratitude de quelqu'un. Le chaman crée l'harmonie autour de lui dans la nature et chez les personnes. Le sens du pardon – libérer l'autre du mal qu'il a fait pour se donner la liberté d'aimer à nouveau –, le grand désir que le monde soit meilleur et bon, voilà des valeurs présentes dans le chamanisme.

LA FORCE DE LA NATURE

Lorsqu'on désire aider une personne, on veut simplement la mettre en communion avec son passé, avec son histoire personnelle, et en même temps lui faire découvrir toutes ses interactions avec l'eau, avec le feu, bref, avec des éléments de purification. C'est être capable de se placer les pieds nus dans le jardin ou sur la terre et de **se relier à la puissance de la terre**. Je crois à la force des arbres. On l'a déjà dit, quand vous êtes malade ou éprouvé, prenez un arbre dans vos bras, serrez-le et vous irez mieux. J'y crois, sans toutefois en faire un élément de guérison instantanée ou de magie.

Extrait du livre Amour et turbulences: entretiens avec Gilda Routy, Montréal, Novalis, 2016, p. 133-135. Reproduit avec l'autorisation préalable de Fernand Patry.

FERNAND PATRY

UN AUTRE REGARD SUR LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Ces dernières années, à peu près chaque fois que les médias parlent des communautés religieuses, c'est pour relever des comportements déviants, qui ont profondément blessé des gens. Je ne mets absolument pas en doute les témoignages rapportés. J'admire le courage des personnes qui dénoncent et je serai toujours du côté des victimes. Mais je voudrais simplement ici dire merci à beaucoup de personnes qui m'ont fait du bien dans la vie.

Dans ma jeunesse, j'ai été pensionnaire chez les Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie – une communauté présente dans les petits villages de Lanaudière – durant trois années d'études au secondaire. J'y ai rencontré des **femmes intelligentes et humaines.** J'ai été membre de cette même communauté durant vingt ans.

« Je me souviendrai toujours de mon premier Noël. Après une belle messe de minuit, nous devions entrer en silence dans nos cellules, sans réveillon, sans échange de cadeaux… Nous avions de la peine en pensant à nos familles qui fêtaient. On avait vingt ans… Alors la maîtresse des novices, rompant la loi du silence a pris le temps de jaser avec nous. Quelle humanité ! »

-

Lucie Lépine

J'ai vécu de bons moments de fraternité lors des visites entre les communautés locales et des rencontres du dimanche où nous chantions autour du piano. J'y ai appris toutes les chansons de Leclerc, Vigneault, Léveillée, Renée Claude… Moi, qui ne suis pas particulièrement en voix, j'ai même fait partie d'une chorale où nous apprenions le chant grégorien pour la messe du dimanche.

FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DES TALENTS

La vie communautaire n'était pas toujours facile, mais le sens de l'humour aidant, nous parvenions à vivre de façon harmonieuse, en pratiquant le respect de l'autre. Chez les Sœurs, j'ai fait une découverte qui m'a marquée. À la maison, mes parents ne se souciaient malheureusement pas de nous faire des compliments ; quand nous agissions correctement, c'était chose normale ; quand nous étions en tête de la classe pour les notes, c'était chose normale ; sinon, c'est qu'il y avait eu laisser-aller.

C'est en communauté qu'à mon grand étonnement, j'ai découvert que j'étais intelligente. **Les sœurs appréciaient mes traits d'esprit et mes réparties.** Malgré leur effort à nous former à l'humilité (j'ai vécu cela comme un jeu), j'ai toujours senti qu'elles m'appréciaient, et elles ont toujours favorisé le développement des talents de chacune.

J'ai étudié au Collège de Joliette en Belles-Lettres, Rhétorique, Philo I et Philo II, chez les Clercs de Saint-Viateur, avec des professeurs très compétents. Cet endroit a été un **foyer de culture** dans tous les domaines. Je pense au Père Lindsay, qui a fondé le festival de Lanaudière et son amphithéâtre ; je n'ai cessé d'admirer sa patience et sa foi en la capacité d'apprendre des gens ; il a persévéré malgré le peu d'assistances aux premières soirées musicales. Je pense au Père Boucher, qui a mis sur pied le Musée de Joliette ; au Père Brunelle, qui a enseigné le violon à plusieurs jeunes, dont Angèle Dubeau ; au Père Majeau, artiste et auteur de plusieurs livres… Sans eux, quel aurait été le niveau de la culture dans mon coin de pays ?



Crédit photo : Ricardo Gomez Angel/Unsplash

ACCOMPAGNEMENT DANS LES DIFFICULTÉS

J'ai eu la chance de connaître les Sœurs de la Providence, qui assuraient la direction de l'hôpital Saint-Eusèbe, à Joliette, ou les Sœurs de la Miséricorde, qui ont donné leur vie pour les jeunes mères ; **elles accueillaient celles dont les familles avaient honte** ; j'en connais qui accompagnaient de jeunes filles, le jour où elles allaient se faire avorter, parce qu'il n'y avait ni parent ni copain pour le faire.

J'ai laissé ma communauté depuis quelques décennies, mais je suis toujours restée en contact avec plusieurs de ses membres, et c'est toujours un plaisir de nous rencontrer. Je suis impressionnée par le respect qu'elles mettent à prendre soin de leurs personnes âgées. Ce pourrait être un **beau modèle à adopter dans les CHSLD.**

Dernièrement, je suis allée visiter une de mes anciennes professeures à la résidence. Elle avait 103 ans, et venait d'aller se faire coiffer. Elle était belle, propre et joyeuse. Je sentais les employé-es heureux de travailler à cet endroit.

ENGAGEMENT ENVERS LE PROGRÈS SOCIAL

Quand j'ai œuvré au Carrefour Familial Hochelaga, nous étions soutenus financièrement par les communautés religieuses, et je pouvais demander des conseils de gestion aux communautés présentes dans le quartier. Beaucoup de celles-ci ont été présentes dans les groupes populaires de différentes façons : création des associations, soutien à d'autres groupes, participation à des activités d'animation, à des conseils d'administration, à des manifestations ou contestations organisées par les groupes populaires. Elles étaient là, membres discrets, dont le **soutien était essentiel à l'existence et à la survie de ces groupes.**

À la Jeunesse ouvrière catholique (JOC), où j'ai aussi œuvré, j'ai connu nombre de prêtres et de sœurs, qui, même à un âge très avancé, **donnaient de leur temps pour l'accompagnement** des jeunes travailleur-euses (18-30 ans).

J'ai aussi travaillé à la Conférence religieuse canadienne, section Québec (CRCQ), au comité de priorités dans les dons. J'ai vu les communautés apporter du soutien aux groupes de service au **soutien des groupes en éducation populaire et en luttes de contestation** (même d'allégeance marxiste…). Elles se réunissaient quatre fois par année pour écouter les groupes, et établir des priorités, concernant leurs dons. Elles ont participé à la grande marche mondiale des femmes, par leur présence à la marche (dont Christiane Sibillotte, auxiliatrice de 80 ans), par leur participation financière, l'hébergement des marcheuses, le transport… Si ce n'avait été d'elles, beaucoup de marcheuses ne se seraient pas rendues à Québec.

Je me demande parfois si je suis la seule de ma génération à avoir été témoin de l'autre côté de la médaille. Je pense que les communautés religieuses font partie d'une société où il y a le meilleur et le pire. Il y a aussi une Église détentrice de tous les pouvoirs et une **Église au service de la communauté**.

LUCIE LÉPINE



Crédit photo : Eleonora Albasi/Unsplash

LE TEMPS D'AIMER

Aimer est le mot le plus important du vocabulaire humain. Aimer est l'essence de notre vie et si nous ne recevons que peu d'amour, nous sommes malheureux et sans énergie.

On est normalement aimé par ses parents à sa naissance. Au fil du temps, des amis nous manifestent leur amour à divers degrés d'intensité. Dès notre plus jeune âge, sans trop savoir pourquoi, nous commençons à aimer nos parents puis nos amis. Puis vient l'amour d'un compagnon de vie. Cet amour est intense et passionné, ce qui **met à l'épreuve l'être rationnel** que nous pensions être. C'est un amour parfois difficile à gérer. Il peut arriver aussi que l'autre ne nous aime pas comme on aimerait être aimé…

On voudrait tellement être aimé d'une manière qu'on croit être la bonne. On se fait des illusions et on devient malheureux dans l'attente de quelque chose qui n'arrive jamais. Alors, nous sommes malheureux lorsque l'amour est conditionné par la personne qui dit nous aimer. Les êtres les plus malheureux sont ceux qui se sentent seuls et sans amour.

L'amour, c'est aussi ce qui nous passionne. **L'amour d'un travail bien fait**, le service rendu à un ami ou un inconnu qui nous témoigne sa gratitude. L'amour, c'est aussi la réalisation de quelque chose d'utile pour les autres et pour soi.

S'AIMER POUR AIMER LES AUTRES

Oui, il faut s'aimer avant de pouvoir aimer autrui. Lorsqu'on s'aime, **on se respecte et on décide** ce que nous allons faire pour nous et les autres. Dans notre vie de tous les jours, on aime notre travail parce qu'il nous prouve que nous sommes en vie et que nous posons des gestes qui ont un impact sur des collègues, des clients ou des fournisseurs. Dans tous les cas, nous sommes en relation avec d'autres humains.

À l'opposé de l'amour, il y a la haine. La haine est le miroir déformé de l'amour. La haine engendre nos malheurs. **Nous avons toujours le choix** d'aimer ou de haïr. Nous pouvons décider de vivre une vie heureuse ou malheureuse. Il arrive parfois que pour se faire aimer, on choisisse de jouer la comédie en s'infligeant des malheurs pour attirer la sympathie des autres. C'est un faux amour, c'est de l'hypocrisie.

Si vous n'êtes pas aussi heureux que vous aimeriez l'être, faites un examen de conscience et posez-vous cette question : est-ce que j'aime sans attente ou est-ce que j'aime dans l'espoir d'être aimé ?

Il faut faire confiance à la vie et vivre sans attente. La vie se chargera d'apporter son lot d'opportunités de rencontres et de gestes à poser. Aimez-vous d'abord, aimez les autres inconditionnellement et aimez ce que vous faites. Si vous ne pouvez aimer ce que vous faites, aimez-vous davantage et passez à l'action afin de changer votre vie quotidienne, **il n'est jamais trop tard.**

PIERRE FARAH-LAJOIE



Crédit photo : fcscafeine/Unsplash

VOIR L'EXTRAORDINAIRE DANS L'ORDINAIRE

Tout moment après-présent est une nouveauté et n'a jamais existé encore. Cette pensée d'Héraclite l'illustre bien : « Tout est en perpétuel changement, tout est en mouvement et rien n'est éternel. Ainsi, nous ne pouvons descendre deux fois dans le même fleuve. Car, quand je me baigne la deuxième fois, le fleuve a changé et moi aussi ». La vie est un changement continu.

« Rien ne vaut la peine d'être trouvé que ce qui n'a jamais existé encore. »

-

Theilhard de Chardin

La nuit, en regardant un ciel sans nuage et avec une pleine lune qui nous éclaire, on aperçoit des étoiles si lointaines, si mystérieuses. Elles nous paraissent immobiles et pourtant elles sont constamment en mouvement. Elles nous émerveillent et nous font sentir si petits dans l'immensité dont nous ne décodons qu'une **infinie partialité !**

Nous, nous sommes émus devant **le merveilleux**. Les animaux, eux, ne sont pas impressionnés par cet autre monde lointain, au-dessus de leurs têtes, n'en éprouvant aucune conscience. Nous, nous le sommes tellement qu'il nous arrive de nous questionner sur le sens de leur existence et de la nôtre.

La **fragilité** de cette existence devient évidente lorsqu'on vit des situations de ruptures, des épreuves, des accidents, des maladies. Jim Rohn, entrepreneur et coach de développement personnel dans le monde des affaires, décédé en 2009, écrivait : « Prenez bien soin de votre corps, c'est le seul endroit dont vous disposez pour vivre ». Et vivre, c'est d'abord respirer.

LE SOUFFLE DE VIE

Nous respirons généralement sans nous en rendre compte. La respiration comprend deux mouvements opposés. L'inspiration liée à la vie et l'expiration liée à la mort. On commence notre vie autonome par une inspiration et on la termine par une expiration, un dernier souffle.

Le mot latin spiritus se traduit par souffle de vie ou inspiration. Le nouveau-né commence sa vie autonome par ce souffle de vie. Le mourant, n'ayant plus la force pour une nouvelle inspiration, fait une expiration finale. C'est la fin du cycle. Sans un nouveau souffle de vie, c'est la mort, le mystère, le sacré. « Se sentir inspiré » est aussi associé à un **souffle créateur** qui nous anime.

Dans chacun des cycles respiratoires, tout y est : le mouvement et ses opposés, le début et la fin, la naissance et sa finitude. L'organisme vivant est d'abord et avant tout une respiration, un état d'être dépendant de ce mouvement qui débute et se complète constamment. L'ordinaire paraît dans le fait de respirer et l'extraordinaire est dans la prise de conscience de son mouvement autonome.

Les exercices de respiration et de méditation gravitent autour de ce besoin essentiel pour **nous aider à être présent.** Ressentir, voire même savourer ce souffle de vie, comme on goûte un repas avec appétit. Il ne s'agit que de prendre un bon temps d'arrêt après l'expiration. La limite est vite ressentie et l'air prend tout sa saveur. Respirer c'est exister, et pourtant on en prend si peu ou rarement conscience.

Par l'inspiration et l'expiration, la vie impose sa formule, tout en demeurant un mystère où l'infiniment petit présuppose l'infiniment grand et la noirceur précède la lumière. Au-delà de toute technologie, on peut dire que la vie s'active naturellement, s'actualise consciemment et s'exprime surnaturellement en naissant et renaissant constamment.

Albert Einstein écrivait :

« Il n'y a que deux façons de vivre ta vie, l'une est comme si rien n'est un miracle et l'autre comme si **tout est un miracle.** »

DENIS GAUTHIER
ET PIERRE BRULÉ



Crédit photo : rorat/iStock

UN ENFANT EST NÉ…

Myriam s'apprête aux derniers préparatifs, dépose dans le berceau les couvertures qu'elle a tissées avec amour pour accueillir l'enfant qui naîtra bientôt. Elle demande à Yôseph de ne pas s'éloigner, car elle pense même que la naissance pourrait avoir lieu cette nuit.

Elle s'assied pour se reposer un peu et se met à réfléchir :

« Que deviendra cet enfant ? Il ne sera peut-être pas très fier de ses origines. Notre histoire de famille n'est pas très reluisante. Je m'inscris dans une lignée de femmes dont l'exercice de la sexualité s'est écarté des normes reconnues : Tamar qui devient enceinte de son beau-père ; celui-ci avait manqué à son devoir en ne lui accordant pas son troisième fils qui lui aurait assuré une descendance ; Rahab, une prostituée qui sauve les deux espions de Josué envoyés en reconnaissance des lieux ; Ruth, qui par fidélité et malgré son veuvage accompagne sa belle-mère en terre d'Israël et se donne un mari en se glissant de nuit sous le manteau de Booz ; la femme d'Urie, qui fut victime du désir du roi David qui la viola. »

Myriam retourne dans un passé pas si lointain et se remémore des moments qui ne furent pas faciles :

« J'étais mariée à Yôsep et je deviens enceinte alors qu'on ne vivait pas encore ensemble. Quelle humiliation, quel secret lourd à porter. Je n'ai parlé de l'événement à personne, car qui m'aurait crue ? Je gardais toutes ces choses dans mon cœur. Yôseph, un peu choqué, a voulu rompre notre engagement en secret pour ne pas me mettre dans l'embarras. J'ai eu beaucoup de peine, car on s'aimait beaucoup, mais je comprenais. »

« Après mûres réflexions, il accepte qu'on vive ensemble. Yôseph est un homme bon et voulut aussi être un bon père pour cet enfant. Je suis heureuse avec lui malgré tous les jugements que j'ai dû subir. J'espère que mon enfant ne souffrira pas trop de cette situation. Les gens se posent des questions. Mais je suis sûre que Dieu est présent dans les situations d'humiliation : "Il détrône les souverains et élève ceux qu'ils ont piétinés. Les affamés sont comblés ; les riches sont congédiés les mains vides… Yahvé sois dans la vie de mon enfant…". Yôseph ! j'ai déjà des contractions, va chercher la sage-femme. »

Entouré de l'amour de Yôseph et des soins de la sage-femme, un beau garçon naît. Avec ses cheveux noirs, son teint basané, il est un vrai Nazaréen.

« Nous l'appellerons Yéchoua, un nom qui s'inscrit dans la tradition, qu'en penses-tu Yôseph ? »

DEVENIR QUELQU'UN À TRAVERS SA FRAGILITÉ

On ne sait pas beaucoup de choses sur l'enfance de Yéchoua. Dans l'évangile, on dit qu'il grandissait plein de sagesse. J'ose l'imaginer avec un fort caractère, réagissant aux conseils de Myriam. J'adore la représentation de Max Ernst, peintre et sculpteur du 20e siècle : « La Vierge corrigeant l'enfant ». J'aime cette peinture qui représente Yéchoua comme un enfant récalcitrant, qui en perd son auréole. Qu'on se rappelle sa fugue lors d'un voyage à Jérusalem. Il a dû apprendre le métier de charpentier de son père adoptif et il a sûrement eu une belle relation avec celui-ci puisque plus tard il appellera Dieu, Abba, papa.

Le Nazaréen a été confronté aux duretés de la vie dès les débuts de sa vie. Il a sûrement été écorché par les plaisanteries et les questions que les gens se posaient au sujet de ses origines. C'est le fils de Marie. Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? Il en restera toujours marqué, humilié, marginalisé. Départ d'une vie dans la fragilité et dont la fin sera un drame.

J'aime Yéchoua dans sa vulnérabilité parce que sa souffrance lui a permis de comprendre celle des autres. Ma prière de Noël est celle-ci : « Je veux avoir le courage de marcher sur tes pas, de bâtir avec d'autres un nouveau projet de société où l'égalité existe, où chaque personne est reconnue dans sa dignité et a droit au pain. »

Sa priorité pour les marginalisé-es, sa passion pour la liberté l'ont conduit à la crucifixion. Mais la vie est encore possible : on peut devenir quelqu'un à travers sa fragilité.

POUR EN SAVOIR PLUS :

Gn 38 ; Jos 2 ; Livre de Ruth ; 2 Sam 11 ; Mt 1,3.5.6.16é.

LUCIE LÉPINE



Le père Ménard au foyer Hogar San Pedro, qu'il a fondé au Pérou pour prendre soin des personnes pauvres, malades et abandonnées)

EUSÈBE-HENRI MÉNARD, LA FOI DU SEMEUR QUI CROIT EN LA RÉCOLTE

Que ce soit au Québec ou en Amérique latine, le père Eusèbe-Henri Ménard a passé sa vie à semer amoureusement les grains de sénevé. Sa confiance en Dieu l'assurait dès le départ du résultat, même s'il n'a pas toujours eu la partie facile.

« Il leur proposa une autre parabole, et il dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences ; mais, quand il a poussé, il est plus grand que les légumes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. »

-

Mathieu, 13, 31-32

GÉNÉROSITÉ ET ALTRUISME

Henri Ménard (Eusèbe est le prénom qui lui sera attribué en religion) est né en 1916. Ses parents étaient Charles Ménard et Marie-Anna Labbé, deux fiers Beaucerons qui se sont d'abord rencontrés dans le Maine, aux États-Unis. Ils ont mis au monde neuf fils et deux filles en dix-huit ans. Henri, le sixième, se démarque très jeune par **sa générosité et son altruisme.**

Une anecdote amusante, racontée par l'un de ses biographes, Paul Longpré, en dit long sur cette compassion pour les autres. Lorsqu'il allait faire des courses à l'épicerie, il revenait vers sa mère en lui disant : « J'ai rencontré un quêteux et je lui ai donné les sous ; il en avait tellement besoin, maman ! »

De toute évidence, Marie-Anna, devant la sensibilité de son fils, a vite compris que « son budget s'en porterait mieux si elle confiait les courses à un autre de ses rejetons ».

HUMANISER ET ÉVANGÉLISER

Tout le reste de sa vie, Eusèbe-Henri Ménard est demeuré ce petit garçon qui **voyait si bien les besoins des autres,** avant même les siens propres. Adolescent, il annonçait déjà l'œuvre immense qu'il allait léguer.

Certes, de par son statut de prêtre et de représentant de l'Église, il devait veiller à prêcher l'Évangile, trouver dans les pages de la Bible les valeurs et les espoirs susceptibles d'inspirer et d'insuffler les paroles divines pour une vie meilleure sur cette Terre.

Mais sa vision était teintée d'un **pragmatisme éclairé**. « Il faut se présenter avec la croix d'une main et un morceau de pain de l'autre », affirma-t-il.

Président de la FPM de 1986 à 1995, Pat di Stasio l'a bien connu. En 1946, alors qu'il se cherchait un but dans la vie, le vicaire de sa paroisse, à qu'il avait fait part de ses préoccupations, l'a dirigé vers un père franciscain qui allait ouvrir une école apostolique pour les vocations dites tardives. C'était le père Ménard.

« Il recevait des adultes attirés par la prêtrise et qui se voyaient mal retourner sur les bancs d'école avec des jeunes de treize, quatorze ou quinze ans. À ma première rencontre, j'ai été impressionné par sa stature et son sourire et cette image de bonté en lui. J'ai passé une année dans l'institution et lorsque j'ai décidé de partir puisque je n'avais pas trouvé exactement ce que j'y cherchais, il m'a dit : "Je sais très bien que ce que tu as appris ici te servira toute ta vie"… et c'est ce qui m'est arrivé », raconte Pat di Stasio.

Le père Ménard croyait profondément à la formation, celle qui ressemble beaucoup plus à de l'inspiration qu'à une transmission de connaissances.

« Il ne s'agit pas de faire tout le travail soi-même, mais d'inspirer des apôtres : prêtres ou laïcs. Il s'agit d'être comme un pont vivant de charité entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. »

-

Eusèbe Ménard

Cet homme à la fois humble et plus grand que nature, cet émule de François d'Assise, avait **la foi du semeur qui croit en la récolte** et, bien entendu, en la Providence. C'était **un visionnaire** qui a laissé de nombreuses traces de son passage, qu'il s'agisse d'écrits, de témoignages, de gestes posés, de rencontres.

Pour lui, l'évangélisation était un moyen et non un objectif. Et son amour d'autrui, un besoin essentiel, une merveilleuse et contagieuse raison de vivre.

LA VIE DU PÈRE MÉNARD

1916 – Naissance du Père Eusèbe Ménard
1941 – Ordination
1946 – Création de l'Œuvre des Saints-Apôtres
1962 – Départ du Père Ménard du Canada et fondation de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres au Pérou
1966 – Ouverture du Grand séminaire des Missionnaires des Saints-Apôtres en Colombie
1967 à 1986 – Fondation de plusieurs œuvres de formation et d'aide humanitaire au Pérou et en Colombie
1987 – Décès du Père Ménard à Montréal

POUR EN SAVOIR PLUS :

LONGPRÉ, Paul. Eusèbe-Henri Ménard : un vrai fils de François. [Saint-Laurent] : Fides, 2000.
Ce livre est disponible à la Fondation Père-Ménard.

RENÉE THIVIERGE



Crédit photo : Natali_Mis/iStock

VIVRE L'ÉVANGILE POUR DEVENIR DES CRÉATEURS DE PAIX

Nous devons vivre, comme disciples du Père Eusèbe Ménard et comme partisans de Jésus-Christ, notre moment présent tel un vrai ressuscité. Pour réussir un tel exploit, il faut s'abstenir d'être des propagandistes de la médisance, mais plutôt des créateurs de paix.

« Nos Frères désirent du bonheur et de la joie maintenant et demain. »

-

Père Eusèbe-Henri Ménard

Lors d'une homélie matinale du Pape François à son domicile de Sainte-Marthe, à Rome, le 24 octobre 2016 – selon Radio-Vatican –, il concluait comme ceci : « Derrière la rigidité, il y a quelque chose de caché dans la vie d'une personne ». Telle est la philosophie du pharisien : « faites ce que je dis et non pas ce que je fais ». N'est-ce pas de l'hypocrisie ? Le Pape ajoutait : « La rigidité n'est pas un don de Dieu. La douceur, oui, la bonté, oui, la bienveillance, oui, le pardon, oui… Ne soyons pas des terroristes du bavardage, de la médisance ».

Ne cherchons pas la « petite bête noire » chez notre frère ou notre sœur, mais plutôt la qualité principale qui émane de chacun d'eux. Comme on dit chez nous : « que les bottines suivent les babines ! »

Soyons cohérents et respectueux entre ce que l'on dit et ce que l'on fait dans notre vie.

Durant ma formation au Collège Saint-Jean-Vianney de Montréal, le Père Eusèbe insistait souvent sur le respect dans la concordance relationnelle entre nous tous ses élèves, qui provenions de tous les coins du monde avec nos différentes cultures. Ce travail d'équipe au collège nous préparait à vivre dans cette « lumière christique » qui devait quotidiennement jaillir de nous, éternellement.

N'ayons pas un double langage, évitons les dénis, soyons vrais et authentiques avec nous-mêmes et par le fait même avec les autres.

« Soyons prudents, disait le Pape François dans une autre homélie, à ne pas attraper une schizophrénie existentielle », ce paradigme de notre temps qui, d'après moi, semble se répandre d'une façon exponentielle surtout chez les bien nantis, autant chez le clergé que chez les laïques.

On doit s'efforcer d'être à jour dans les changements qui nous entourent de tous côtés ; de l'évolution de l'homme, de la science, de notre philosophie de vie, de notre intelligence spirituelle, etc. Essayons de ne pas devenir des « Alzheimer spirituels », maladie qui nous pousse parfois, si nous n'en prenons pas soin, à nous réfugier dans un conservatisme trop souvent dépassé.

Le Prince de Lampedusa citait, dans « Le Guépard » : « **Il faut que tout change, pour que rien ne change** ». Évitons que le Pape nous catégorise comme des gens de « cœurs empierrés ». Le « plus grand bien » sera ainsi plus facile à appliquer dans les moments où nous devons agir avec discernement.

Demeurons unis dans la paix du Christ : il est toujours vivant. Proposons notre foi, mais ne l'imposons pas.

Je résumerais ainsi ma compréhension de la Bible :

Dieu nous aime,
Dieu nous a créés libres,
Dieu veut que l'on s'aime.

DENIS GAUTHIER



Crédit photo : Diana Simumpande/Unsplash

LE TEMPS DE PRIER

Nous prions quand le contrôle de notre vie semble vouloir nous échapper et que nous sommes désespérés. Nous prions aussi, car nous savons qu'au plus profond de notre être il existe une voix, une vérité ou une lumière qui saura nous guider vers le chemin recherché.

Prier, c'est se recueillir pour communiquer avec l'Invisible. Nous sommes en tant qu'êtres humains dans la pointe de l'iceberg visible. L'univers dans lequel nous vivons est beaucoup plus invisible que visible.

Prier qui, prier quoi ?
Dieu ?
Qui est Dieu ?
Nul ne le sait avec certitude…

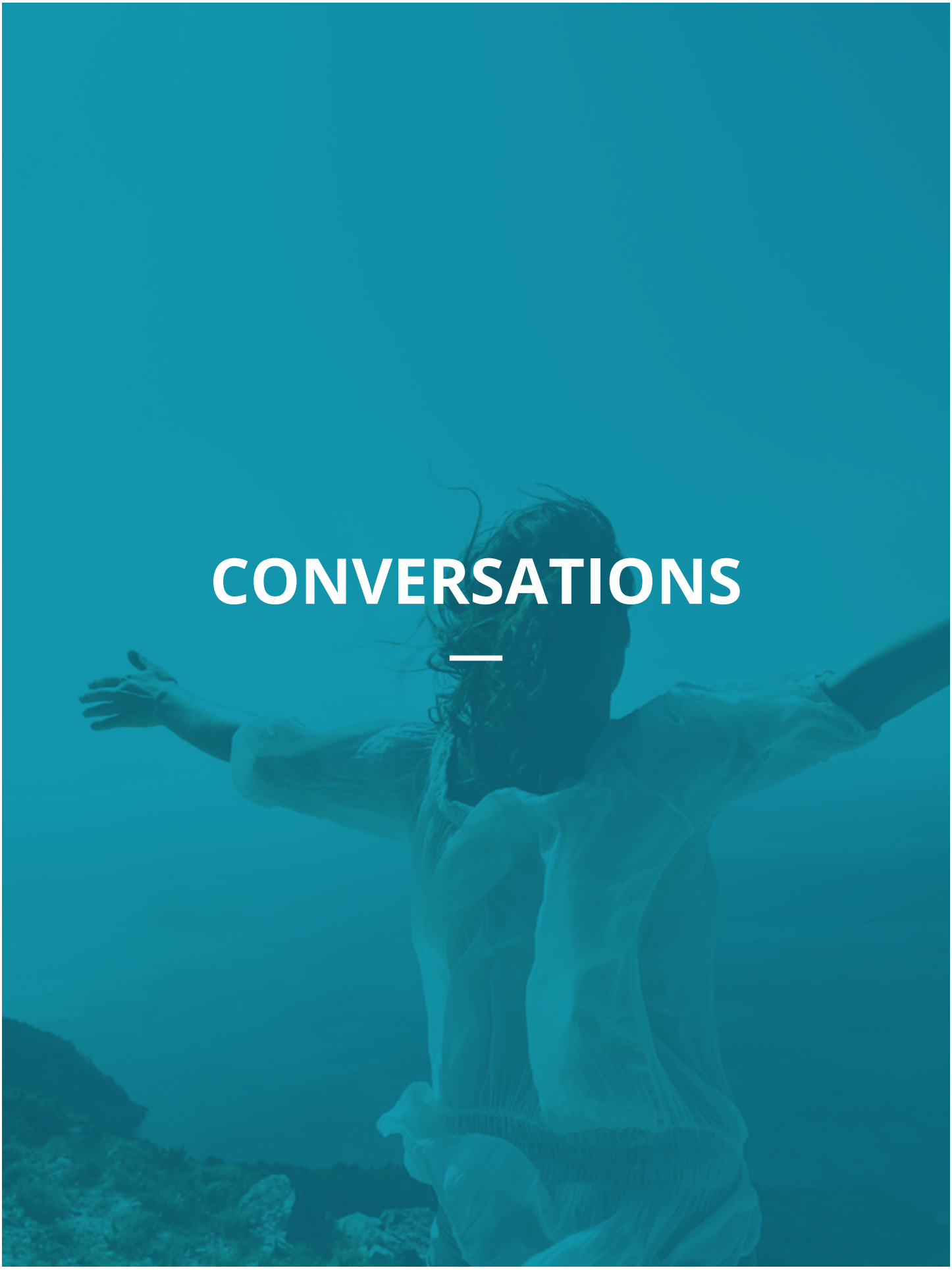
Je ne vais pas tenter d'analyser ou d'évaluer tous les dieux qui existent. Chaque religion a son Dieu. Les humains ont depuis toujours tenté **d'expliquer Dieu par des considérations humaines** en donnant des définitions ou des explications qu'ils pouvaient comprendre dans une certaine mesure en les associant à leur connaissance limitée du monde physique dans lequel ils vivaient.

Prier, c'est s'élever **au-delà du monde physique**. C'est communiquer avec quelqu'un ou quelque chose qui représente l'espoir. Cet espoir est d'autant plus nécessaire lorsque la vie ne nous apporte pas les joies désirées ou nous amène des épreuves qui nous paralysent et nous effraient.

Prier, c'est **prendre une pause** du monde dans lequel on vit. C'est emprunter un chemin inconnu, un chemin qui, nous l'espérons, nous éloignera de nos problèmes terrestres.

Sur ce chemin de l'inconnu, la détermination que nous mettons à prier apporte un éclairage nouveau sur notre réalité qui nous fait souffrir. Des guérisons surviennent parce que nous **nous libérons par la prière** de tout le poids qui pèse sur nos épaules et qui nous empêche de voir toute la beauté de la vie.

PIERRE FARAH-LAJOIE



CONVERSATIONS

« Le bonheur ne se cache pas dans le passé,
on ne le découvre pas dans l'avenir.
Dieu l'a semé dans le présent. »

PÈRE EUSÈBE HENRI MÉNARD





Jacques Blondin et son cheval

JACQUES BLONDIN : « AIMER C'EST CROIRE ET ESPÉRER »

Maintenant à la retraite, Jacques Blondin a fait carrière durant trente-deux ans à la cavalerie du Service de police de la Ville de Montréal. En entrevue, il partage son parcours peu banal. Des événements tragiques ont jalonné sa route et pourtant, à l'opposé, d'intenses moments de joie et de bonheur ont illuminé sa vie et l'ont rapproché de son Créateur.

Né de parents aimants, il a vécu une enfance saine et agréable à Côte-des-Neiges, où il a grandi et s'est épanoui en compagnie de sa sœur, de cinq ans son aînée. Vers l'âge de sept ans, il devient « servant de messe » à l'Oratoire Saint-Joseph et il poursuit ses études au Collège Saint-Laurent, ce qui affermit sa foi et l'amène à vivre en relation avec Dieu.

Il épouse, à l'âge de 20 ans, Madame Jean Armstrong et trois fils naîtront de cette union. « À cette époque, relate Jacques, les années s'écoulent dans le bien-être et la vie est généreuse pour moi. Paradoxalement, **ma foi devient chancelante. »**

MANIFESTATIONS

Un jour, un confrère de travail l'invite à rallier le Cursillo (mouvement de renouveau évangélique) ; il accepte, tout en demeurant sceptique. C'est à compter de ce moment qu'il a compris l'importance du Seigneur dans sa vie ; sa foi s'en est trouvée fortifiée. De multiples exemples de **Sa Présence** ont parsemé son existence, tel ce malheureux indigent rencontré lors d'une cérémonie religieuse, portant une robe de bure à capuchon, à la recherche de quelques pièces de monnaie.

« En donnant, de tout mon cœur,
j'ai eu la conviction profonde que le visage qui s'est découvert et révélé à moi était celui du Ressuscité…
Je ne l'oublierai jamais. »

-

Jacques Blondin

D'autres manifestations de la présence du Christ dans sa vie le marqueront profondément et il se sentira privilégié. Et il prendra la mesure, plus tard, de l'importance de ces événements extraordinaires lorsqu'il aura à affronter de graves épreuves.

DÉVOUEMENT POUR LES PLUS FRAGILES

Toujours au service de leurs semblables, Jacques et Jean se sont dévoués plusieurs années de diverses façons. Ils ont hébergé entre autres trois Vietnamiens du Centre des vocations pendant trois ans. Les démunis de la société ainsi que les laissés-pour-compte reçoivent amour et compréhension de leur part. C'est peut-être grâce à sa fonction de policier que Jacques **se sent responsable envers eux** ; en effet, les aider, les protéger constitue un impératif pour lui. Or, il va plus loin en œuvrant bénévolement à l'Accueil Bonneau durant quelques années.

L'implication de Jacques auprès des démunis ne s'arrête pas là. Avec son épouse, il accueille chez lui des personnes itinérantes aux lendemains de Noël et de Pâques afin de les inviter à partager un bon repas avec sa famille. Quel bonheur pour ces sans-abri ! Ils reçoivent, en outre, quelques douceurs… Quelle gratification aussi pour Jacques, qui **voyait le Seigneur dans ces pauvres…**

La liste des engagements de Jacques est longue. Il a également participé activement à la réalisation de l'Entraide pour jeunes sans-abri – mouvement encore très actif – à titre de directeur de projet, sans oublier son implication à la pastorale du baptême à l'église Sainte-Colette, durant cinq ans.

LES ÉPREUVES SE SUCCÈDENT

Jacques a été confronté à de multiples épreuves, dont il a su émerger avec force et courage. En 1996, la vie s'écoule paisiblement, alors qu'il est atteint au plus profond de lui-même. Son fils aîné, âgé de trente-huit ans, perd la vie soudainement alors qu'il déambulait tout simplement sur le trottoir. Crise cardiaque foudroyante… Au même moment, Jacques acceptait de porter la Croix à la cérémonie du Vendredi Saint… Coïncidence ? « Cette activité de la Semaine Sainte m'a incité à unir mes souffrances à celles du Christ », rappelle-t-il.

Un an plus tard, sa vie chavire de nouveau. Cette fois c'est Jean, son épouse bien-aimée, qui est atteinte, subissant deux anévrismes au cerveau coup sur coup. « Après deux mois de souffrance, elle nous quitte, paisiblement. J'étais dévasté, d'une tristesse sans nom », nous confie Jacques, encore sous l'emprise de l'émotion.

Un ami lui propose alors, dans le but avoué d'adoucir sa douleur, de s'impliquer dans la pastorale de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, ce qu'il accepte spontanément. Une rencontre, douce et réconfortante, va alors apaiser la douleur de Jacques…

UNE LUMIÈRE INFILTRE SA VIE

Se dévouer auprès des malades soulageait ses souffrances. « Il m'arrivait aussi de me recueillir dans la chapelle de l'hôpital, où je retrouvais paix et réconfort », explique-t-il. C'est lors d'une de ces visites dans ce lieu paisible qu'une main secourable lui est tendue. Lucie, infirmière engagée dans la pastorale, s'adresse à lui, lui parle doucement, l'aide à cheminer dans son deuil et à apaiser son angoisse et sa douleur. Ce nom, Lucie, ne signifie-t-il pas « lumière » ?

Ainsi, grâce au soutien indéfectible de Lucie, **l'espoir renaît**.

Cependant, nul ne peut prévoir l'avenir. Malgré les heures douces qui refont surface, Jacques devra faire face à de nouvelles épreuves et un grand malheur s'abattra sur lui, un an plus tard. Cette fois, son fils cadet, âgé de trente ans seulement, sera emporté par un mélanome, une forme de cancer très agressif. Heureusement, Lucie veille à ses côtés.

Huit mois plus tard, sans doute affaibli par les nombreux événements des dernières années, Jacques subit de graves complications à la suite d'une chirurgie mineure. Admis aux soins intensifs, « c'est en grande partie grâce aux gestes professionnels posés par Lucie, infirmière aguerrie, que j'ai eu la vie sauve », relate Jacques.

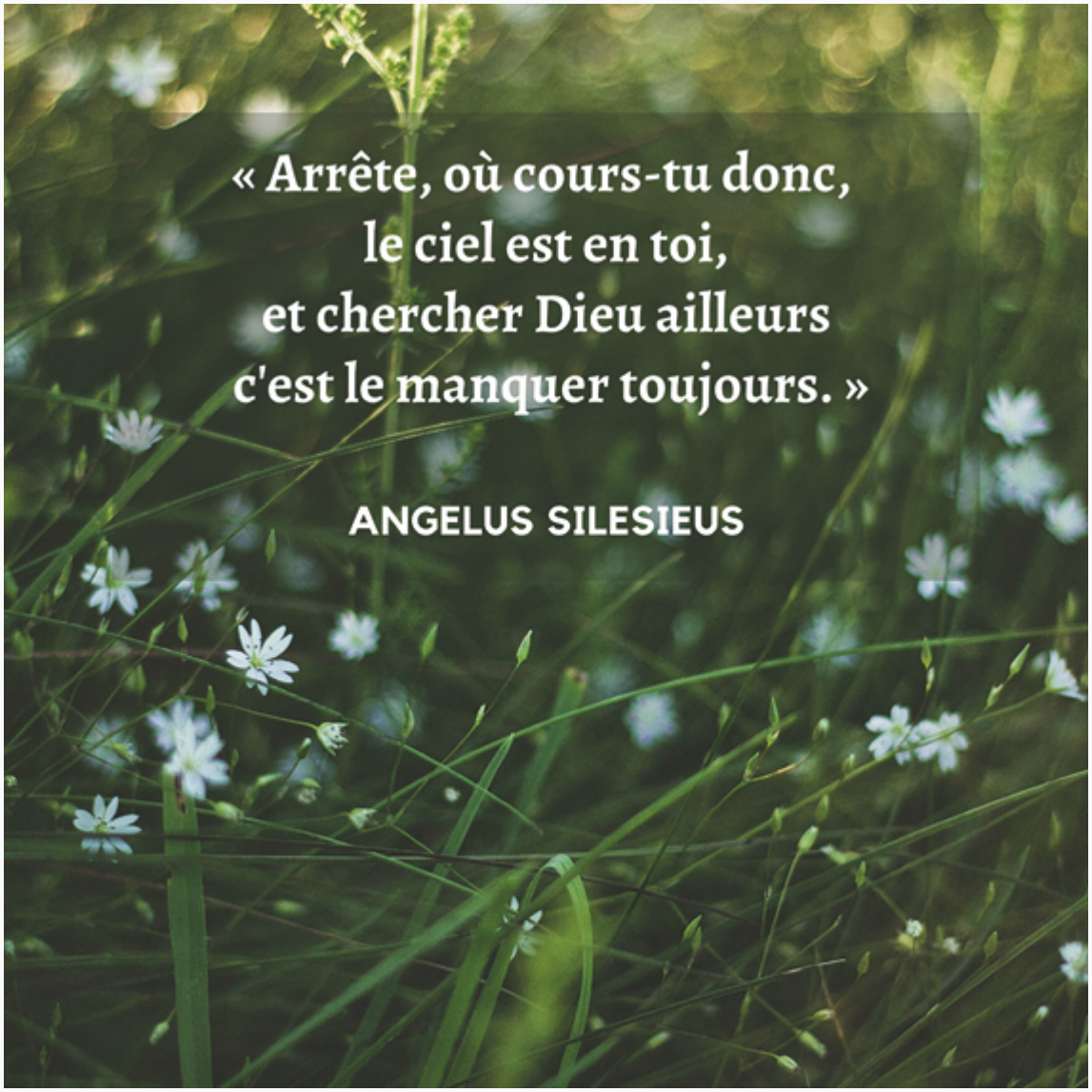
Jacques nous rappelle que **les manifestations** qui se sont présentées dans sa vie l'ont rapproché de son Créateur. Ce sont ces manifestations, ces privilèges, qui l'ont aidé à vivre ses nombreuses épreuves en union avec Lui.

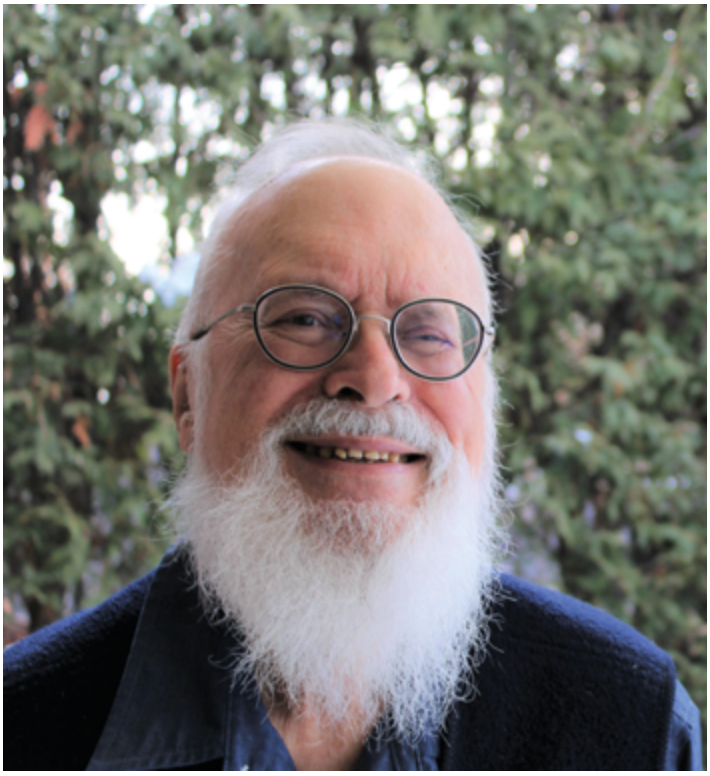
LE TEMPS DU BONHEUR

Les yeux remplis de joie, Jacques nous rappelle son bonheur présent. « Nous nous sommes mariés peu après. Nous vivons dans une magnifique harmonie de couple et nous sommes très heureux. »

Jacques peut ainsi profiter maintenant d'une vie intensément vouée à l'amour. « Aimer, c'est croire et espérer ; aimer, c'est aussi pardonner et donner sa vie. Il faut réaliser que le bonheur est relié à la capacité d'aimer. »

NICOLE FAUCHER


« Arrête, où cours-tu donc,
le ciel est en toi,
et chercher Dieu ailleurs
c'est le manquer toujours. »
ANGELUS SILESIEUS



André Myre

ANDRÉ MYRE : « LA BIBLE EST UNE LECTURE SALVATRICE ET INSPIRANTE »

André Myre est un bibliste reconnu, auteur des nombreux ouvrages, professeur retraité de l'Université de Montréal et spécialiste des Évangiles, particulièrement de celui de Marc. En entrevue, il parle de la Bible, de religion, d'athéisme et de Dieu.

André est un « p'tit gars » du sud-ouest, où avaient aussi résidé ses grands-parents paternel et maternel. Né à Côte-Saint-Paul, un quartier ouvrier de Montréal, il a habité Ville-Émard jusqu'à son entrée en communauté. Il a fait son cours classique à Verdun au Collège Jean-Jacques-Olier, dirigé par les Sulpiciens. Il a donc passé une partie de sa vie à traverser Verdun et Ville-Émard à pied ou à vélo.

LA VOCATION PREMIÈRE

Sa première vocation lui est tôt révélée. Un jour, après avoir assisté à un salut du Saint-Sacrement à l'église, il prend son père par la main et lui déclare avec la fougue de ses cinq ans : « Papa, un jour, je ferai ce que lui, il a fait en avant. » Dès ce jour, tout était réglé : il deviendrait prêtre. Le jour de ses vingt et un ans — nous étions alors en 1960 —, il entre chez les jésuites en compagnie de trente-sept confrères qui venaient des quatre coins du Québec, mais aussi de l'Ontario, du Manitoba. C'était la fin de l'ère Duplessis, le temps de préparation de la Révolution tranquille, et aussi du concile Vatican II, ouvert le 11 octobre 1962 par le pape Jean XXIII. Un monde nouveau, inconnu. Vingt-deux autres jeunes hommes les attendent au noviciat, ils sont donc soixante, qui **pensent le monde autrement.**

Il poursuit ensuite des études en philosophie chez les jésuites, et effectue son doctorat aux États-Unis pendant quatre ans au Hebrew Union College, une université juive de Cincinnati. Il enseigne à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal et y demeure près de trente ans, c'est-à-dire jusqu'à sa retraite à cinquante-sept ans.

« Ce séjour chez les jésuites m'a beaucoup apporté, particulièrement au contact de ces jeunes hommes eux aussi à la **recherche de sens,** mais au fil du temps ils ont tous quitté la communauté et il n'en reste actuellement que deux ou trois. Ils sont partis, parce que malheureusement l'institution n'a pas pu évoluer assez rapidement pour les garder. Pendant cette période, j'ai vécu une déconstruction complète et radicale de tout mon monde de pensée… celui de mon enfance. Tout a été déstructuré en cascades, et c'était très très douloureux parce que j'ignorais où ça me mènerait et que personne avant nous n'avait vécu cette expérience. » Il se sépare de la communauté des jésuites au printemps 1997.

UNE LECTURE INSPIRANTE ET SALVATRICE

Lors de son séjour d'études aux États-Unis, un de ses professeurs lui communique l'importance de lire la Bible. Ce qu'il a fait, en dix jours, **d'un couvert à l'autre**. De la Genèse à l'Apocalypse. À la fin, il n'y avait pour lui ni Abraham, ni Jérémie, ni Jean-Baptiste, ni Jésus.

« Il y avait une Voix, avec majuscule, il ne s'agissait pas de mots, ni de sons, mais plutôt d'une force, d'un dynamisme de fond. Parfois, c'est le mot anglais "drive" qui me vient à l'esprit. »

André Myre

Cette lecture lui a fait prendre conscience que ce dynamisme « faisait éclater un monde symbolique qui n'avait plus de sens, une religion qui ne parlait plus, des mots qui ne voulaient plus rien dire, c'était une sorte de puissance de fond qui était assez forte pour donner naissance à autre chose. »

Cette **révélation** fut à la fois « la grâce et la malédiction » de sa vie. La grâce, parce que c'est ainsi qu'il s'est reconstruit intérieurement ; la malédiction parce que tout cela s'est fait dans une marginalité totale par rapport au système. Mais en définitive, cette reconstruction intérieure le prépare pour une autre étape de sa vie. « Si vous me demandez qui je suis, je vous répondrai que je suis bibliste, m'explique-t-il. Un bibliste, c'est celui qui essaie de faire sortir le sens des textes de la Bible. C'est quelqu'un qui travaille dans la Bible de façon technique. »

Et c'est à cette écriture qu'il consacre son temps et son énergie depuis sa retraite. Il a entre autres participé à la rédaction de La Bible. Nouvelle traduction (2001), et au Nouveau vocabulaire biblique (2004). Il a écrit de nombreux ouvrages, dont Pour l'avenir du monde : La résurrection revisitée ; Crois-tu ça ? ; Lui ; Venez voir Jésus de Nazareth ; Prier autrement : À l'écoute des évangiles et, tout récemment, D'après Marc : Guide de lecture d'un évangile subversif.

ATHÉISME, INCROYANCE ET VISAGE DE DIEU

Ces remises en question, cette lente déconstruction et cette vie passée à se reconstruire lui ont tracé, à la suite de ce qu'a fait Jésus à l'époque, un chemin de vie. Depuis quelques années, il se sent sous la mouvance d'un puissant aiguillon qui le pousse à écrire.

Il veut entre autres témoigner de sa **profonde conviction** que « certaines personnes, des hommes d'affaires, des musiciens, des charpentiers, qui se disent absolument athées, incroyants, agnostiques, sont au fond de grands croyants. Le musicien, affirme-t-il, est un grand croyant parce qu'il refait le monde à partir de son intériorité. Comme le danseur, comme le peintre, comme l'écrivain. Il faut que tous ces gens se reconnaissent une **foi commune** qui n'a rien à voir avec la religion. »

Lorsqu'il pense à la suite des choses, son regard s'illumine. « Je ne suis pas dans le monde de l'athéisme, de l'incroyance, mais je suis porté à penser que les gens en ont peut-être radicalement ras le bol des religions, mais qu'ils sont fascinés par **le vrai Dieu.** » Il donne l'exemple de Femme au chapeau, ce tableau de Picasso peint en 1941. « Le visage humain est complètement déformé. Mais Picasso défait quelque chose pour refaire autre chose. Alors, si on se donne le temps, il est possible d'arriver à un visage de Dieu qui corresponde au rêve qui habite tout être humain. »

RENÉE THIVIERGE



Jean-Louis Lebel et Roberto, ancien bénéficiaire qui est devenu professeur d'arts martiaux mixtes

JEAN-LOUIS LEBEL,

UNE VIE CONSACRÉE À AIDER LES ENFANTS DE RUES

Après une carrière d'enseignant dont les douze dernières années en éducation physique au Québec, Jean-Louis Lebel part au Pérou pour travailler pendant deux ans comme bénévole dans La ciudad de los niños, un foyer situé dans une banlieue de Lima, au Pérou. C'est là qu'il découvre ces jeunes de la rue qui, chassés de leur foyer ou victimes d'une situation familiale intenable, choisissent ce mode de vie.

Après un an d'études en administration, Jean-Louis étudie un an et demi au Collège Saint-Jean-Vianney à Montréal, où il fait la rencontre du père Ménard qui devient son conseiller spirituel. C'est **un tournant dans sa vie.** « Sa spiritualité était incarnée, me confie-t-il. Je dirais qu'il vivait l'Évangile au quotidien, en plus d'éprouver une grande compassion pour ceux qui souffrent à tous les niveaux. Il m'a beaucoup inspiré. »

UN LONG APPRIVOISEMENT

Jean-Louis Lebel a d'abord dû **gagner la confiance des jeunes** de la rue qui avaient élu domicile sur la Plaza San Martin à Lima. Âgés de neuf à dix-huit ans — certains avaient même vingt ans —, les jeunes de la rue n'ont pour horizon que le vol et la violence. Pour oublier leur détresse, dès leur lever le matin, ils inhalent une colle appelée terokal.

« D'autres organisations leur apportaient à manger ou leur fournissaient des vêtements, mais je n'étais pas d'accord avec cette approche.

Je me disais que si on leur donnait tout ce dont ils ont besoin pendant qu'ils sont à la rue, il leur serait encore plus difficile de décider de la quitter ».

-

Jean-Louis Lebel

Il s'est donc fait un devoir de ne rien leur apporter, mais de plutôt leur consacrer du temps et de **tisser des liens.**

Après sept mois, en juin 1990, il loue un appartement normalement destiné à une famille, et y accueille jusqu'à huit enfants. Il y demeure pendant plus d'un an. Une personne s'ajoute au groupe pour donner des cours aux enfants. Puis CIMA, c'est-à-dire le Centre d'intégration des mineurs abandonnés, s'installe à Cieneguilla, une banlieue de Lima, et d'anciens poulaillers transformés et rénovés leur servent de gîte.

Cinq ans plus tard, grâce à la Fondation Père-Ménard et ses alliés, une nouvelle construction est édifiée sur un nouveau site toujours à Cieneguilla, mieux appropriée à l'accueil des enfants. Par la suite, ils reçoivent l'aide de la Fondation qui assure le financement de plusieurs de leurs projets.

UNE JOURNÉE TYPIQUE

Le fort contraste entre la rue et un hébergement structuré et quotidien semble plutôt bien se passer. « L'endroit n'a rien d'une prison, explique Jean-Louis Lebel. Même si le bâtiment est clôturé de trois côtés, il n'y a **pas de mur** en façade. On veut que les enfants se sentent libres. »

En entrant au Centre, l'enfant choisit **volontairement** de changer de vie et de comportement. Il se lève à cinq heures du matin, fait son lit, voit à son hygiène et s'habille. Après la prière communautaire du matin, certains se rendent à l'école. Quant aux autres, ils débutent avec une heure de sport. De 8h30 à 13h30, ils ont accès à leurs études académiques et aux ateliers.

Ces ateliers sont **très diversifiés** : travail sur la ferme, hydroponie, initiation technique, réparation d'objets, peinture sur toile, artisanat, musique et bien d'autres. Et chaque jour, trois jeunes sont préposés à la cuisine, ce qui peut constituer une forme d'atelier. Après le repas du midi, on s'affaire aux tâches de nettoyage, puis les ateliers reprennent de quinze à dix-huit heures. Repas à dix-neuf heures, moment libre où ils laveront leurs vêtements, termineront leurs travaux scolaires, ou feront du sport. Les plus petits se couchent à vingt heures trente et les plus vieux à vingt et une heures.

CIMA, MAINTENANT AU CŒUR DE SA VIE

Jean-Louis Lebel habite au Centre. Il revient à Montréal une fois par année. « J'y ai vécu des choses merveilleuses, ça **ressemble beaucoup plus à une famille** qu'à un organisme. Et ma joie c'est de reprendre parfois contact avec ces jeunes — le Centre en a accueilli plus de deux mille — auxquels on a permis de continuer leurs études, se choisir un métier, révéler leurs talents comme en musique ou en arts plastiques, quitter la rue à jamais, et même retourner vivre dans leur famille. »

Et il conclut : « Ma vie, c'est CIMA, me confie-t-il. Ça n'aurait pas de sens pour moi de revenir vivre au Québec. C'est mon rêve de terminer ma vie au Foyer. »

RENÉE THIVIERGE



Brigitte Quintal

BRIGITTE QUINTAL : « FAIRE SILENCE POUR CONTEMPLER DIEU »

Brigitte est **avocate et théologienne.** En entrevue, elle nous parle de ce qui nourrit sa foi au quotidien et de ses réflexions sur le mariage dont l'Église a souvent précisé les interdictions qui s'y rattachent, en utilisant un vocabulaire souvent juridique, plutôt que de présenter la question du couple humain comme source d'espérance.

Diplômée en droit de l'Université McGill de Montréal, elle a travaillé pendant plusieurs années dans le monde corporatif. En 1988, elle a complété une Maîtrise ès arts en théologie au Collège universitaire dominicain d'Ottawa et dans son mémoire, elle s'est attaquée à deux textes du Nouveau Testament qui portaient sur **le mariage,** une institution aussi ancienne que l'humanité elle-même, et qui lui posaient un problème.

« Tout d'abord, parce que, dans Marc 10, il est écrit : "Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas." Cette phrase très dure me semblait dissonante dans la bouche de Jésus, un homme tellement compatissant et tellement bienveillant. »

-

Brigitte Quintal

D'autre part, le chapitre 5 de la Lettre aux Éphésiens affirmait : « Femmes, soyez soumises à vos maris. » Elle a consacré sa recherche à découvrir à partir des sources et des outils de l'exégèse contemporaine **ce que signifiaient vraiment ces deux textes.**

Et effectivement, dans les deux cas, on peut affirmer que **les traductions avaient parfois trahi le sens** plutôt que de le traduire fidèlement. En 2016, elle a fait publier son mémoire chez les Éditions du Net sous le titre Une seule chair : le mystère de l'unité retrouvée.

FAIRE SILENCE POUR ÊTRE EN PRÉSENCE DE DIEU

La théologie lui a beaucoup apporté et ce sont ses maîtres dominicains qui lui ont appris à appréhender le mystère de Dieu, « mais jamais détaché de la contemplation. Cette contemplation permet à la personne qui la pratique « de vivre sa vie au quotidien, mais sous le regard de Dieu ».

Elle ajoute : « Tu **fais silence** pour te mettre en présence de Dieu et le contempler. C'est comme un regard, un regard de foi, un regard qui se détourne de soi-même pour se tourner vers Lui. » Cette plongée dans la réflexion théologique a refondé sa foi de telle sorte qu'elle a pu y puiser la force de survivre à la perte d'Antoine, son fils de trois ans.

Avoir la foi, **ce n'est pas être anesthésié aux souffrances de l'existence.** Elle avoue avoir crié vers Dieu en lui demandant pourquoi, comme le Christ a crié vers son Père sur la croix : « pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Mais dans cette effroyable tourmente, il y avait au fond de son cœur cette paix qui vient d'ailleurs, comme le fond de la mer qui reste calme en dépit des flots agités de la tempête en surface.

LE PÈLERIN

Brigitte Quintal est arrivée « presque par hasard » au Centre Le Pèlerin. Cet organisme est né du Synode de Montréal de la fin des années 1990, où les participants ont exprimé de pressants besoins en **accompagnement spirituel.** Les prêtres avaient fort à faire dans les paroisses, avec l'administration des sacrements, offices liturgiques, tâches administratives, et ils n'avaient pas le temps d'assurer un suivi individuel et personnalisé avec les paroissiens.

Plusieurs membres de communautés religieuses, de même que des laïcs, se sont réunis pour créer ensemble un programme de quatre années, menant à un certificat universitaire donné en partenariat avec l'Institut de pastorale des Dominicains. C'est ainsi que le Centre Le Pèlerin forme depuis sa fondation en 2001 des accompagnateurs et accompagnatrices et qu'il accueille également en accompagnement spirituel « toute personne en quête d'elle-même, en quête de Dieu, en **quête de sens.** »

D'abord bénévole, puis consultante, Brigitte a travaillé comme directrice adjointe au centre Le Pèlerin de 2017 à 2020. Actuellement, elle est la présidente du Collège universitaire dominicain (CUD).

UNE ÉGLISE DU QUÉBEC RENOUVELÉE

Tout en demeurant réaliste, Brigitte Quintal rêve au devenir de notre Église du Québec. « Elle est à un tournant, et je pense que notre plus grand défi, c'est d'être capable de reconnaître des petites étincelles, humbles et modestes, mais qui sont porteuses de vie. Je crois que Le Pèlerin en fait partie. »

Elle donne aussi l'exemple de l'Institut de pastorale sur la Côte-Sainte-Catherine, dirigé par les dominicains. « Ces petites étincelles, et il y en a sûrement d'autres que je ne connais pas, sont la lumière sous le boisseau, ce grain de sénevé qui deviendra peut-être un grand arbre. Ce sont aussi peut-être les fondations de l'avenir d'une Église qui sera plus près des gens, qui ne jugera pas du haut de son balcon, mais qui entamera un véritable dialogue avec le monde. »

RENÉE THIVIERGE



Père Jean devant le Centre de santé et maternité de Mukoko

JEAN-BRACONIN KASIAMA : « PERSONNE N'EST HEUREUX TOUT SEUL »

Une seule rencontre avec le père Jean-Braconin Kasiama (père Jean), et vous tomberez littéralement amoureux de Mukoko, le petit village congolais où il est né. Il a terminé ses études primaires et secondaires au village, puis le coup de pouce financier de bienfaiteurs lui a permis de devenir missionnaire des Saints-Apôtres. C'est donc pour lui un **juste retour des choses** d'essayer de combler les pressants besoins des habitants de son village.

Situé à environ six cents kilomètres de la capitale, Kinshasa, et à soixante kilomètres du centre, Idiofa, on accède à Mukoko par une route sablonneuse. Les habitants y vivent d'agriculture, et cultivent entre autres la feuille de manioc, le fruit de leur travail aux champs. Là-bas, pas d'électricité, pas d'eau potable, aucune industrie ou machinerie.

Mais les habitants sont **inventifs et adroits** et savent exploiter la nature pour les nécessités quotidiennes. « En fait, m'explique-t-il, ils se débrouillent avec ce qu'ils ont. Par exemple, quand j'étais jeune, j'allais au champ avec mon papa. Il tirait l'huile nécessaire à la fabrication du vin de palme, puisque le climat tropical favorisait la culture des palmiers à huile. Il cueillait cette huile le matin, et l'argent qu'il en recueillait servait à payer mes études. »

Depuis 2015, il s'est associé à la Fondation Père-Ménard pour financer des projets visant à améliorer la qualité de vie des habitants de Mukoko. Pour le Centre de santé, m'explique le père Jean, grâce à la Fondation, on a permis à de jeunes menuisiers de la place de fabriquer des lits pour les malades en remplacement des nattes, on a fait l'installation de panneaux solaires pour parer au manque d'électricité, de même qu'une véranda avec des gouttières pour protéger le bâtiment, en même temps que quelques toilettes.

Dans les écoles, on a commencé à distribuer des bourses d'études aux petites filles dont les études sont souvent négligées par les parents. « Il y a eu aussi la confection de bancs pour éviter que les enfants aient à s'asseoir par terre, la distribution d'uniformes et de machines à coudre, de même que des panneaux solaires pour permettre aux élèves d'étudier plus tard avant le retour à la maison. »

Tout ceci complété par une **campagne d'éducation auprès des mères et des enfants,** de même que de la formation pour apprendre aux villageois à gérer efficacement leurs biens.

LE MANQUE DE MOYENS, UN DANGER PERPÉTUEL

À Mukoko, comme dans bien d'autres villages africains, les besoins ne se résument pas simplement à l'eau ou l'électricité.

Le manque de moyens devient une situation de danger perpétuel qui guette les habitants. Sans compter que les médecins habitent à une soixantaine de kilomètres du Centre de santé.

« Si une femme tout près d'accoucher doit marcher soixante kilomètres pour mettre l'enfant à l'hôpital, elle risque sa vie et celle de son enfant. Et si on n'a pas les appareils nécessaires pour une transfusion, l'issue peut être fatale.

Je me souviens d'avoir célébré une messe pour un enfant mort faute de transfusion. J'étais tellement malheureux. Je me disais que si on avait eu les moyens nécessaires, il ne serait jamais décédé. »

-

Jean-Braconin

Il y a aussi la malnutrition, la mortalité infantile, l'analphabétisme, le chômage. Le père Jean signale au passage la formation d'une **association de paysans locaux**, l'Union de développement de Mukoko (UDM), qui travaille laborieusement et activement pour tenter de résoudre les problèmes du village et suggérer des solutions.

ET LE BONHEUR ?

Le père Jean est actuellement curé de la paroisse Saint-Gilbert à Saint-Léonard. Comment apprécie-t-il le contraste entre la société de consommation nord-américaine où il vit et ce village éloigné dont il parle avec tant de respect et d'amour ? « Il est certain, m'explique-t-il, qu'un enfant né au Canada aurait de la **difficulté à comprendre** comment un autre enfant devra marcher pieds nus dans le sable dans la chaleur de midi d'un climat tropical. Il est aussi difficile d'imaginer qu'une femme en train d'accoucher ne dispose pas d'une ambulance et doive se faire transporter à toute vitesse sur un brancard vers l'hôpital. Oui, il y a du bonheur. Je vois le sourire sur les lèvres des enfants, il y a la famille, il y a l'ambiance. Mais il faut faire plus. »

Chaque mois d'août, il réserve sa période de vacances pour retourner à Mukoko et **constater l'avancement des projets** en cours, et aussi évaluer les autres besoins plus pressants. Lorsqu'il revient au Canada, il consacre une bonne partie de son temps à convaincre ses paroissiens ou ses amis et connaissances de la nécessité de partager avec les plus démunis.

« Quand je vois des gens d'ici gaspiller, jeter de la nourriture, ou tout simplement se plaindre, je me dis qu'**ils ne connaissent pas les autres réalités.** Un seul séjour à Mukoko, et ils reviendraient différents. Ils verraient la vie autrement, gaspilleraient moins. Avec un seul billet de dix dollars, ils sauveraient des vies humaines. » Le partage est donc pour lui la réponse et la solution contre l'inégalité des deux sociétés qu'il connaît le mieux. « Au bout du compte, conclut-il, personne n'est heureux tout seul. »

RENÉE THIVIERGE



Crédit photo : Marc-Olivier Jodoin/Unsplash

MARY AWEEL :

« NE PERDEZ PAS L'ESPÉRANCE, DIEU EST LÀ MÊME SI ON NE LE VOIT PAS »

L'espérance n'est pas démodée, surtout en 2020, avec tout ce qui se passe autour de nous ! Aux béatitudes annoncées par Jésus sur la montagne, j'oserais ajouter celle-ci : « Heureux ceux qui espèrent en Dieu, car ils verront sa promesse rayonner dans leur vie. » L'espérance est une vertu toujours jeune que nous devons demander au Seigneur, car nous sommes faibles et nous avons besoin de lui !

Dans ma vie, j'ai expérimenté bien des fois que l'espérance m'entraînait toujours plus loin. Fuyant mon pays en guerre, il fallait espérer trouver de quoi manger et trouver un lieu où dormir, espérer que ma famille et moi ayons un avenir meilleur, espérer que l'amour soit plus fort que la haine, espérer que la vie soit plus forte que la mort, espérer que Dieu ne nous avait pas abandonné !

J'ai espéré, jour après jour, que demain serait meilleur qu'hier. J'ai espéré à cause d'une promesse, celle de Dieu dans ce passage formidable de la Parole : « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ? N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ? Quand bien même elle l'oubliait, Moi je ne t'oublierai point. » (Is 49, 15) J'avais la certitude intérieure que Dieu veillait sur moi comme un père !

Telle est mon expérience ! Aujourd'hui, je vous en propose une autre, celle de Mary, une femme de 33 ans qui a fait la rencontre de l'Amour de Dieu alors que la maladie bouleversait sa vie. Je l'interroge sur le fait de croire en l'amour au cœur de l'épreuve. Son témoignage montre que l'amour peut transformer la souffrance et conduire à espérer encore. Elle nous raconte le miracle que l'espérance a produit dans sa vie.

Ange Shimwa : Bonjour Mary, merci infiniment de nous accorder un peu de ton temps. Nous sommes privilégiés de rencontrer un témoin d'espérance ! Ton histoire est assez incroyable, Mary. Parle-nous un peu de toi et de cette étape bouleversante de la maladie à laquelle tu as fait face dans ta vie… Comment étais-tu avant que tout bascule ?

Mary Aweel : Avant que tout bascule, j'étais une athlète et j'étudiais l'anglais à l'université. Comme passe-temps, j'ai eu un salon de coiffure, j'ai étudié l'art et la langue arabe. J'avais des amis, j'avais tout… du moins, je pensais tout avoir. En 2011, tout a changé dans ma vie ! Je n'avais alors que 24 ans, et j'ai fait un AVC (accident vasculaire cérébral).

En fait, depuis toute petite, j'avais un trou dans mon cœur de près de cinq centimètres de diamètre, et c'est ce trou qui a provoqué mon AVC. Il était à un niveau 4, il n'y avait aucune espérance de vie pour moi. J'ai été dans le coma pendant un mois, ne pouvant pas respirer par moi-même et toute l'équipe médicale pensait que j'allais mourir.

Les médecins avaient même demandé à ma mère de préparer ce qu'il fallait pour mon décès. Quand j'ai ouvert les yeux, c'était vraiment un miracle !

Ange : Incroyable ! Que s'est-il passé en toi exactement ?

Mary : Après un mois de coma, j'ai commencé à entendre les sons et les voix. Cela a duré une semaine. Puis, j'ai commencé à ouvrir les yeux. Un médecin était là, devant moi, les larmes aux yeux et il a dit : « C'est un miracle ! »

Ange : Comment te sentais-tu à ce moment-là ?

Mary : Quand je me suis réveillée, j'ai eu peur, car je ne comprenais pas ce qui se passait. Lorsque j'essayais de boire de l'eau, de bouger mes membres ou de demander quelque chose, je ne le pouvais pas. Je n'arrivais pas encore à parler, et je sentais bien qu'il y avait un problème. Tout mon corps était paralysé. Comme j'étais une athlète avant, je me demandais quelle était la raison de ma présence sur ce lit d'hôpital, mais je n'ai jamais posé la question aux soignants. Ne comprenant pas bien la situation, je pensais que ce n'était pas si grave, que c'était probablement une grippe, et je me disais : « Demain, je vais retourner à l'université ; demain, ce sera terminé. »

Quand j'ai constaté que la situation ne changeait pas, je me suis raisonnée : « Pourquoi ai-je peur ? Dieu m'a protégée, il est resté avec moi, et je ne vais pas mourir. Il ne m'abandonnera pas maintenant. Même si j'étais dans le feu, il me protégerait ! » Avec cette certitude en moi, la peur s'en est allée. J'ai commencé à bouger et tout s'est amélioré très vite.

Ange : Cette certitude que « Dieu est avec toi » t'habite profondément, cela se sent, et c'est magnifique, Mary ! T'est-il arrivé de te révolter contre Dieu dans cette épreuve ?

Mary : J'ai toujours pensé que c'était mieux que cela m'arrive à moi plutôt qu'à quelqu'un d'autre, parce qu'il y a des gens qui ont des problèmes plus graves ! Et moi, intérieurement, je continuais à dire : « Merci Seigneur, car tu m'as protégée ! » Je n'ai jamais pensé demander à Dieu : « Mais pourquoi cela m'arrive à moi ? »

Ange : Merci de nous rappeler que dire merci au Seigneur dans ce que nous vivons aide beaucoup à accepter et bien vivre les situations. Tu es une femme de foi, comment vivais-tu ta foi avant l'AVC ?

Mary : Avant l'AVC, je croyais en Dieu, mais je n'allais pas à la messe. Je n'avais jamais pensé qu'un jour j'allais prendre le temps de m'asseoir et de lire la Bible. Non, jamais ! (Rires)

Ange : Si je comprends bien, tu croyais en Dieu, mais sans forcément « pratiquer ».

Mary : Pour moi, je pratiquais en essayant d'être une bonne personne : j'essayais de ne pas dire de mauvaises choses sur les gens, et si quelqu'un faisait de mauvaises choses contre moi, j'essayais de ne pas faire pareil. J'ai toujours pardonné aux autres : c'est normal pour moi.

Ange : Concrètement, comment fais-tu pour nourrir et garder cette espérance qui est en toi ?

Mary : Avant l'AVC, j'ai toujours senti que Dieu était avec moi, mais sans plus. Après l'AVC, j'ai commencé à prier beaucoup et j'ai senti la vraie présence de Dieu dans ma vie. Et par la prière, j'ai découvert la Parole de Dieu, que je lisais plusieurs fois par jour. Encore aujourd'hui, c'est très important pour moi de prendre du temps avec Dieu.

Ange : Quel est le plus important pour toi dans la Parole de Dieu ? Quelle espérance y puises-tu ?

Mary : Le plus important pour moi, c'est l'amour ! L'amour me donne l'espérance. Quand je vois les gens autour de moi, je me dis en moi-même : « Si Dieu m'aime beaucoup, profondément, alors je dois aimer les autres comme ça aussi, je dois les aimer le plus que je peux. » Et même lorsque je vis quelque chose de difficile, je préfère dire non au mal et choisir d'aimer.

Ange : Dieu est Amour ! Tu as trouvé en lui, en sa Parole, une source inépuisable de vie et d'espérance. Pourquoi est-ce si important pour toi de vivre au quotidien ?

Mary : Parce que Dieu m'a donné une deuxième chance de vivre ! Jésus disait qu'une maison construite sur le sable était vouée à tomber ; ma maison est tombée avec l'AVC, mais il me donne une autre chance pour que je la bâtisse sur le roc. C'est pour cela que c'est important pour moi de vivre et de faire des efforts au quotidien. Par exemple, je ne peux bouger qu'un seul bras, et c'est quelque chose de difficile à gérer au quotidien, mais je ne me dis pas : « C'est trop dur ! Je vais arrêter ! » Car, je sais que Dieu m'a donné une deuxième chance et je veux vivre d'une façon plus correcte, pour lui.

Dans ma vie d'avant, je n'étais pas un ange, même si j'essayais de faire le bien… (Rires) Maintenant, quand il m'arrive de faire de mauvaises choses, j'ai plus conscience de ce que je fais et j'essaie de faire mieux la prochaine fois. Chaque année, à Noël, je me donne un nouvel objectif pour ma vie. Par exemple, cette année, ma résolution est d'essayer de ne pas être en colère.

Ange : Wow ! Merci de nous rappeler combien la vie est précieuse ! Pour finir, que conseillerais-tu à tous ceux qui vivent des moments difficiles ?

Mary : Ne perdez pas l'espérance, parce que Dieu est là même si on ne le voit pas avec nos yeux. Même dans les épreuves, il est toujours avec nous ! Avant l'AVC, j'avais tout : la santé, les amis et un bon métier, mais je ne voyais pas Dieu. Après l'AVC, j'ai senti la présence de Dieu dans beaucoup de choses ! Évidemment, il y a des moments où je suis fatiguée et où je ne pense pas forcément à Jésus, mais au fond de moi, je sais qu'il m'aide à aller mieux.

Surtout, ne laissez personne vous dire que vous ne vous en sortirez pas. Un jour, un médecin m'a dit que je n'arriverais plus à bouger mes membres, et je lui ai répondu qu'il n'avait pas le droit de me dire que je n'y arriverais pas. Aujourd'hui, je marche un peu, et depuis le mois dernier, je vois encore des progrès !

Ange : Merci, Mary, pour ton témoignage plein d'espérance. Oui, Dieu est vivant au cœur de ta vie !

Mary : Je suis heureuse d'avoir témoigné. C'est très important pour moi, car je suis fière de croire en Dieu !

COLLABORATION SPÉCIALE

Nous vous proposons un article provenant d'une autre source, car nous croyons important de le diffuser davantage par la richesse de son contenu. Cette occasion, nous remercions Ange Shimwa, fmj, pour nous avoir autorisé la reproduction de son texte, initialement publié dans Le Veilleur no. 115, édition Mai-Juillet 2020, le journal de la Famille Marie-Jeunesse.



Marie et le résident bénéficiaire de la nouvelle marchette

MARIE HARRISON : « MALGRÉ LES DIFFICULTÉS, ON Y RESPIRE LA JOIE DE VIVRE »

Enfant, Marie avait deux tantes missionnaires qui l'ont beaucoup inspirée et qui ont semé en elle le désir d'aider. Elle considère avoir beaucoup reçu de la vie, à plusieurs points de vue. Physiothérapeute retraitée, elle avait envie d'utiliser encore ses connaissances et son expérience de façon **bénévole au Foyer Hogar San Pedro**, un milieu où les besoins étaient différents et criants.

« Ce qui m'intéressait, c'était le travail auprès des gens, avec une base scientifique, dans une **relation d'aide**. Je travaillais pour un centre de réadaptation, et je faisais partie d'une équipe multidisciplinaire composée de travailleurs sociaux, éducateurs spécialisés, ergothérapeutes, orthophonistes, psychoéducateurs et en lien avec des médecins spécialistes comme des neurologues, des orthopédistes, des pédiatres. »

Après avoir fait des études en physiothérapie à l'Université Laval, elle a ensuite fait une carrière dans le réseau de la santé, principalement auprès des enfants.

L'OCCASION

Fin 2018, Marie Harrison rencontre Yvonne Cormier, une religieuse de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire à Rimouski, qui avait passé plusieurs années au Pérou. Sœur Yvonne connaissait bien le Hogar San Pedro, un centre d'accueil, situé dans le district de Ricardo Palma, une banlieue de Lima. Fondé par le Père Ménard, en 1979, ce centre accueille des malades complètement dépourvus des régions proches et éloignées.

« Il y a là des personnes de tous âges qui ont besoin de soins, des gens d'une très grande pauvreté, qui n'ont aucun autre endroit pour vivre, alors ils vivent et reçoivent des soins au Hogar San Pedro. »

-

Marie Harrison

Sœur Yvonne l'oriente vers la Fondation Père-Ménard qui continue l'œuvre de son fondateur, et après quelques entrevues avec la directrice, Miriam Castro, on lui propose un projet de deux mois où elle serait en mesure de mettre ses connaissances et ses capacités au service de la clientèle de ce centre.

Le départ a lieu le 2 avril 2019. À l'aéroport de Lima, elle est chaleureusement reçue et accueillie par un chauffeur et un frère de la Société des Saints-Apôtres, qui l'amènent directement au Hogar. « Dès le lendemain, raconte-t-elle, j'ai rencontré les gens, et le contact s'est fait vraiment facilement, l'accueil a été très enthousiaste. Tous étaient ouverts, démonstratifs et de bonne humeur. **Malgré les difficultés** quotidiennes auxquelles ils doivent faire face, ils respirent la joie de vivre. »

RAPIDEMENT À L'ŒUVRE

Aussitôt, elle repère les résidents qui pourraient bénéficier de son savoir-faire et de son aide. Elle me donne l'exemple d'un homme de quarante-quatre ans qui souffrait de séquelles de la tuberculose. Il était guéri depuis quelques mois, mais les séquelles persistaient. Il ressentait beaucoup de douleurs articulaires, présentait une faiblesse musculaire et se déplaçait encore en fauteuil roulant tout en commençant à utiliser une marchette.

« Avec lui, j'ai travaillé tous les jours, renforcement musculaire, exercices d'équilibre et d'endurance, de même qu'un travail intense au niveau de la marche sur le plan endurance et distance. On a vraiment travaillé très fort ensemble et sa condition physique s'est beaucoup améliorée. » Comme sa marchette n'était pas du tout adéquate, Marie a fait des démarches auprès de la Fondation Père-Ménard qui a trouvé un donateur au Québec pour lui fournir la somme nécessaire afin d'acheter un déambulateur.

« Sa condition s'est beaucoup améliorée, et il a gagné en autonomie. Il peut maintenant sortir plus facilement dans l'environnement du Hogar et faire quelques courses et rencontres sociales. »

-

Marie Harrison

Outre les adultes, le Hogar accueille neuf enfants dont huit sont scolarisés. Quatre d'entre eux fréquentent une classe régulière et quatre autres se retrouvent dans des classes d'adaptation. Dès leur retour de l'école, le personnel, principalement les infirmières, les supervise et les aide à faire leurs devoirs. L'éducation des enfants est **primordiale** et prise au sérieux.

Professionnelle habituée aux salles de physiothérapie du Québec, il lui a fallu s'adapter et trouver des moyens pour compenser l'absence d'équipement. Mais pour Marie Harrison, le plus important, c'est la qualité des soins. « Il y a des personnes avec des conditions de santé difficiles, certaines confinées au lit ou au fauteuil roulant. Le personnel s'en occupe avec **beaucoup d'affection,** on les lave, ils sont nourris, ils ont un toit, ils reçoivent les médicaments dont ils ont besoin, un médecin à demi-temps est assigné au Centre pour assurer le suivi. »

Outre les services de physiothérapie, elle passe un peu de temps à travailler en buanderie, à jouer avec les enfants, leur apprendre des jeux de cartes, ou les accompagner à vélo et à la piscine.

UNE EXPÉRIENCE MÉMORABLE

Referait-elle l'expérience ? « Bien sûr, me dit-elle, mais pour le moment de retour chez moi, je profite de chaque occasion qui m'est offerte pour en parler. J'ai une amie orthophoniste et il m'arrive de lui faire part des besoins du Hogar San Pedro. » Elle continue à solliciter des dons et vient tout juste de faire l'acquisition d'un fauteuil roulant qui sera mieux adapté à une patiente du Hogar. « En fin de compte, dit-elle, mon séjour ne s'est jamais tout à fait terminé. »

RENÉE THIVIERGE



Père Guy Girard, M.S.A.

DEUX RENCONTRES MARQUANTES DANS LA VIE DES PÈRES GIRARD

Le père Guy Girard est un homme affable et généreux de ses anecdotes et de ses réflexions. Son frère jumeau identique s'appelle Armand. Ils ont été ordonnés prêtres en 1964. Ensemble, ils ont vécu des rencontres déterminantes qui ont laissé des traces importantes tout le long de leurs vies.

DIRIGER DES ÂMES

Les frères Girard sont nés en 1936, dans la municipalité de Compton, à une vingtaine de kilomètres de Sherbrooke. Ils ont passé une bonne partie de leur vie à faire de la direction spirituelle. À l'époque, on utilisait le terme directeur de conscience. Maintenant, on parle plutôt de directeur spirituel ou conseiller spirituel.

Le père Girard définit bien ce rôle. « Le rôle de directeur spirituel, c'est d'écouter la personne qui vient le rencontrer et de la diriger en quelque sorte tout en respectant sa personnalité. Sans vouloir la changer. C'est à la fois de l'aide sur le plan du développement humain, et aussi, et surtout, de l'aide sur le plan du développement spirituel. »

Et si la personne doute ? « On doit l'inviter à accepter ses doutes, explique le père Girard. C'est à ce moment-là que la foi grandit. »

Et comment guider celui qui par exemple doute de sa vocation ? « Il y a toujours la question de la fidélité à soi-même, répond le père Girard. Des individus peuvent penser s'unir à Dieu et se rendre compte que, non, ce n'est pas leur place. Cela devient une purification que l'individu doit accepter, qu'il doit offrir pour l'Église et pour le salut du monde. »

LA RENCONTRE D'UNE MYSTIQUE

Guy et Armand ont écrit Alliance, qui raconte l'histoire de Georgette Faniel, une mystique née à Montréal le 8 juillet 1915. Sa vie spirituelle a commencé à six ans alors qu'elle entend la voix de Jésus, de Marie puis celle du Père éternel et de l'Esprit saint. Il s'agit bien plus d'une conversation que de l'écoute d'une voix.

« Elle entendait la voix au niveau de l'oreille. C'était audible, et pas seulement dans son cœur. »

-

Guy Girard

La première rencontre du père Guy Girard avec celle qu'on appelait affectueusement Mimi a eu lieu le 16 mai 1978 :

« J'étais à Granby et je terminais une retraite. Le lendemain, je m'étais rendu chez Georgette Faniel en compagnie d'un groupe et j'avais demandé aux personnes présentes de ne pas dire que j'étais prêtre. Elle nous a tous accueillis dans une petite pièce qui était sa chambre d'enfant, transformée en chapelle. Après l'avoir rencontrée brièvement pour une courte prière, elle me déclare : "Vous êtes prêtre. Le Seigneur me l'a dit quand vous avez monté l'escalier." »

Ensuite, Mimi ajoutait : « Le Père éternel m'a demandé d'être la mère spirituelle de vous et de votre frère, c'était le jour de votre ordination, vous étiez dans un collège situé dans l'est de la ville. Vous avez été ordonné et vous étiez sept futurs prêtres. »

Le père Girard a été plus qu'impressionné. Comment pouvait-elle avoir su que l'événement avait eu lieu dans un collège de l'est de la ville et que nous étions sept à être ordonnés ?

Mais c'est le 20 juin 1982, c'est-à-dire dix-huit ans après notre ordination, qu'elle les rencontrera tous les deux ensemble et que le 8 décembre 1982 en la fête de L'Immaculée Conception, à la demande de la Vierge Marie, ils deviendront ses conseillers spirituels jusqu'à son décès le 2 juillet 2002.

Comme ils étaient aumôniers à l'hôpital Notre-Dame, et ce, pendant vingt ans, l'un ou l'autre des frères allait quotidiennement célébrer la messe dans le minuscule sanctuaire de Mimi.

Consacrée au service des pauvres, cette femme simple et authentique a vécu une vie marquée par la maladie et la souffrance, et a connu comme d'autres le mariage mystique et la transfixion. Dotée entre autres du don de prophétie et de celui des langues, elle est demeurée humble et à l'écoute des gens.

Elle a connu les doutes et les tentations, mais elle s'est toujours offerte en un don total. Pour le père Girard, nul doute dans son esprit. « Georgette Faniel dialoguait avec Dieu. Mais le meilleur terme, c'est qu'elle causait avec Dieu. D'après moi, c'est peut-être l'une des plus grandes mystiques de l'histoire de l'Église. »

UN MODÈLE ET UNE INSPIRATION

Une autre belle rencontre déterminante pour les deux frères, celle du père Eusèbe Ménard, qui les a guidés dans leur choix du sacerdoce et de la communauté où ils allaient tous les deux œuvrer : la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres. Vers seize ans, les pères Guy et Armand Girard ont été invités à rencontrer le père Ménard qui dirigeait un séminaire consacré aux vocations tardives.

« C'était un homme de Dieu. Un homme éclatant.

En parlant avec lui, je voyais qu'il était authentique. Sa foi était immense. Être en sa présence, c'était comme être en présence de Jésus.

C'était aussi un excellent prédicateur, profondément imprégné de l'enseignement de François d'Assise dont il admirait la simplicité de vie, la pauvreté, l'amour de la nature, et aussi le fait qu'il savait découvrir Dieu à travers la création, et aussi à travers nos frères. »

-

Guy Girard

La rencontre la plus marquante a eu lieu le jour où le père Ménard est décédé chez les franciscains, à Rosemont, où il avait été hospitalisé :

« Je me suis rendu auprès de lui. Il avait le visage complètement défiguré par la maladie. Et j'ai alors vu le visage du Christ en croix. J'ai toujours aimé le père Ménard, sa conviction de la valeur de l'eucharistie. Aussi sa foi dans le sacerdoce et dans les vocations sacerdotales. Mais de le rencontrer comme ça en fin de vie et de voir son visage aussi brisé… C'était vraiment le visage de Jésus. »

D'abord unis par ce lien fusionnel à la naissance, ces frères jumeaux ne se sont jamais vraiment séparés dans l'accomplissement de leur mission. Identité ou instrument, la prêtrise constitue leur bâton de pèlerin dans cette longue marche vers le salut d'autres âmes.

POUR EN SAVOIR PLUS :

Girard, Guy et Armand Girard (2016), Alliance. Paris : Les éditions Sakramento (disponible à la Fondation)

Gauthier, Jacques (2018), Georgette Faniel, le don total, Montréal : Novalis (disponible à la Fondation)

Les photos de Georgette Faniel ont été prises du site Internet www.georgettefaniel.com

RENÉE THIVIERGE



Père Isaac Martinez rencontre le Pape François en 2015

ISAAC MARTINEZ : « IL FAUT SE CONCENTRER SUR CE QUI EST ESSENTIEL À LA FOI »

Ancien animateur général de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres, le père Isaac Martinez Chuquizana nous parle de sa vie, de sa foi en Jésus et de son implication auprès Foi et Lumière, un mouvement pour les droits des personnes ayant une déficience intellectuelle.

Miriam Castro : Pouvez-vous nous parler un peu de vous et de votre famille ?

Isaac Martinez : Je suis né dans la province de Huarochiri (Lima), au Pérou. Nous sommes une famille de neuf enfants, sept garçons et deux filles. L'un de mes frères avait développé une tumeur cérébrale qui avait paralysé la moitié de son corps et il est décédé en 1985, deux ans après son diagnostic. Un autre de mes frères est le père Abad Martinez, aussi membre des Missionnaires des Saints-Apôtres. J'étudiais dans un collège technique agricole et j'ai commencé à ressentir le désir de devenir prêtre. Ce n'était pas très compliqué, rien de spécial. Je voulais essayer de parler aux gens de ce que Jésus nous a enseigné, de proclamer l'Évangile. Alors, je suis parti de mon village à 16 ans pour poursuivre mes études pour devenir prêtre.

Mais je n'ai pu entrer au séminaire des Saints-Apôtres parce que j'étais très jeune et qu'ils n'acceptaient que des vocations tardives et que je devais avoir vingt ans. Moi, je ne voulais pas attendre. Alors, j'ai commencé ma formation au séminaire des Missionnaires du Sacré-Cœur, où j'ai fait des études de philosophie et de théologie. J'y suis resté quatre ans, mais avec l'intention de me joindre aux Saints-Apôtres. À vingt ans, j'ai parlé avec le père Eusèbe Ménard, qui m'a accueilli sans problème. Ainsi, j'ai poursuivi mes études jusqu'à mon ordination sacerdotale en 1979.

Miriam : Quand et comment s'est déroulé votre premier apostolat ?

Isaac : En 1985, on m'a envoyé dans la ville de Pebas, dans la forêt amazonienne du Pérou. Cette expérience de travail a duré deux ans. J'ai beaucoup appris sur le travail avec les gens, sur la planification du travail pastoral en collaboration avec l'évêque. Il s'agissait d'un territoire missionnaire. Au début, c'était difficile, surtout à cause de la chaleur et de l'humidité constantes, mais les gens sont très accueillants et j'ai fait de l'excellent travail avec eux. J'ai collaboré principalement avec les communautés autochtones.

Après deux ans, j'ai dû quitter cet endroit puisque j'ai été autorisé à reprendre mes études. Comme j'avais l'intention de continuer mon travail en Amazonie, j'ai décidé d'étudier la missiologie, la discipline qui s'occupe de l'œuvre des missionnaires. À cette époque, cette spécialité était offerte à trois endroits : Sao Paulo au Brésil, Rome en Italie et Ottawa au Canada. Le Conseil général de l'époque a décidé de m'envoyer à l'Université Saint-Paul à Ottawa. Par la suite, j'ai été élu animateur général de ma communauté pour deux mandats consécutifs, soit 10 ans.

Durant ce temps, la communauté missionnaire s'est élargie et des maisons de formation ont été ouvertes en République démocratique du Congo, en Indonésie et au Vietnam.

Miriam : Et vous avez aussi participé activement au mouvement Foi et Lumière…

Isaac : Foi et Lumière a été fondée en 1971 à Lourdes, en France, et il existe actuellement plus de 1 450 communautés dans 85 pays. À Montréal il y a en 4, dont une hispanophone.

La mission du mouvement consiste à intégrer les personnes souffrant d'une déficience intellectuelle dans la société et dans l'Église. Dans certains pays, il existe encore beaucoup de rejet et peu d'acceptation. Malheureusement, certaines familles éprouvent de la honte lorsqu'un de leurs membres présente des problèmes mentaux. Dans les pays en développement, j'ai été témoin de situations très tristes et très difficiles où des personnes avec un handicap intellectuel sont enchaînées pour les empêcher de sortir dans la rue.

En 1983, j'ai commencé à collaborer comme aumônier pour une communauté qui se réunissait à Chaclacayo, dans la région de Lima au Pérou. En 2009, on m'a demandé de servir comme aumônier international. Maintenant, j'ai terminé mon second mandat (cinq ans chacun) qui a été une belle étape de ma vie.

Les communautés Foi et Lumière comptent sur la participation de 20 à 30 personnes, qui se réunissent une fois par mois. Les réunions commencent par la prière et la réflexion, suivies d'un déjeuner avec des jeux et des chansons. Ce sont des rencontres spirituelles spécialement destinées aux personnes atteintes de trisomie 21 ou vivant avec d'autres handicaps intellectuels, et aussi à leurs familles.

Miriam : D'après vous, à l'intérieur de l'Église, y a-t-il une amélioration dans l'acceptation des personnes avec une déficience intellectuelle ?

Isaac : Il y a une plus grande ouverture dans l'Église, en particulier dans les endroits où les communautés Foi et Lumière sont présentes. Dans ces paroisses, les personnes handicapées sont visibles et participent à la cérémonie, en apportant par exemple des offrandes à l'autel. Peu à peu, la mentalité de la société a changé, bien qu'il y ait encore un rejet. Ce refus est causé par la crainte d'approcher ces personnes, de les connaître. Pour commencer à surmonter cette crainte, il est important de soutenir la visibilité des personnes porteuses d'un handicap intellectuel.

Foi et Lumière est un mouvement œcuménique, dans lequel il y a beaucoup de communautés mixtes où participent des anglicans, des orthodoxes, des catholiques, des protestants, des méthodistes. Il y a même des groupes qui comptent avec la participation des musulmans. Il a été fondé par Jean Vanier et Marie-Hélène Mathieu, avec la certitude que grâce à notre humanisme, il est possible de conserver l'unité de la société. Nos différences naissent de nos choix. Monsieur Vanier a été aussi le fondateur de l'œuvre L'Arche, constituée de communautés de vie qui partagent la même spiritualité que Foi et Lumière.

« Ma formation et mes expériences comme prêtre ont été inspirées par une seule personne : Jésus. Il est ma source d'inspiration quotidienne, dans ma vie, dans mes relations avec les autres, avec Dieu et avec la nature. Sa façon d'être, son contact avec les gens, comment il s'approchait en particulier de ceux qui sont rejetés, abandonnés, étrangers. »
Isaac Martinez

Miriam : Pour conclure, comment voyez-vous l'avenir de l'Église catholique au Québec ?

Isaac : Je pense qu'elle a un avenir, mais cet avenir sera différent. L'époque actuelle est un temps de purification et de renouveau. Nous devons saisir ce moment pour faire un examen approfondi de notre propre foi en tant que chrétiens, pour savoir quelles sont les causes de nos échecs et trouver des moyens de nous améliorer. Dans l'histoire de l'Église, il y a toujours eu des moments de ténèbres, de difficultés.

Je pense qu'il en émergera du nouveau, de nouvelles façons de pratiquer la foi et de vivre la piété, de nouvelles façons pour le travail pastoral. Le modèle de l'Église qui prêche changera, la foi sera probablement vécue dans les petites communautés, comme au début du christianisme. Nous devons nous concentrer sur ce qui est essentiel à la foi : Jésus et l'Évangile. C'est un travail personnel qui n'a rien à voir avec ce que nous voyons à l'extérieur.

MIRIAM CASTRO


« Tu es bien le fils de l'univers,
tout comme les arbres et les montagnes :
tu y as ta place. »
D'APRÈS UNE PRIÈRE DE 1693



Marie-Astrid Dubant

MARIE-ASTRID DUBANT : « J'AI COMPRIS QUE LE SEIGNEUR M'AIME »

Marie-Astrid Dubant, directrice en philanthropie du Groupe Média TFO et ancienne ambassadrice nationale d'Alpha Canada, partage en entrevue son témoignage de foi renouvelée grâce à son implication au sein cet organisme international qui fait des rencontres de réflexion spirituelle au Québec et ailleurs dans le monde pour que de plus en plus de gens puissent rencontrer Jésus, celui avec qui tout est possible.

Marie-Astrid est une jeune femme mariée et mère de Victor et Vivianne. Croyante convaincue et animée d'une joie de vivre, elle souhaite que tout le monde apprenne à reconnaître l'amour de Dieu dans leur vie. Marie-Astrid est née en France au sein d'une famille catholique croyante par tradition, qui allait à la messe pour célébrer les fêtes religieuses de Noël et Pâques. Alors, la petite Marie priait d'une manière fervente et personnelle. « À 12 ans, j'ai fait le sacrement de la réconciliation et il y a eu quelque chose qui m'a bouleversée. J'ai été touchée par l'Esprit saint. Je priais Jésus comme on parle à un ami. Cependant, mes parents étaient très inquiets que je devienne une nonne ».

À l'adolescence, Marie-Astrid a vécu des épreuves difficiles, de mauvaises expériences, qui ont coupé l'élan de sa foi. Alors, pas de prière, pas de relation avec Jésus ni avec l'Église. Cette période a duré 10 ans.

« Quand j'ai étudié au collègue catholique, j'ai appris la catéchèse. Cependant, je n'ai pas acquis la connaissance du cœur de la foi. Ainsi, quand ma mère a développé le cancer, j'ai vécu cet événement comme le point tournant pour délaisser ma foi.

Je me demandais souvent pourquoi Dieu permet la maladie, l'existence des êtres affreux et qu'ils se passent des mauvaises choses dans le monde. Je me suis questionné même Son existence. À ce moment-là, j'étais persuadée que Dieu était une invention des hommes. »

-

Marie-Astrid Dubant

Après avoir fini son Bac en Hôtellerie en France, elle part faire un stage d'études à Orlando aux États-Unis. Elle va y rester durant un an et demi. Ce voyage va changer sa vie, car elle tombe amoureuse et se marie avec un Canadien. Quelques mois plus tard, ils s'installeront dans la ville de Vancouver.

FOI RENOUVELÉE GRÂCE À ALPHA

Possédant de l'expérience dans le domaine de l'événementiel, Marie-Astrid démarre une entreprise spécialisée dans la planification de mariages. Afin de développer sa compagnie, elle est allée rencontrer Allan Burnett, pasteur de Coastal Church, une église très populaire auprès des futurs mariés.

Durant leur réunion, Burnett a invité Marie-Astrid à une rencontre organisée par Alpha. Elle n'en avait jamais entendu parler, mais accepte d'y aller dans l'objectif de solidifier un futur partenariat d'affaires. « Moi, je voulais sa business. Mais **Allan a transformé ma vie** », affirme Marie avec un sourire. Toutefois, elle n'a pas aimé sa première expérience chez Alpha. « J'ai détesté le concept : les gens étaient trop souriants. C'était trop pour moi, j'ai trouvé tout un peu suspect. J'ai pensé qu'il voulait me recruter pour une secte. En plus, je me sentais gênée de partager un repas avec des étrangers. La réunion a duré 45 minutes ».

Néanmoins, un an après, une deuxième rencontre Alpha s'est dessinée dans la vie de Marie Astrid. Le sujet abordé était l'isolement dans les sociétés contemporaines. C'était le jour de la Pentecôte, la fête qui remémore la venue de l'Esprit Saint promis par Jésus est donnée aux disciples. « Cette fois tout s'est passé différemment. C'était magique ! La première fois j'avais juste écouté, mais à cette occasion j'ai posé des questions et j'ai eu des réponses. J'ai compris que le Seigneur m'aimait ! J'étais en feu et je voulais que tous connaissent Alpha ».

Depuis 4 ans, Marie-Astrid Dubant participe activement chez Alpha, un organisme œcuménique déjà présent dans 100 pays, qui propose une **série de rencontres pour explorer les bases de la foi chrétienne.** Chaque séance commence par un repas et la projection d'une vidéo pour inspirer la discussion autour d'une question spécifique comme « Qui est Jésus ? », « Prier : pourquoi et comment ? », « Comment Dieu nous guide-t-il ? »

Par la suite, la conversation se fait en petits groupes pour que tous puissent échanger sur le sujet de la session. Les parcours Alpha sont des occasions pour explorer la vie, la foi et Dieu dans un cadre accueillant, ouvert et informel, où tout le monde est le bienvenu. De plus, le repas et l'animation sont totalement gratuits.

« Je me reconnais comme catholique, mais je suis très ouverte aux différentes dénominations : catholique, orthodoxe, anglicane, protestante… Peut-être parce que j'étais un peu naïve lorsque j'ai commencé mon parcours de foi. Ce qui est important est qu'on croit tous au Jésus. »

-

Marie-Astrid Dubant

QUEL AVENIR POUR LA RELIGION AU QUÉBEC ?

Pendant trois ans, Madame Dubant a travaillé au Québec comme directrice régionale d'Alpha. Elle est consciente des **enjeux et des défis pour le catholicisme** sur le plan ecclésial, dans un contexte où de plus en plus de personnes passent du côté de l'athéisme ou davantage de l'agnosticisme.

Dans les circonstances, Madame Dubant reste convaincue qu'Alpha est une ressource précieuse qui peut contribuer au **renouveau de l'Église** catholique québécoise dans le cadre de la nouvelle évangélisation. Des leaders de l'Église catholique comme le Cardinal Gérald Lacroix, le Cardinal Marc Ouellet et le Cardinal Christoph Schönborn, partagent publiquement leur enthousiasme par rapport à ce que peut apporter Alpha dans le renouveau spirituel de la société.

« Bien qu'au Québec, les gens ne veulent pas entendre un discours religieux, **on voit Jésus qui y travaille**. Selon moi, le Québec doit proclamer Jésus et non pas le passé. Certes, il ne faut jamais oublier, mais on doit aller de l'avant. Le Québec est une terre missionnaire où il y a les plus beaux témoignages de foi. Alpha est un cadeau pour l'église catholique, car on offre des outils efficaces pour aider les prêtres et les responsables des paroisses dans la revitalisation et l'évangélisation de leurs communautés ». Actuellement, il y a des paroisses à Québec avec des listes d'attente pour assister à un parcours Alpha.

MIRIAM CASTRO


« La vie n’est pas d’attendre
que les orages passent,
c’est d’apprendre comment
danser sous la pluie. »
SÉNÈQUE



Vladimir Midvichi

VLADIMIR MIDVICHI : « ON NE PEINT PAS UNE ICÔNE, ON L'ÉCRIT »

Dans le temps où la majorité des gens ne savait pas lire ni écrire, les icônes facilitaient une meilleure compréhension des passages bibliques, explique en entrevue Vladimir Midvichi, artiste peintre et spécialiste d'arts anciens.

Vladimir est né en 1977 à Vaslui dans la région de Moldavie en Roumanie. Il a grandi durant le système communiste qui s'est imposé au pays durant 60 ans. Il était adolescent lorsque la révolution de 1989 a fait tomber le bloc communiste de l'Est. « Mon enfance a été heureuse et la nourriture n'a jamais manqué chez nous. Cependant, je me souviens que dans les épiceries et les commerces de ma ville natale, les étagères étaient presque vides, malgré le fait que c'était une région avec une importante production laitière, agricole et textile. »

Ayant reconnu son talent, ses parents l'encouragent à faire des études en art et Vladimir rentre au Lycée d'art Octav Băncilă situé dans la ville d'Iasi. Il y rencontrera sa future épouse, Aura Chiriac, une artiste peintre multidisciplinaire. En 2006, ils arrivent à Montréal avec leur fille aînée, qui avait deux ans et demi. Actuellement, ils travaillent ensemble chez Valuarda, leur **atelier d'arts anciens et iconographie** situé au pied de l'Oratoire Saint-Joseph.

RELIGION ET COMMUNISME

La Roumanie est un pays majoritairement chrétien et le système communiste était plus ouvert que dans l'Union soviétique. « Les gens se déclaraient athées et on n'avait pas le droit d'aller à l'église, mais Nicolae Ceauşescu (1) n'a pas éradiqué les églises ni persécuté les prêtres autant que Staline ».

Vladimir a son premier contact avec les icônes à l'âge de 6 ans lorsque son oncle l'a amené à une cérémonie d'adoration des icônes, qui avait lieu au sous-sol d'une église et à la lumière des chandelles. « Il y avait beaucoup de monde et tous portaient des verres fumés et des foulards pour cacher leur visage. On m'a obligé à embrasser tous les morceaux de bois carré noircis par la fumée qui étaient accrochés au mur. »

Cependant, c'est lorsqu'il parle de sa grand-mère que son visage s'illumine. De religion orthodoxe, **elle allait à l'église en cachette** dans la peur que ses voisins la dénoncent et racontait des histoires aux enfants, chaque soir avant le coucher :

« J'adorais l'écouter ! Dans le noir complet, elle commençait son récit. Plus tard, quand j'ai commencé dans l'art iconographique sacré je me suis rendu compte que je connaissais toutes les histoires de la Bible, mais je ne savais pas comment.

Alors, j'ai compris que tous les "contes" de ma grand-mère étaient en fait des passages bibliques, mais elle ne nous l'a jamais dit pour nous protéger. »

-

Vladimir Midvichi

QU'EST-CE QU'UNE ICÔNE ?

Le terme icône (du grec : εἰκών, eikōn) signifie image ou représentation. Cependant, une icône n'est pas une image religieuse, mais un objet liturgique, comme ceux qui se trouvent sur l'autel et qu'on utilise durant la messe. Tout ce qui est représenté dans une icône possède un sens symbolique.

« On ne peint pas une icône, on l'écrit. **C'est comme si on écrivait un évangile.** Dans le temps où la majorité des gens ne savait pas lire ni écrire, les icônes facilitaient une meilleure compréhension des histoires bibliques. Cela rendait facile la prière communautaire et personnelle. »

Dans les églises orthodoxes, il y a une cloison, en bois ou en pierre, qui sépare l'autel du reste de l'église. On l'appelle l'iconostase et elle sépare les célébrants aux regards de l'assemblée et présente des icônes, selon un programme précis. Une iconostase est en général vue comme une **porte vers le monde divin.**

Ce sont les moines qui vont transmettre les informations sur la technique de façon stricte et calculée. Ils ont appris de leurs maîtres. **En respectant les canons imposés,** certains moines s'en détachent. Parmi ceux-ci, il y a de vrais artistes qui impriment une douceur aux visages et qui ont une connaissance poussée de l'anatomie et de la représentation de différentes textures.

Dans l'iconographie byzantine, il y a des noms bien connus comme Andreï Roublev (2), grand iconographe russe qui avait été l'apprenti du moine Théophane le Grec (1350-1410).

L'AVENIR DE L'ICONOGRAPHIE

Durant le communisme, les icônes sont devenues des reliques très importantes qui se vendaient cher en Occident. Des collectionneurs en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre prenaient tout ce qui sortait des pays de l'Est. Ils considéraient les icônes comme des objets d'art et ils payaient beaucoup d'argent pour les avoir.

Le prix pour une vraie icône se situe entre 500$ et 1 000$. Il y a des icônes grandes comme une porte qui peuvent coûter plus de 10 000$. Le prix est élevé parce que concevoir une grande icône peut prendre des mois, car il y a des **étapes laborieuses,** des règles et des canons qu'il faut respecter à la lettre.

Au Québec, il existe une certaine curiosité chez les jeunes pour l'art iconographique et Vladimir donne aussi des conférences dans les bibliothèques et les universités. Il est également fournisseur des supports en bois fabriqués selon la tradition. « La demande constante de mes supports est un indicateur que les gens font la peinture des icônes chaque jour à travers le Canada. Je trouve cela fantastique ! »

NOTES :

1) La révolution roumaine de 1989 fut un coup d'État facilité par une série d'émeutes et de protestations qui se déroulèrent en décembre, et qui aboutit au renversement et à la mort du dictateur communiste Nicolae Ceaușescu et de son épouse, qui sont alors fusillés.

2) Il est né vers 1360-1370 et mort entre 1427 et 1430. Sa vie a inspiré le cinéaste soviétique Andreï Tarkovski, qui lui a consacré un film de fiction intitulé Andreï Roublev, réalisé en 1966.

MIRIAM CASTRO



Sébastien Allard

SÉBASTIEN ALLARD : UNE VIE DE TRAVAIL, DE PERSÉVÉRANCE ET DE FOI

Sébastien est un conteur-né. Une rencontre avec lui, et vous êtes plongé dans l'histoire ou plutôt la petite histoire d'un Québec pas si lointain. Un Québec des grosses familles, de la conscription, de l'autorité quasi absolue du clergé, où tout un chacun, mutuellement solidaires et altruistes, mettait la main à la pâte, sans se poser trop de questions existentielles. La vie passait et on essayait d'y trouver son bonheur.

Il est né en 1922, l'aîné d'une famille de huit enfants. Il n'a que onze ans lorsque son père fait une première thrombose cérébrale qui le laisse paralysé d'un côté du corps. Après deux autres attaques, l'homme décède à 44 ans. Toute la famille (oncles, tantes, grand-père) donne un coup de main à la mère pour alléger sa lourde tâche devant cette marmaille composée d'enfants âgés de deux à treize ans.

Le jeune Sébastien prend le chemin du Séminaire Sainte-Croix comme pensionnaire en Éléments latins où il se sent vraiment très malheureux, loin de sa famille, et surtout incapable d'apporter une aide financière à sa mère. Avant longtemps, il devra travailler pour soutenir sa famille. Toutefois, pour sa mère, il n'en est pas question avant ses seize ans. Il fréquente alors l'École Louis-Hippolyte-Lafontaine pendant un an et complète une année en anglais à l'école Sainte-Agnès.

RARETÉ DE L'ARGENT, MAIS ABONDANCE DANS LES PETITS GESTES DE LA VIE

Il se souvient de sa mère comme d'une femme ingénieuse qui trouvait par exemple le moyen de se procurer de la farine d'avoine en sacs de vingt-cinq livres à la compagnie Lake of the Woods ou d'impressionnantes boîtes de gâteaux à la Canada Bread pour 25 sous. Les vêtements étaient aussi recyclés comme ce complet usé que sa grand-mère maternelle avait transformé en un chic habit neuf en inversant le tissu.

À dix-neuf ans, il rencontre Denise, celle qui deviendra son épouse, mais il ne s'engage pas immédiatement, car il pourrait être appelé pour son service militaire. Mais « grâce » à un léger problème de santé, l'armée ne le recrutera pas et il se fiance à Noël 1945, pour finir par se marier en juin 1946. Le couple donne naissance à six garçons. « Ma femme adorait les enfants. Quand un bébé atteignait un an, ce n'était plus un bébé. Il lui en fallait un autre, explique-t-il en souriant. »

GRAVIR LENTEMENT ET SÛREMENT LES ÉCHELONS

Grâce à l'aide d'un collègue de son père, il commence sa carrière comme garçon de courses à la même compagnie où avait travaillé son père, la Royale du Canada Compagnie d'assurances, située à la Place d'Armes de Montréal.

Toujours bonne conseillère, sa mère lui avait fait quelques recommandations : « Tu exécutes ce qu'on te demande, tu ne refuses pas de faire quoi que ce soit, tu t'arranges pour être à l'heure, et tu ne pars pas avant que la journée soit finie. » À ses débuts, en 1938, il recevait 40$ par mois, et il en remettait 32$ à sa mère, se gardant des sous pour ses petites dépenses et l'achat de ses vêtements, car, bien sûr, il lui fallait porter chemise, cravate, complet et veston.

Très jeune, il a donc appris l'importance du travail. Il a suivi des formations en assurances et il a progressivement gravi les échelons de sa compagnie, dépassant même des collègues avec plus d'ancienneté que lui. Il est passé, entre autres, de surintendant, à directeur de succursale, jusqu'à vice-président principal pour l'ensemble de la province de Québec, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1985, à 63 ans. Entre-temps, il a même été président du Conseil du patronat du Québec, de 1982 à 1986.

UNE FOI LIMPIDE ET SEREINE

Il a beaucoup participé et participe encore à ce qu'on appelle les « déjeuners de prière », d'abord sous l'égide de Robert Ouimet, président de la compagnie Cordon Bleu. Puis il s'est joint au Groupe du premier mardi du mois, groupe qui a élu domicile au Club Saint-James. Ce sont des gens d'affaires qui se réunissent le premier mardi de chaque mois. Cette rencontre commence par une célébration eucharistique suivie d'un témoignage et d'une discussion, et se terminant par une prière. Ces réunions l'aident à consolider ses convictions et à les communiquer aux autres. C'est aussi Denis Gauthier qui lui a parlé de la Fondation Père-Ménard dont il lit avec intérêt le bulletin bimensuel.

Il me parle de sa foi, centrée sur la prière, pratique que sa mère lui a enseignée dès sa toute jeune enfance. Même lorsque son père était gravement malade, elle lui suggérait de prier, tout en sachant bien que la guérison était peu probable. L'important, c'est de demander à Dieu ce que l'on souhaite. Puis d'accepter sa volonté. Comme lorsqu'il avait prié très fort pour ne pas devoir s'enrôler dans l'armée. Après cinquante-deux années de mariage, son épouse est décédée. Il s'est alors senti vraiment seul, mais encore une fois il s'est rappelé sa mère qui lui avait enseigné que son ange gardien se tenait toujours à ses côtés, symbolisant la présence divine.

Ce presque centenaire personnifie vraiment la foi, une foi qui a trouvé dans le travail acharné et la persévérance, teintés d'une acceptation complice des joies et des aléas de ce monde, la force nécessaire pour suivre avec confiance et sérénité le cours de la rivière de la vie.

RENÉE THIVIERGE



Eloysa Capcha

ELOYSA CAPCHA : « JE DONNE UN PEU DE TOUT CE QUE J'AI REÇU »

Lors de mes visites au Pérou, j'ai toujours le plaisir de rencontrer des gens au cœur d'or. Les employés du foyer Hogar San Pedro sont des êtres généreux qui œuvrent pour aider leur prochain à retrouver la santé et l'espoir perdus.

J'aimerais vous parler d'une femme extraordinaire qui s'appelle Eloysa Guadalupe Capcha, que l'on nomme tout simplement « Elo ». Elle est **responsable de la pharmacie du Hogar San Pedro.** Elle est mariée et son fils unique Jeancarlo, qui est professeur universitaire, est aussi une immense source de joie pour elle, qui a travaillé fort pour qu'il puisse avoir accès aux meilleures opportunités dans la vie. Eloysa est petite, mais, je vous assure, elle est une force de la nature !

Notre conversation se déroule à la pharmacie et nous sommes entourées des antibiotiques, antihistaminiques, analgésiques, corticoïdes, diurétiques et multi-vitaminés. Nous avons été interrompues plusieurs fois, car les gens viennent la chercher pour lui demander des médicaments, des cachets ou des bandages. « Je suis désolée, mais lui il vient chercher le médicament pour son papa qui est malade depuis quelques jours. Je ne vais pas tarder », s'excuse Eloysa pendant qu'elle se déplace à travers les étagères.

Elle travaille au Hogar San Pedro depuis 39 ans et elle a connu le Père Eusèbe Ménard.

« Les principes et les enseignements du père Ménard sont dans mon cœur. Il disait toujours que chaque personne est importante. »

-

Eloysa

Elle a été d'abord engagée comme préposée aux bénéficiaires. Son souci du détail, son dynamisme et son envie d'apprendre n'ont pas passé inaperçus. « C'est le Père Jean-Braconin Kasiama, M.S.A., lorsqu'il était directeur du Hogar, qui m'a donné l'opportunité de travailler comme responsable de la pharmacie il y a 11 ans. Il connaissait ma façon de travailler et il m'a proposé le poste. J'aime mon t ravail ! », affirme Eloysa.

Lorsqu'on fait le tour de la pharmacie, elle est fière de nous montrer les étagères où elle place les médicaments selon un ordre précis. Elle veille à faire la bonne rotation des produits afin d'éviter du gaspillage tout en respectant les dates de péremption respectives.

Chaque année, grâce au travail des bénévoles et des employés de l'organisme Collaboration Santé Internationale (CSI), le Hogar San Pedro reçoit des médicaments, des vitamines, des couches et des articles médicaux. Les ressources financières du Hogar San Pedro sont très limitées.

De plus, la crise économique de la région touche d'abord les organismes qui ont besoin de dons pour subsister. Lorsque les gens n'ont pas beaucoup d'argent, ils ont tendance à donner moins, ce qui est normal.

« En plus de ce que je fais à la pharmacie, je frappe aux portes pour chercher des dons de gants, de pansements stériles, de masques et des couches, afin d'aider l'économie du Hogar. Les gens sont vraiment généreux lorsqu'on touche leur cœur. »

-

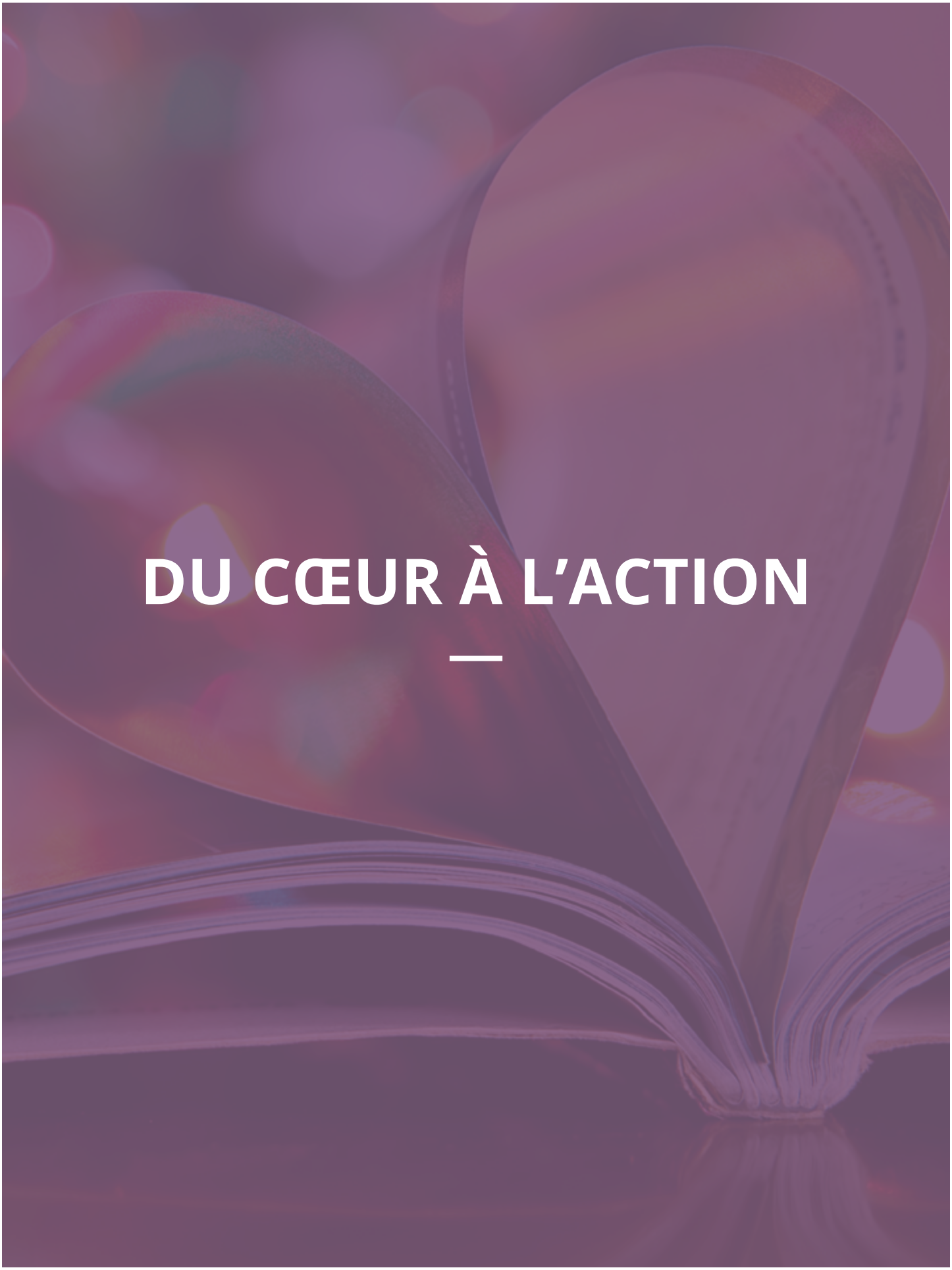
Eloysa

La pharmacie du Hogar San Pedro est ouverte au public du lundi au vendredi de 11h à 19h. Les médicaments sont vendus à moindre prix ou donnés gratuitement, si la personne est en situation précaire.

En plus de s'occuper de la pharmacie, Eloysa trouve le temps pour participer à l'organisation et la réalisation des événements-bénéfice pour ramasser de l'argent afin de soutenir la mission humanitaire du Hogar San Pedro.

« Je ne compte pas les heures passées au travail. Si je le veux, je peux y rester pour collaborer davantage. **J'ai été bénie par la vie et par Dieu** et je donne aux autres un peu de tout ce que j'ai reçu », affirme Eloysa avec un sourire sincère.

MIRIAM CASTRO



DU CŒUR À L'ACTION



Des jeunes du Collège durant le dépouillement d'arbres de Noël en 2019

DES JEUNES INSPIRÉS QUI TRANSFORMENT LEUR QUOTIDIEN

Le Collège Saint-Jean-Vianney, fondé par le père Eusèbe Ménard et Hector Durand en 1958 à Rivière-des-Prairies, est un endroit où l'apprentissage se fait dans le respect des valeurs profondes de ses fondateurs afin que tout un chacun trouve sa place au sein de l'établissement et de la société.

Au début, l'institution dispensait le cours classique aux hommes aspirant à devenir prêtres, même s'ils avaient manifesté une vocation sacerdotale tardive. Depuis 1968, l'institution offre des études de cycle primaire et secondaire pour les filles et les garçons.

Depuis 2014, le Collège soutient les projets organisés par Isabelle Couture-Gosselin, une jeune dynamique qui travaille comme animatrice à la vie spirituelle et communautaire, pour que les étudiants apprennent à faire preuve d'ouverture envers autrui et s'impliquent davantage dans leur milieu de vie.

« L'une des valeurs essentielles du Collègue est la bienveillance et mon travail est aussi d'en faire la promotion auprès des élèves et de l'équipe d'éducateurs. »

-

Isabelle Couture-Gosselin

Chaque jour et à chaque période, des élèves se présentent dans le bureau de Mme Couture-Gosselin pour échanger de manière informelle, mais encadrée. C'est une belle façon de nouer des liens forts et solides avec les jeunes pour ensuite entamer des projets avec certains d'entre eux. « Tous les projets que j'anime reposent sur l'implication et la collaboration de nos élèves. Je me nourris de leurs idées pour animer leur quotidien ».

Dans l'interaction avec des jeunes, c'est important de s'efforcer de leur montrer les côtés positifs lorsqu'ils traversent des moments difficiles. Il faut les amener à avoir foi en la vie.

DES PROJETS POUR FAVORISER L'ENTRAIDE

Depuis quatre ans, la Fondation Père-Ménard soutient le travail fait par l'animatrice pour la mise en place des projets tels que :

- l'intégration des nouveaux élèves ;
- le dépouillement d'arbre de Noël ;
- l'organisation du bal des finissants ;
- la réalisation des ateliers de sensibilisation pour la protection de l'environnement, et
- la coordination de la collecte annuelle de fournitures scolaires pour faire bénéficier aux étudiants dans le besoin, entre autres.

« Parmi tous les projets que j'organise, je dois dire que la guignolée est un de mes projets coup de cœur !

Les élèves sont là bénévolement dès 7h, un grand sourire aux lèvres. Tout le monde participe de bon cœur et c'est devenu pour nous une magnifique tradition, un accomplissement dont je suis bien fière. »

-

Isabelle Couture-Gosselin

Chaque année, l'animatrice coordonne également l'accueil d'un groupe composé d'une quinzaine de jeunes étudiants et leurs accompagnateurs du Collège Winnetka du Pérou. Durant leur séjour au Québec, Isabelle organise des échanges interculturels avec l'objectif de favoriser la création de liens pour leur montrer que la différence culturelle est une richesse de l'humanité.

Nous sommes fiers de soutenir la formation spirituelle des jeunes leaders du demain, qui sauront laisser des traces positives sur leur chemin et contribuer ainsi à la construction d'un monde meilleur.

MIRIAM CASTRO



Lavage des mains dans les nouveaux lavabos de l'école du village d'Antapite, situé au milieu des Andes péruviennes)

ACCÈS À L'EAU PROPRE POUR VIVRE DANS LA DIGNITÉ

Au mois d'août 2019, je suis allée au Pérou pour participer à l'inauguration des systèmes d'approvisionnement d'eau potable par gravité pour ravitailler deux villages établis au cœur des Andes péruviens. L'accès à l'eau est un droit humain vital pour la dignité de chaque être humain.

Les villages d'Antapite et Pillpaq-Quishuarparta se trouvent à 3 600 mètres d'altitude, dans les montagnes de la région d'Ayacucho. Pour y accéder, nous avons parcouru des routes étroites et serpentées qu'il faut emprunter en jeep à une vitesse maximale de 50 km/h. Autrement, cela devient très dangereux, car d'un côté il y a la montagne et de l'autre, le précipice !

SENTIER LUMINEUX

Outre la pauvreté et le manque de services de base comme l'accès à l'eau potable, la vie des populations majoritairement d'origine indigène a été durement affectée pendant les années d'occupation du Sentier lumineux (Sendero Luminoso).

En effet, c'est au début des années 1970 dans la région péruvienne centrale d'Ayacucho que ce mouvement armé d'inspiration maoïste a été initié à la suite de de la révolte des peuples indigènes, les laissés-pour-compte de la réforme agraire péruvienne.

Malheureusement, les actes de violence des opérations sendéristes et les moyens employés par les militaires pour y mettre fin ont touché durement la population qui s'est retrouvée prisonnière de la violence de deux factions. Le récit de l'enfance de Reyna Quispe, travailleuse sociale, responsable des projets d'eau dans les Andes s'avère particulièrement éloquent. Elle et sa famille ont échappé de justesse aux incursions du Sentier lumineux, en vivant cachés dans des grottes. La région d'Ayacucho a été la plus affectée de tout le Pérou.

Selon le rapport de la Commission de la Vérité et de la Réconciliation, ce conflit aura fait plus de 70 000 morts et 15 000 disparus.

Cette violence a entraîné un exode massif des familles vers les centres urbains en quête d'une meilleure qualité de vie. Malheureusement, ces populations démunies vivent dans des bidonvilles peuplés de taudis aux conditions sanitaires déplorables. De plus, cet afflux important de main-d'œuvre non qualifiée a provoqué la création d'emplois très mal rémunérés avec des conditions de travail dangereuses et sans protection sociale.

APPUYER LES EFFORTS DES POPULATIONS DÉFAVORISÉES

En 1992, la capture et l'emprisonnement d'Abimael Guzman, leader de Sentier Lumineux, est le début de la fin de cette période difficile pour le Pérou. Certains retournent à leurs communautés d'origine et d'autres restent dans les métropoles. Ceux qui décident de rentrer chez eux devront faire face au manque d'eau potable.

C'est ainsi que l'organisme Ailes de l'Espérance va appuyer les initiatives et les efforts de développement des populations défavorisées, notamment en lien avec l'accès au précieux liquide.

Pendant six mois environ, les 51 familles d'Antapite (265 personnes) ont creusé des tranchées sur plusieurs kilomètres pour installer les tuyaux qui apportent de l'eau des trois sources vers les réservoirs. C'était un travail intense et physiquement exigeant fait par les habitants à l'aide des pelles, des pics, des sceaux et surtout d'une grande détermination pour améliorer les conditions de vie de leurs enfants.

Une fois que les tranchées sont prêtes, sous la direction de l'équipe des Ailes de l'Espérance, les gens mettent en place des tuyaux, construisent les réservoirs et des lavabos pour chacune des familles. Quel énorme privilège de pouvoir ressentir l'espoir et la dignité renouvelés d'une communauté et de voir les enfants boire l'eau potable du robinet !

« Les Ailes de l'Espérance finance la direction technique et l'achat des matériaux. Les paysans n'ont pas d'argent à investir, mais ils ont la capacité de s'unir et de fournir bénévolement la main d'œuvre non qualifiée.

En s'impliquant ainsi, ils s'approprient du projet et en prennent la responsabilité. »

-

André Franche
Président des Ailes de l'Espérance

Une des conditions pour que la demande d'eau soit éligible est la constitution d'un comité local de gestion de l'eau potable et de l'assainissement. Il veillera à la bonne utilisation des contributions payées par la communauté. Ce comité assurera la maintenance et réparation des installations, ainsi que la mise en place des ateliers d'hygiène et d'usage responsable de l'eau.

Apporter de l'eau potable aux communautés n'est que le premier pas vers le progrès à long terme.

POUR L'ÉGALITÉ HOMMES-FEMMES

Avec la certitude que l'avancement des communautés passe par l'égalité entre les hommes et les femmes, le comité d'eau doit être formé par six personnes, dont la moitié des femmes occupant des postes importants comme trésorière, secrétaire ou présidente. C'est un élément essentiel à l'autonomisation des femmes et au développement durable et optimal des communautés entières.

L'accès à l'eau potable est devenu l'enjeu majeur de l'humanité du 21e siècle. Malheureusement, l'eau n'est pas répartie de manière égale dans le monde. Dans l'édition 2019 du rapport mondial sur l'eau, l'Organisation des Nations Unies (ONU) affirme que l'accès insuffisant à une eau potable de qualité et le manque de services d'assainissement des eaux usées coûtent cher en vie humaine, avec 780 000 décès causés par la dysenterie et le choléra chaque année. C'est bien plus que les victimes de conflits, de séismes et d'épidémies !

Dans son encyclique Laudato Si », publiée en 2015, le Pape François rappelle que « l'accès à l'eau est un droit humain fondamental, qui doit donc être respecté, car il met en jeu la vie des personnes et leur dignité ».

La Fondation Père-Ménard veut à offrir à nouveau son aide financière pour le développement d'un autre système d'eau potable. Cette fois, il a été prévu d'aider 500 habitants de Azángaro, un village de la région montagneuse d'Ayacucho. Nous vous invitons à faire un don pour offrir des solutions au problème d'eau des communautés défavorisées et éloignées au Pérou. Nous sommes plus forts lorsque nous travaillons ensemble !

MIRIAM CASTRO


« La vie est un défi à relever, un bonheur à mériter, une aventure à tenter. »
MÈRE TERESA



Une journée au Carrefour Familial Hochelaga. Crédit photo : Dominic Laprise

VIVRE LA SOLIDARITÉ POUR CHANGER LES COLLECTIVITÉS

Le Carrefour Familial Hochelaga est une maison pour les familles du quartier et un centre d'éducation populaire autonome. Sa naissance est issue de l'analyse sociale que des parents eux-mêmes ont faite au sujet de leur réalité et des défis auxquels ils étaient confrontés. Le Carrefour a changé ma vie.

En 1976, lors d'un congrès pastoral, plusieurs familles ont dit vouloir briser l'isolement et réclamaient un lieu communautaire afin de partager sur l'éducation des enfants, sur leur situation de pauvreté et sur les problèmes familiaux que cette situation engendrait. À partir de leurs expériences partagées, elles désiraient un **lieu d'information, de formation et d'entraide.** Par la suite, des personnes bénévoles ont répondu à l'appel en ouvrant un local au 2147, rue Cuvillier, à Montréal.

Après quatorze ans d'enseignement au primaire et au secondaire, je décide de prendre une année sabbatique afin de poursuivre mes études à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal. Je me trouve un logement dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, et fais vite connaissance avec un réseau de personnes œuvrant dans les groupes populaires.

En particulier, je rencontre le coordonnateur du Carrefour Familial Hochelaga-Maisonneuve. Il me demande de participer à une enquête auprès des familles du quartier afin de vérifier leurs besoins concernant les activités du Carrefour. Peu de temps après, je suis amenée à coordonner le Projet d'initiatives locales (PIL) visant à rejoindre les familles par le biais du porte-à-porte afin de prendre connaissance de plus près du vécu et des **besoins des gens**, surtout des femmes.

Ce fut une expérience exigeante, mais des plus enrichissantes. Il fallait d'abord établir un **lien de confiance** avec des personnes qui se méfiaient des enquêteurs de l'aide sociale. Cependant, une fois la porte ouverte, l'accueil était chaleureux. Nous prenions alors contact avec **de dures réalités, mais aussi avec des initiatives renversantes.** C'est lors de ces rencontres, qui se sont poursuivies par la suite, que nous avons fait la connaissance d'une femme qui a été à l'origine des Cuisines collectives. Dans sa maison, elle réunissait des membres de sa famille et des amies pour, ensemble, faire des achats et des menus pour diminuer les coûts de l'alimentation.

PARTICIPATION DES HOMMES DANS LE COMMUNAUTAIRE

Le local, un peu plus grand que celui de la rue Cuvillier, était alors situé sur la rue Ontario, au coin de Chambly, au deuxième étage d'un triplex. Après six mois de chômage, durant lesquels je travaillais comme bénévole, un poste s'est libéré et je suis devenue permanente au Carrefour. Sur les entrefaites, un appartement est devenu disponible au troisième étage. Nous l'avons loué, ce qui nous a permis de former davantage de groupes.

Toujours à l'écoute des besoins, nous avons commencé à **nous questionner sur le peu de place qu'occupaient les hommes** au Carrefour par rapport à celle des femmes et des enfants. Nous avons donc engagé un intervenant, un homme de terrain qui passait son temps à « perdre son temps » comme il le disait si bien lui-même. Il retrouvait les hommes dans les lieux qu'ils fréquentaient. Je me souviens que, dans le local, accompagné par les sourires des femmes, il prenait soin d'un bébé dont le père avait la garde pendant que celui-ci allait visiter sa conjointe à l'hôpital.

Ce centre familial s'est agrandi au fur à mesure des besoins et des ressources financières. Un jour, un local attenant à celui de la rue Ontario s'est libéré. Nous avons alors fait une demande financière à Centraide, et l'avons loué afin de l'utiliser comme local pour la garderie, le jour et comme lieu d'hébergement pour les hommes, le soir. Ce travail avec les hommes a donné naissance aux maisons Oxygène dont la mission était d'**accompagner les hommes en difficulté** et de leur donner un lieu de répit.

AU-DELÀ DES PRÉJUGÉS

Ce passage au Carrefour a été **un tournant dans ma vie.** J'ai vu la pauvreté de près. J'ai connu des femmes débrouillardes, attachantes, courageuses, souvent seules pour élever deux ou trois enfants, avec peu de moyens financiers.

« Ces femmes n'étaient pas des profiteuses du système, selon l'image propagée par tellement de préjugés, mais des victimes de ce même système. Leur histoire était tissée de moments de violence, de solidarité, de pauvreté, d'entraide. Des femmes qui gagnaient à être connues, aimées et, la plupart du temps, profondément admirées. »

-

Lucie Lépine

Ces femmes voulaient apprendre. Elles participaient aux ateliers qui leur permettaient de se rencontrer, de partager leur vécu, de reconnaître leur valeur, de se regrouper pour changer des choses sur le plan social, d'affiner leur pédagogie vis-à-vis des enfants. Nous découvrions, ensemble, qu'elles n'étaient pas responsables de ce qu'elles vivaient. Le système crée des riches qui le deviennent sur le dos des pauvres.

En dehors des ateliers, il y avait un lieu important, la cuisine où se prenait le café (malheureusement, à cette époque, au milieu d'un nuage de boucane…) Il était essentiel que les intervenant-es y soient présents, parce qu'il leur fallait apprendre que **le « jasage » est un outil important de conscientisation.** C'est souvent dans la cuisine, autour de la table, que se partageaient les confidences, les inquiétudes au sujet des enfants, des situations familiales difficiles, des difficultés financières, des hésitations face à l'avortement… C'est souvent là que les femmes ensemble trouvaient des éléments de solution aux problèmes que, jusque-là, elles avaient affrontés dans la solitude.

Le premier jour où j'ai mis les pieds au Carrefour, j'ai découvert que c'était ça que, sans le savoir, j'avais toujours voulu faire : vivre la solidarité et garder bien vivant le désir de vouloir **changer des situations inacceptables.** Le Carrefour continue d'exister et se retrouve maintenant dans les anciens locaux du CLSC situés au 1611, de l'avenue d'Orléans, toujours fidèle à sa mission. Ici, il est intéressant de noter que, s'il a pu acheter ce bâtiment, c'est que, quelques années auparavant, une **communauté religieuse** qui devait quitter le quartier a voulu elle aussi rester fidèle à sa mission en donnant au Carrefour – moyennant 1,00$ – le triplex qu'elle occupait…

POUR EN SAVOIR PLUS :

http://carrefourfamilial.com

LUCIE LÉPINE

ÉDUQUER UNE FILLE, C'EST ÉDUQUER UNE NATION

Iza Bato est une entrepreneure en herbe qui rêve d'avoir un jour prochain son propre atelier de couture. Elle est bénéficiaire d'une petite bourse qui lui a permis de rester à l'école pour apprendre un métier qui lui permettra un jour **d'être financièrement indépendante.**

Depuis quelques années, la Fondation Père-Ménard apporte de l'aide financière pour que plus de jeunes filles puissent continuer leurs études. En partenariat avec l'association civile Union pour le Développement de Mukoko (UDM), nous leur offrons des petites bourses d'études et l'opportunité de fréquenter l'école comme le font les garçons. Petit à petit, nous tentons de **changer les mentalités** qui permettront aux jeunes filles de prendre la place qu'elles méritent afin qu'elles deviennent plus autonomes.

En Afrique subsaharienne, la femme porte bien souvent sur ses épaules, dans tous les sens du terme, la santé économique des campagnes. Il y a encore des endroits où les jeunes filles africaines se marient dès l'âge de 14 ans et ont leur premier enfant alors qu'elles sont encore adolescentes.

« Étant née dans une famille réduite à une misère innommable, j'ai malheureusement dû abandonner tôt l'école. Ainsi, sans possibilité de choix et sans même y consentir, j'ai été mariée à un homme qui est décédé tôt et qui m'a laissée avec cinq enfants à nourrir. »

-

Mama Angien, habitante de Mukoko



Iza met en place le fil et la canette dans une des nouvelles machines à coudre

Ce drame s'est répété dans le cas de nombreuses femmes du **village de Mukoko,** situé dans la province de Bandundu de la République démocratique du Congo. Depuis des décennies, ce pays d'Afrique subsaharienne est confronté à une crise politique et sociale qui le plonge dans un écheveau de crises politiques, humanitaires et économiques qui menacent sa sécurité. Cette situation fragilise l'ensemble de la population congolaise, surtout les femmes et les jeunes filles, qui sont victimes d'abus et de toutes sortes de violence.

LA SCOLARISATION DES JEUNES FILLES

En 2019, nous avons commencé **la fabrication de bancs-pupitres** en bois pour que les enfants puissent s'asseoir confortablement durant les cours à l'école primaire du village. Nous avons remarqué que par la suite, leurs niveaux de concentration et de lecto-écriture se sont améliorés notablement. Toutefois, il reste encore beaucoup à faire, car il faut continuer à fabriquer des bancs-pupitres pour toute l'école qui compte 15 salles de classe.

Nous avons continué à **offrir de petites bourses d'études** pour motiver les jeunes filles de Mukoko à demeurer sur les bancs d'école. Voici le témoignage de Iza Bato, une des filles bénéficiaires de cette aide financière : « Je m'appelle Iza. Mon père est mort et ma mère n'a pas de travail. Nous sommes pauvres et j'allais me marier pour aider ma mère. Fort heureusement, avec l'aide de la Fondation j'ai pu terminer mon école primaire et j'étudie maintenant au secondaire. Je suis les cours de l'option coupe et couture à l'Institut du village qui a reçu de belles machines à coudre pour qu'on puisse apprendre un métier et ainsi gagner de l'argent. »

UNE ENTREPRENEURE EN HERBE

De justesse, Iza a pu échapper à un mariage précoce et continuer ses études afin de s'assurer un revenu et préserver sa dignité. **Elle est une entrepreneure en herbe** qui rêve d'avoir un jour prochain son propre atelier de couture. Elle y voit une opportunité qui lui permettra d'être financièrement indépendante. Ce sont des témoignages comme celui-ci qui nous motivent à continuer à aider à construire un avenir meilleur pour tous les enfants.

Voici un autre témoignage de la part d'un des tuteurs qui offre des leçons supplémentaires ou de rattrapage aux élèves faibles en lecture, écriture et mathématiques :

« Cela tenait presque du rêve que de lire correctement, puisque nombreuses sont les écoles où les élèves n'ont pas accès aux manuels scolaires. Heureusement, les capacités de plusieurs élèves ont été renforcées et nombreux ont vu leur niveau s'améliorer depuis que les cours supplémentaires sont organisés. »

Nous savons qu'il reste encore beaucoup à faire et nous continuerons à travailler très fort pour **voir grandir des filles épanouies et autonomes.** Éduquer une fille, c'est un investissement judicieux si on veut que les choses changent en Afrique et dans le monde.

JEAN-BRACONIN KASIAMA



De gauche à droite, Nina et Rolande avec la résidente qui bénéficie de la chaise roulante orthopédique

DE L'ENGAGEMENT QUI CHANGE DES VIES

En 2019, Nina Pelletier et Rolande Spénard ont fait du bénévolat au Hogar San Pedro, centre de convalescence qui accueille des personnes malades, démunies et abandonnées dans la région de Lima au Pérou. Elles ont participé à la réalisation des diverses tâches tout en apportant leur joie de vivre et leur sourire aux résidents et au personnel.

Les **bénévoles qui partent au Hogar San Pedro** se distinguent par leur engagement, leur professionnalisme et leurs initiatives. Ces mots décrivent parfaitement ces dames. Nina Pelletier, ancienne gestionnaire en santé communautaire au Québec, a identifié des besoins urgents et a agi rapidement pour offrir des solutions concrètes. D'une part, il y avait les préposées qui devaient transférer tous les jours des malades à mobilité réduite de leurs lits vers leurs fauteuils roulants et inversement.

« Un jour, j'ai entendu une jeune préposée se plaindre d'avoir mal au dos.

Lorsqu'elle m'a expliqué qu'elle levait plusieurs patients en utilisant uniquement sa force corporelle, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour l'aider. »

–

Nina Pelletier

D'autre part, il y avait une jeune résidente aux prises avec un sérieux problème de motricité et de posture qui passait ses journées dans un fauteuil roulant qui n'offrait aucun support pour son dos ou sa tête.

Alors, Nina a organisé une campagne de collecte de fonds parmi sa famille et ses amis et **a réussi à amasser la somme de 4 000 $** pour acheter une chaise roulante orthopédique et un lève-personne hydraulique.

Nous sommes certains que ces achats vont améliorer grandement la qualité de vie des résidents et des préposées du Hogar San Pedro. Nous disons MERCI de tout cœur à toutes les personnes qui ont répondu favorablement à cet appel à l'aide !

Le fonctionnement quotidien du Hogar San Pedro est un **défi permanent** qui peut être seulement relevé grâce à la générosité des hommes et des femmes de bonne volonté.

Au Hogar, les besoins sont grands et la situation économique est précaire. Le personnel travaille sans relâche, mais le centre ne peut pas se permettre d'engager d'autres personnes, car les ressources financières sont limitées.

Ils ont besoin des bénévoles pour **les aider dans les tâches quotidiennes** comme sortir les enfants ou aider la responsable de la pharmacie à classer les médicaments.

Toute personne qui désire offrir son aide durant **au moins deux mois consécutifs** peut partir au Pérou. Voici une liste non exhaustive des activités à faire au Hogar San Pedro :

- être à l'écoute des résidents ;
- aider à la préparation et la distribution des repas ;
- accompagner les malades lors de leurs rendez-vous à l'extérieur de l'établissement ;
- organiser des activités récréatives ;
- superviser et jouer avec les enfants, et
- participer au triage ou la vente des articles du bazar solidaire, entre autres.

Si **vous désirez vivre** une expérience enrichissante, différente et stimulante en partant faire du bénévolat au Hogar San Pedro, vous pouvez communiquer avec nous en nous téléphonant au (514) 274-7645 ou télécharger notre brochure d'information disponible sur notre site web. Il nous fera plaisir de répondre à vos questions et de vous guider dans votre démarche.

MIRIAM CASTRO



Construction des toilettes sèches au centre de santé

LE DÉFI D'OFFRIR DES SOINS DE SANTÉ AU CONGO

Les défis auxquels est confrontée la République Démocratique du Congo, alors qu'elle traverse ce temps de pandémie de COVID-19, en plus de la présence permanente des maladies comme la rougeole et l'Ebola, n'ont pas épargné le Centre de santé et maternité de Mukoko.

Des millions de Congolais **dépendent de l'économie informelle** pour survivre chaque jour et ne peuvent donc pas se confiner. Pire encore, des préjugés et de fausses informations circulent sur le virus et l'une des croyances les plus répandues est qu'il s'agit d'une « maladie des gens riches ».

Le Centre de santé de Mukoko travaille constamment pour continuer à offrir un accès aux soins de santé de base **dans la province de Kwilu.** Depuis quelques années, le centre reçoit l'aide de la Fondation Père-Ménard pour effectuer des rénovations afin de rendre les installations plus confortables et sécuritaires, fournir l'équipement médical et le mobilier pour améliorer la prise en charge des malades et des futures mamans, et contribuer à la construction des toilettes sèches, pour ne citer que ces exemples.

Le centre est doté d'un modeste dispensaire. Cependant, le manque de fournitures médicales, de médicaments et d'une salle adéquate pour effectuer des chirurgies mineures est au cœur des préoccupations de la part des responsables du centre.

Un membre du corps médical récemment nommé dans notre centre de santé partage avec nous son opinion et sa préoccupation pour l'avenir du centre :

« Je suis à mon sixième milieu d'affectation en 10 ans. Les mutations épuisent, surtout en ce moment du COVID-19.

Mais, en observant tous ces endroits où je suis passé, j'admire Mukoko pour son avancement en matière d'infrastructures de santé. J'apprécie ici les constructions en matériel durable.

Les habitants se prennent bien en charge en cotisant une partie de leurs produits champêtres pour le bien-être de tous. Toutefois, avec l'avènement de la pandémie, plusieurs manques se font voir au péril de la population qui ne sait pas sur quel Saint se vouer. »

-

Dr. Neville Malor

Heureusement, nous avons reçu l'aide de la Fondation et avec l'accord du comité de l'association civile Union pour le développement de Mukoko (UDM), il a été possible d'acheter quelques équipements de protection individuelle contre la COVID-19 pour le personnel soignant. Des activités d'information sur le virus et sur les mesures de protection ont également été organisées dans différents villages situés à l'intérieur du territoire desservi par le centre de santé.

Cependant, l'aide a été insuffisante et **il manque de tout** : des masques, des lave-mains, du désinfectant et du savon, d'un véhicule pour faciliter le transport… Surtout, nous manquons d'eau potable. Si l'eau est la vie, quelle vie peut-on mener à Mukoko quand la population n'a pas accès à l'eau potable ?

UNE SALLE POUR CHIRURGIES MINEURES EN CONSTRUCTION

Comme je l'ai déjà mentionné, le centre a besoin d'une salle adéquate pour effectuer des chirurgies mineures, surtout en raison de l'état déplorable des routes qui rend presque impossible le transport des malades en voiture vers le centre hospitalier plus proche à Idiofa. Actuellement, la salle d'accouchement est également utilisée pour les interventions chirurgicales, mais c'est insuffisant.

Les habitants de Mukoko ont commencé à se mobiliser pour construire la salle chirurgicale. **Ils échangent leurs produits agricoles** contre des sacs de ciment et d'autres matériaux. La salle était en construction, mais la pandémie est venue brouiller les cartes sur plusieurs plans. Nous espérons reprendre les travaux dès que la COVID-19 sera vaincue en République démocratique du Congo.

« Tard dans la nuit, j'ai été transportée ici au Centre de santé, je saignais beaucoup, j'étais faible et j'avais une grande peur. Je me sentais mourir. J'ai accouché d'un joli et gros bébé et je suis vivante grâce aux soins du centre. »

C'est avec **des témoignages comme celui-ci,** raconté par une jeune dame sauvée de justesse, que nous vous disons MERCI de continuer à nous aider. Vous ne voyez peut-être pas le sourire sur les lèvres des personnes qui ont reçu de l'aide, mais le « Ciel », s'il faut le dire ainsi, le voit. Cher(e)s et ami(e)s, soyez-en bénis et comblés au centuple !

JEAN-BRACONIN KASIAMA


« Donnez à ceux que vous aimez
des ailes pour voler,
des racines pour revenir,
et des raisons de rester. »
DALAÏ LAMA



ÉCHOS D'ÉVANGILE



Crédit photo : Arron Choi/Unsplash

DEVENIR HUMAIN DANS UN MONDE DÉSHUMANISÉ

[M 10,23] S'ils vous pourchassent dans telle ville, enfuyez-vous dans une autre. Faites-moi confiance, vous n'en aurez pas terminé avec les villes d'Israël que l'Humain sera venu.

Le concept de « l'Humain » (littéralement : « Fils de l'homme ») était très important pour Jésus. C'était la personnification (1) d'une prérogative importante de Dieu, à savoir celle de se prononcer sur l'authenticité des choses et des humains (le « Jugement »).

Certes, dans l'Histoire, le système (conjugaison des forces de l'Empire romain, d'un côté, et du pouvoir du grand prêtre et du Sanhédrin installés à Jérusalem, de l'autre) pouvait en faire à sa guise vis-à-vis d'un charpentier de petit village sans importance. Jésus en était bien conscient, et il avait à l'esprit le sort de Jean Baptiste, son maître, celui qui l'avait interpellé à faire autre chose de sa vie que raboter le bois à Nazareth.

Lui, le charpentier illettré, n'était certes pas de taille à se faire entendre des grands et des savants, qui pouvaient faire de lui ce qu'ils voulaient. À la Fin, cependant, on verra bien qui aura vécu ou non dans la ligne du Sens. Si les adversaires de Jésus, ayant pour eux le pouvoir et le savoir, interprétaient la vie à partir du passé et de l'Écriture, le Nazaréen, par contre, dont la parole ne pouvait s'appuyer sur aucun diplôme, en référait **à l'avenir, au régime de Dieu** et au jugement de l'Humain. Ce dernier laissera entrer dans le régime de Dieu quiconque aura suivi le chemin de vie qu'il aura tracé, et barrera la voie aux autres. C'était là la foi et l'espérance de Jésus.

LA VENUE DE L'HUMAIN

Comme on le voit dans les évangiles, le concept de l'Humain est aussi bien en place dans l'expérience des partisans de Jésus. Parce qu'ils se sont mis en porte-à-faux par rapport au système, eux aussi sont pourchassés, mais pas question de jouer aux martyrs. La sagesse leur demande donc de s'enfuir ailleurs. Ils n'auront cependant pas à le faire indéfiniment puisque la venue de l'Humain est imminente. Et celui-ci leur donnera alors raison. La parole montre la distance qui s'est creusée entre le système, et les partisans de Jésus qui lui ont fait confiance. Ils sont en état de crise et ont besoin d'être rassurés.

Devant un tel texte, il faut faire preuve de grand discernement. Il nous faut voir sur quel point nous sommes appelés à creuser, ou non, la distance entre nous et le monde qui nous entoure (travail, voisinage, amitiés, famille, Église…). Il nous faut discerner **quelle sorte d'agir** correspond à notre personnalité, quels liens nous voulons tisser avec les autres, quelles tensions nous pouvons sereinement porter, tout en ayant conscience de notre fragilité et de la possibilité d'avoir tort.

La **force de la vie intérieure,** avec la paix et la sérénité qu'elle apporte, est une condition essentielle pour vivre en tension avec un monde déboussolé. Si notre agir nous défait, si nous devenons cyniques, si nous perdons l'espérance, c'est un signal d'alarme. Paul l'avait bien compris, lui qui, dans sa première lettre aux Thessaloniciens, les félicite pour avoir accueilli la Parole « parmi beaucoup de souffrances, avec la joie du Souffle Saint ».

Quand on a réussi à devenir humain dans un monde déshumanisé, on ne peut être que fier et joyeux.

NOTE :

1) À l'époque, on avait tendance à personnifier différents aspects de l'agir de Dieu dans le monde humain ou cosmique : Parole (capacité d'entrer en dialogue avec les humains), Satan (capacité de scruter l'intimité humaine et de tester l'authenticité de chacune et chacun), Souffle (ou Esprit : capacité d'intervenir dans l'Histoire), Sagesse (intelligence créatrice), Volonté (ou Désir : capacité d'interpeller les humains). Chacun de ces concepts désignait un acteur autonome, laissant Dieu dans son mystère et son espace sacré, sans qu'il soit souillé par un contact étroit avec la malheureuse réalité humaine.

ANDRÉ MYRE

SE TROUVER DANS L'AUTRE

[Luc 15,8] Une femme, qui possède mille dollars et en perd cent, ne va-t-elle pas allumer une lampe, balayer la maison et chercher soigneusement jusqu'à ce qu'elle les ait trouvés ?

Il y a beaucoup de paroles comme celle-là, dans les évangiles, des orphelines, isolées, sans famille, sans contexte. Leur **interprétation** est toujours sujette à caution.

Il s'impose, ici, de mettre la petite parabole en lien avec celle de la brebis perdue. L'image met en scène une femme à l'aise, qui possède la somme d'argent que gagne un ouvrier pour avoir travaillé pendant une dizaine de jours. Bien que ce ne soit pas catastrophique pour elle d'en perdre le dixième, elle va tout faire pour le retrouver.

SORTIR DES CADRES

On reconnaît dans cette parole l'écho de la voix de Jésus. Il était souvent sur la défensive. On l'accusait de sortir des cadres de sa famille, et de l'éducation populaire qu'il avait reçue, pour fréquenter la partie la moins recommandable de la société. En y voyant le lieu privilégié de la rencontre avec Dieu, il ébranlait les fondements du comportement en société.

Ici, il se défend comme il le peut, en utilisant un argument ad hominem. Pour faire accepter la notion que tous les humains, y compris celles et ceux qui se sont égarés sur le chemin de la vie, font partie du **trésor de Dieu** – lequel fait tout ce qu'il peut pour n'en perdre aucun –, il prend l'exemple des personnes à l'aise, typiques de ceux qui l'accusent : un propriétaire de troupeau, une femme qui a de l'argent. Personne ne veut perdre ce qu'il possède, tout le monde fait des pieds et des mains pour retrouver ce qui a été perdu, ce devrait surtout être vrai quand il s'agit d'êtres humains.

DONNER UNE DIRECTION

Le principal sens que veut illustrer la parabole, c'est qu'il faut se laisser déranger par les humains en perdition. Que ce soit l'immigrante à la recherche d'une nouvelle vie, ou le énième sans-abri à tendre la main sur la rue, ou l'ado en détresse, ou l'alcolo qui refuse de se reconnaître tel, ou la travailleuse mise à pied pour payer le bonus du patron… **L'autre est mon proche,** elle fait partie de ma famille, j'en suis responsable, je ne peux le laisser se perdre. Très dérangeante, cette parole. Et typique de l'évangile.

La vie à la suite de Jésus est un chemin qui n'a pas de bout. La marche vers la vie **n'a pas de terminus.** Et, sur la route de l'évangile, nul n'est jamais sûr d'être allé assez vite, ou assez loin. Autour de soi, il y a toujours quelqu'un de perdu, et un autre, et une autre… Et impossible de traduire l'évangile en législation à laquelle il suffirait d'obéir pour pouvoir se dire partisan de Jésus. Car l'évangile ne dit pas ce qu'il faudrait faire pour être correct. Il indique dans quelle direction marcher pour entrer dans le processus de devenir un être humain digne de ce nom.

Je me trouve, dit la parole, en n'arrêtant jamais de chercher celle ou celui que j'ai perdu.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Rawpixel/iStock



Crédit photo : Aaron Burden/Unsplash

SUBVERSIVE DOUCEUR

[Mt 11,30] Mon joug est doux, et mon chargement léger.

Une parole paradoxale, aussi radicale que douce, typique du Nazaréen. Pour le comprendre, et donc la comprendre, il faut partir de l'expérience fondamentale de sa vie, qui est consignée dans cette parole de la source Q (1) : [Q 10,21] Parent (2), [...] je te suis reconnaissant d'avoir caché ces choses aux savants et aux grands esprits, et de les avoir dévoilées aux tout-petits.

L'homme a rencontré son Dieu à la base de la société, et cela a été tellement important pour lui qu'il lui a donné un nouveau nom. Il s'est fait révéler que **Dieu vit en bas de la pyramide sociale,** et non en haut ; qu'il parle aux petits et n'a rien à dire aux grands, et qu'on ne comprend rien de lui si on cherche à le trouver là où il n'est pas. C'est pourquoi les évangiles le montrent en pleine controverse chaque fois qu'en Galilée, il met les pieds dans une assemblée ou, à Jérusalem, entre dans le Temple.

L'homme est sensible aux misères des petites gens, au poids très lourd de leur vie. Une ligne très importante de son engagement est donc de leur faciliter l'existence, de les soulager de la lourdeur de la culpabilité religieuse, de les dégager de l'influence de scribes dont la pensée est alignée sur la logique de l'institution. Il n'a que faire des rites, des cérémonies, des célébrations cultuelles.

SE LIBÉRER DES DIRECTIVES DU SYSTÈME

Alors qu'à l'époque, comme depuis toujours, la prière est aux mains des experts, qui savent quels mots dire et quels gestes poser pour atteindre la divinité, lui veut la leur arracher pour la remettre aux petites gens, qui sont les authentiques experts en prière. C'est pourquoi, dans la Source, le Notre Père est introduit par ces mots, qui sont presque un ordre : « Vous, priez ! » (Q 11,2). Finis les rites compliqués aux mains des experts, qui se font payer pour prier pour les gens. **Prier est à la disposition de tout le monde.**

C'est pourquoi, par exemple, il voit dans le sabbat un jour pour se libérer des directives du système – tant économique que religieux – qui cherche à soumettre les humains. Il s'oppose également aux règles de purification, toutes plus pesantes les unes que les autres, et qui empoisonnent l'existence ; à la séparation stricte des sexes, à la domination des grands sur les petits, etc. Sa parole fait le ménage dans les moindres recoins de la vie, elle dégage les épaules des petites gens du poids du système que les grands leur imposent pour leur profit, en le faisant remonter à la Volonté de Dieu.

Tout a été fait pour que l'être humain vive librement et avec légèreté, **sans être asservi à rien ni personne.** Ce qui vient du Parent est doux et léger, le reste, aussi sacré puisse-t-il paraître, est d'ailleurs et ne mérite pas qu'on s'y soumette.

Croire en lui, c'est vivre ainsi, avec douceur et légèreté, quoi qu'en dise le système.

NOTE :

1) La source Q est un document chrétien rédigé au début des années 50, et dont se sont servis Matthieu et Luc pour rédiger leur évangile respectif. La Source n'existe que dans ces deux textes, et son mot-à-mot doit être reconstruit à partir d'une étude comparative. Les références à la Source suivent la numérotation de l'évangile de Luc : ainsi, on trouve Q 10,21 en Lc 10,21, qui trouve son parallèle en Mt 11,25.

2) Je traduis le mot grec par « Parent » au lieu de « Père », pour indiquer que l'Origine de la famille des enfants de Dieu n'a pas de sexe.

ANDRÉ MYRE

UNE APPROCHE DE PROXIMITÉ POUR MONTRER LE CHEMIN

[Mt 10,5] N'empruntez pas le chemin des étrangers, ni n'entrez dans une ville de Samaritains, dirigez-vous plutôt vers Les moutons perdus de la maison d'Israël.

Une dizaine d'années à peine après la mort de Jésus, un homme comme Paul ne se serait pas reconnu dans un tel texte, tiré de l'évangile de Matthieu. La mission universelle auprès des étrangers et des Judéens (1) est une réalité proprement chrétienne, née dans la **diaspora,** en monde hellénistique. Elle n'est pas partagée par la branche palestinienne (galiléenne ou judéenne) du christianisme. En cela, les chrétiens d'origine palestinienne se situent en droite ligne avec Jésus.

TENSIONS ENTRE LES PEUPLES

Jésus n'envisageait sa mission qu'à l'intérieur des frontières de la Galilée, territoire qui, jadis, faisait partie de la « maison d'Israël ». C'était la partie fertile de l'ancien royaume du Nord, le grenier du pays dont la capitale avait été Samarie. Mais, au premier siècle, les relations étaient particulièrement **tendues** entre Samaritains d'un côté, et Judéens et Galiléens de l'autre.

Les Samaritains considéraient la Galilée, conquise par les Maccabées (une famille sacerdotale judéenne) deux siècles plus tôt, comme territoire judéen, donc ennemi. Les Galiléens, pour leur part, ressentaient cette conquête comme une atteinte à leur liberté, et, par ailleurs, voyaient les Samaritains comme de purs étrangers.

Et ils s'étaient fait imposer un roitelet, Hérode Antipas, au service de **l'Empire romain,** lequel dominait les territoires environnants, au nord et à l'est (de l'autre côté du lac), et promouvait l'essor de la culture hellénistique dans le pays.

UNE HISTOIRE EN MOUVEMENT

Une mission auprès des Samaritains ou des étrangers était **difficilement envisageable** pour Jésus. Même qu'elle ne lui est sans doute jamais passée par l'esprit. Ce sont les pauvres gens de sa Galilée qui l'interpellaient, eux qui s'étaient fait révéler la personnalité du Parent (2), lequel s'était caché des savants et des experts (Mt 11,25).

Cela explique que Paul ait pu un jour dire qu'il ne connaissait plus le Christ selon la chair (2 Co 5,16), au sens où il envisageait sa mission autrement que lui. Il avait trop souffert de la part d'hommes comme Jacques, le frère de Jésus, très influents à Jérusalem, qui cherchaient à contrer son influence.

On devine donc tout ce qu'il a fallu d'expériences et de discernements, au cours du **demi-siècle** qui s'est écoulé entre la mort de Jésus et la rédaction de l'évangile de Matthieu, pour qu'à la fin, ce dernier puisse mettre ces paroles dans la bouche du Christ : « Allez, chez tous les étrangers faites des partisans (Mt 28,19). » Il est très intéressant de voir que, dans son évangile, Matthieu ose faire modifier une directive du Jésus de l'histoire par le Christ de la foi.

Un texte qui montre la nécessité du **discernement continuel** dans une Histoire en mouvement.

NOTE :

1) À l'époque du Nouveau Testament, dans l'ensemble du monde méditerranéen, les enfants d'Abraham, quel que soit l'endroit où ils vivent, sont appelés « Judéens ». On les nomme d'après le territoire où est située leur capitale, Jérusalem, et cette désignation n'a pas le caractère exclusivement religieux de notre mot « juif ». À l'intérieur même d'Israël, cependant, la situation est différente : un Galiléen ne se dira pas Judéen, et un homme comme Paul, par exemple, n'a jamais utilisé ce mot pour se présenter.

2) « Parent », plutôt que « Père », pour diminuer le danger de masculiniser la réalité divine.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Edwin Andrade/Unsplash



Crédit photo : chameleonseye/iStock

LE SABBAT : JOUR SUBVERSIF

[M 12,11] Prenons le cas de n'importe lequel d'entre vous, ne possédant qu'un seul mouton, lequel tombe dans un fossé un jour de sabbat. N'allez-vous pas aller le prendre pour le remettre sur pied ? 12a Or, un être humain vaut bien plus qu'un mouton !

Matthieu a placé ce bout de tradition à l'intérieur d'un récit qu'il avait reçu de Marc, celui du travailleur incapable de se servir d'une de ses mains (Mc 3,1-6). Le contexte original était peut-être perdu.

Il faut savoir qu'à l'origine, le sabbat était une institution socialement très avancée. En Judée, pendant vingt-quatre heures, contrairement à ce qui se passait ailleurs, l'être humain n'avait pas à travailler, et pouvait **penser à lui, à sa famille, à ses amis.** Ce jour se situait dans la ligne de la libératrice sortie d'Égypte. Une femme, un homme n'existe pas pour servir un système, quel qu'il soit : politique, social, religieux, culturel, etc.

C'est le contraire qui est vrai, toutes les organisations doivent se considérer au service des humains. La plupart ont d'ailleurs été créées dans ce but. Mais, avec le temps, elles ont toutes tendance – les religions surtout – à vouloir survivre à tout prix, quitte à imposer leur volonté à celles et ceux qui les ont mises sur pied. De là l'importance du sabbat, un **jour de réflexion,** destiné à relativiser tous les systèmes, dans l'intention de se libérer de leur emprise. Entreprise très difficile.

L'EMPRISE DES SYSTÈMES SUR NOUS

Dès le moment de la promulgation du sabbat, les grands propriétaires terriens – ancêtres de nos commerçants – ont évidemment tout fait pour contourner cette institution contraire à leurs intérêts. Et, de leur côté, les avocats à leur service ont soigneusement veillé à détourner ce jour du but qui avait présidé à sa création. Au lieu d'inviter les gens à réfléchir sur la liberté ce jour-là, ils les ont obligés à se demander ce que voulait dire ne pas travailler, et ont développé tout un système centré sur les activités « permises » ou « défendues ».

« On faisait tellement attention à ne pas travailler, qu'il ne restait plus de temps pour réfléchir à la raison pour laquelle il ne fallait pas travailler. »

-

André Myre

En homme de Galilée, **Jésus résiste à l'imposition d'une législation** d'origine judéenne, devenue inhumaine. Même s'il n'a pas le droit de le faire, il guérit un travailleur alors que cela est défendu un jour de sabbat (sauf s'il y a danger de mort). Il viole donc une des innombrables lois créées par le système, et se le fait sérieusement reprocher. Sa réplique à ceux qui l'accusent est typique.

Il ne fait nullement appel à la religion, pas même à Dieu. Il renvoie les avocats à leur propre comportement, non sans une note de sarcasme : vous, vous violez le sabbat quand ça fait votre affaire, et, ce faisant, vous traitez vos animaux mieux que les humains. Or, il n'est jamais permis d'être inhumain.

Ce texte pose le problème de l'application du concept de « volonté de Dieu », de la vérité de notre échelle de valeurs, et de la **cohérence de notre comportement,** sans parler de notre relation avec les animaux. Il nous pose surtout la question de l'emprise des systèmes sur nous, et de notre réalité d'esclaves volontaires. Beaucoup de raisons pour rétablir le subversif sabbat, comme jour de **réflexion collective sur la libération.**

ANDRÉ MYRE

FATIGANT JUGEMENT

[M13,30b] (L'Humain dira) : récoltez d'abord l'ivraie et mettez-la en ballots pour la brûler, et engrangez ensuite le blé.

Cette parole, comme les autres qui lui ressemblent, fait entrer au cœur de l'évangile. Elle traite du Jugement – un thème peu vendeur dans l'Empire régnant aujourd'hui –, qui fait sortir du monde tel que nous le connaissons. **C'est un texte qui vient de loin,** aussi bien dans l'espace que dans le temps.

Aussi apparaît-il rebutant à une génération qui se considère comme le fin mot de l'humanité, n'ayant donc rien à apprendre des Anciens, sortes de barbares, puisqu'ignorant tout de l'intelligence artificielle. Gens qui, évidemment, avaient une pensée beaucoup plus divisive qu'inclusive.

Quelques remarques préliminaires sur cette parole qui, en évoquant la fin de l'Histoire, **nous trace le chemin** vers notre propre humanité. C'est que, pour la comprendre, il nous faut faire l'effort de relativiser notre culture pour tenter d'en rejoindre une autre qui, elle, ne peut faire effort un semblable, vers nous.

- Sous ce texte, attribué à Jésus, il faut reconnaître l'influence de Jean Baptiste (« au grenier le blé, au feu la paille » – Lc 3,17). L'image est sensiblement la même, et témoigne de l'impact de la pensée de ce dernier sur le Nazaréen. Les deux en avaient ras le bol de ceux qui avaient organisé le monde à leur profit, **en opprimant les autres**. Leur foi était que Dieu raisonnait comme eux, et qu'il était sur le point d'y voir. [Une note en passant : avoir la foi, c'est lire la vie comme eux, ce qui n'a rien à voir avec les formulations d'un credo. Il est donc tout à fait possible de croire à un credo tout en ne croyant pas à l'évangile, ou l'inverse. Il faut savoir ce qu'on dit quand on prétend « avoir la foi ».]

- Pour comprendre l'un et l'autre, il importe de remarquer que le personnage qui exercera le jugement est l'Humain (littéralement : « fils de l'homme »). Ce dernier n'est pas un être réel, mais u**ne personnification de la fonction divine de Juge.** On voulait que, dans son Mystère, Dieu garde les mains nettes, en lui évitant de se souiller au contact de sa Création déficiente. Ce n'était donc pas directement lui qui exercerait le jugement final, il le ferait plutôt par l'intermédiaire de l'Humain.

- Celui que Jean attendait n'était pas Jésus, apparu dans l'Histoire après lui, mais l'Humain venant exercer le jugement, tout comme celui que Jésus espérait était le jugement même de Dieu. « L'Humain va reconnaître quiconque me reconnaît, et l'inverse », disait ce dernier en substance.

- À mesure que les premiers chrétiens, en Galilée à l'origine, ont réfléchi là-dessus, ils ont conclu, du fait que le jugement de l'Humain devait s'exercer selon les lignes d'intervention de Jésus, à l'identité de l'un et de l'autre.

- L'important, cependant, n'est pas l'identité de l'Humain, mais **les critères de son jugement.** Ils définissent les orientations à se donner dans la vie.

Ces paroles aux contours raboteux, sorties d'un autre âge et étrangères à notre culture religieuse traditionnelle, nous laissent mal à l'aise. De plus, quand on profite du système, il est normal qu'on n'aime pas trop ces textes tranchants, qui nous placent du mauvais côté de la clôture. Pour s'y apprivoiser, **il faut se mettre dans la peau des victimes d'injustices,** pour qui il n'y a d'espoir que dans un changement radical de régime.

Quand on est en haut de la pyramide, on s'organise un système qui permette de rester en haut. Quand on est en bas, on espère qu'elle sera un jour renversée. Or, **le Dieu de Jésus interprète la réalité humaine à partir d'en bas.** C'est ce que l'évangile ne cesse de répéter, et nous d'oublier. Bien fatigant ce Jugement.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Paz Arando/Unsplash



Crédit photo : RomoloTavani/iStock

TROUVER SON TRÉSOR

[Mt 13,44] Le régime de Dieu ressemble à un trésor enfoui dans un champ. Un homme le trouve et s'empresse de le cacher à nouveau, puis, tout heureux, il s'en va vendre tout ce qu'il a et achète le champ en question.

45 Ou encore, le régime de Dieu ressemble à un marchand en quête de belles perles. Quand il en a trouvé une de grande valeur, il part mettre en vente tout ce qu'il a puis il l'achète.

On passe souvent vite par-dessus ces deux images, trop connues. Elles méritent pourtant qu'on s'y attarde. Chose rare, elles permettent une sorte de percée dans l'âme de Jésus. Il tient au régime de Dieu comme à la prunelle de ses yeux. Il est prêt à tout perdre pour lui. C'est qu'un être humain a la valeur de son espérance : « Là où est ton trésor, là sera ton cœur » (Mt 6,21).

[Une note sur le **régime de Dieu.** Cette façon de dire l'espérance est morte avec Jésus. Quand le Nouveau Testament a repris l'expression, il lui a donné un autre sens. De nos jours, si nous ne pouvons pas partager l'attente d'une arrivée très prochaine d'un nouveau Régime, nous avons à nous laisser interpeller par deux aspects de la pensée de Jésus. D'abord, s'il attend le régime de Dieu, c'est parce qu'il réprouve radicalement celui sous lequel il vit ; et, en conséquence, il se sent appelé à tracer dans sa vie les lignes de force du Régime à venir. Croire en Jésus, c'est faire comme lui dans notre monde.]

« Tout vendre ce qu'on a », cela signifie faire continuellement des choix dans la ligne de son espérance.

Des choix qui, au fil des jours, transforment la personnalité et la modèlent suivant la ligne espérée. »

-

André Myre

C'est pourquoi **on ne peut à la fois servir « Dieu » et l'Empire** ou la société de consommation. Il est impossible de devenir à la fois une chose et son contraire.

Dans l'Histoire, cependant, il est impossible de vivre ailleurs que sous l'influence délétère d'un empire. C'est lui qui occupe toute la place visible, alors que le régime de Dieu est toujours caché, et ne peut être entrevu que si un être humain cherche à se débarrasser de tout pour lui.

De **tels textes nous révèlent nos fragilités,** nos ambiguïtés. Il nous faut accepter de nous laisser faire mal par eux, ne pas chercher à les adoucir, à les émousser. Quand ils nous rabotent ainsi l'âme, ils sont en train de la creuser pour lui faire voir le trésor du régime de Dieu enfoui. Et ce trésor ne se met pas à la banque, et n'a pas de mots pour se dire.

C'est une poussée, qui monte du fond de soi, et qui fait **prendre conscience qu'il existe un Plus Grand** que l'Empire, un Plus Grand que ces géants de la technologie et de la finance qui contrôlent le monde pour le détruire à leur profit, un Plus Grand qui œuvre dans la ligne de l'amour, de l'intelligence, de la liberté, du partage. Quiconque trouve ce trésor est soulevé vers l'espérance de ce que Jésus appelait « régime de Dieu ».

Remarquons, en terminant, que les deux personnages mis en scène dans les deux paraboles sont des gens à l'aise : un propriétaire terrien qui a les moyens d'agrandir son domaine, et un riche marchand. Bien que typiques de ces humains qui ne veulent rien savoir du régime de Dieu, ils sont à imiter dans les efforts qu'ils sont prêts à faire pour atteindre leur but dans la vie.

ANDRÉ MYRE

SE SORTIR LE SYSTÈME DE LA TÊTE

[Mt 15,13] Toute plante que mon Parent n'a pas plantée sera déracinée.

Les évangiles sont pleins de ces paroles, typiques de Jésus, auxquelles on ne prête pas attention si on les lit, et qui ne sont **jamais commentées en public.** Elles ne sont donc pas populaires, et ne contribuent malheureusement pas à façonner notre vision de la vie.

Matthieu a placé celle-ci dans **un contexte de discussion avec les scribes.** Ces derniers sont des gens importants au temps de Jésus, parce qu'ils ont étudié, savent donc lire et écrire, et peuvent ainsi interpréter l'Écriture pour les gens. Leur interprétation est indiscutable, puisqu'ils sont les seuls à avoir accès aux Livres Saints. Ce contexte permet de comprendre leur irritation quand un charpentier illettré se mêle de les contredire.

Dans le cas qui nous occupe, les partisans de Jésus viennent justement de lui rapporter que la liberté qu'il prend vis-à-vis de la Tradition scandalise ces officiels. Après avoir répondu aux siens avec la parole du début, il ajoute que ces gens-là sont des aveugles qui guident d'autres aveugles.

UNE AUTRE VISION DE CHOSES

Pour comprendre ce genre de parole, il faut se souvenir que **le Nazaréen n'a rien du héraut d'un salut transcendant,** de portée universelle, offert par un Dieu qui prendrait la société comme elle est. C'est plutôt un homme solidaire connaissant les souffrances de petites gens, habitant une Galilée marginale par rapport à la Judée, à la périphérie d'un grand Empire qui les écrase, et soumis aux décisions d'experts venus d'une capitale voisine – Jérusalem – qui leur imposent comment vivre leurs traditions ancestrales. Ce sont des hommes et femmes dont l'existence est précaire, qui sont habitués à être dominés et qui ont même peur d'envisager la responsabilité de leur propre vie.

C'est pourtant à eux, et à eux seuls, en bas de la pyramide sociale, que Jésus proclame la venue d'un régime de Dieu dans lequel ils tiendront les premières places. Mais il a beaucoup de peine à leur faire accepter sa vision des choses. Pour ce faire, il doit les éloigner des assemblées synagogales et du Temple, où le système leur est présenté dans toute son ampleur, avec l'autorité d'une tradition millénaire établie par Dieu lui-même, lequel est censé appuyer absolument ses représentants.

Le Nazaréen doit **desserrer l'emprise des scribes sur les gens,** calmer le vertige qui les prend devant la perspective de devoir tout réinventer en devenant responsables d'eux-mêmes. Et il le fait dans un climat d'hostilité permanente des scribes et des puissants à son égard. C'est ce contexte qui éclaire le sens de la parole du début.

« Croire en Jésus, c'est reconnaître qu'il avait raison, et qu'à son exemple, il nous faut déraciner, à l'intérieur de nous, tous les systèmes qui cherchent à s'imposer à nous. »

-

André Myre

Quand le Nouveau Testament parle de la résurrection de Jésus et de Sa Seigneurie, ou la Tradition de sa divinité, ils ne font que dire leur conviction que le Dieu vivant était d'accord avec la lecture que Jésus a faite de la vie. Ce ne sont pas des données à creuser à l'infini ni à proclamer pour elles-mêmes. Elles ne sont qu'un appel à nous pencher encore et toujours sur la vie de Jésus, pour en préciser les orientations, ce qui trace notre chemin de vie.

Une proclamation de la résurrection, de la seigneurie ou de la divinité, qui est coupée des prises de position de Jésus, dit les mots justes, mais n'a rien à voir avec l'évangile, ni avec la foi, ni avec le salut. C'est le genre de choses que le Parent de Jésus **se fera fort de déraciner un jour,** mais dont il nous faut d'abord nous débarrasser dans nos têtes, ce qui n'est pas une mince affaire.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Matt Botsford/Unsplash


Un visage joyeux c'est un soleil radieux. Il éclaire et réchauffe tous ceux qu'il entoure.
PÈRE EUSÈBE-HENRI MÉNARD
FONDATION PÈRE-MÉNARD



ÉVÉNEMENTS



Mathieu Lavigne, animateur de l'émission Foi et Turbulences, et Martin Bellerose, conférencier de l'événement

L'EXPÉRIENCE MIGRATOIRE AU CENTRE DE LA FOI

C'est d'abord l'Exil, et ensuite l'Exode, qui ont placé l'expérience migratoire au centre de la foi, d'abord juive et ensuite chrétienne. Ce sont des réfugiés qui ont écrit l'Ancien Testament, explique Martin Bellerose, théologien, auteur et conférencier.

Le sujet est plus que pertinent dans l'état de choses actuel où des crises migratoires (et aussi sanitaires avec la pandémie du COVID-19) se succèdent et des pays **ferment leurs frontières** devant l'afflux de milliers de réfugiés vers leurs territoires.

En janvier 2020, Martin Bellerose a prononcé sa conférence Le christianisme, la religion de la sortie de la religion, lors d'une soirée organisée par le Centre culturel chrétien de Montréal à l'Institut de pastorale des Dominicains.

LA RELIGION PREMIÈRE

Martin Bellerose expose les grands moments de l'histoire politique du phénomène religieux, tenant compte de l'analyse faite par le philosophe et historien français Marcel Gauchet.

Au départ, la religion est une **hétéronomie,** car l'être humain agit selon les diktats de la volonté des dieux. Une sorte d'animisme ou de panthéisme, car la nature est un écho de la volonté du divin ou des ancêtres.

L'être humain commence à s'organiser en société et on va reconnaître une autorité à certaines personnes comme les chefs de clan. La politique s'instaure avec l'articulation d'un mécanisme d'interprétation de la volonté des ancêtres avec un État, avec des pharaons, avec des rois, avec des prêtres. « Ceux qui ont la qualité de pouvoir interpréter la volonté des dieux seront au pouvoir, car cela fait partie aussi de la volonté divine. »

L'AVÈNEMENT DU CHRISTIANISME

Dans la religion première, le seul culte possible est une action de grâce où on va remercier les divinités avec des offrandes et des sacrifices humains. Cependant, à un moment donné, les conditions de vie des êtres humains vont devenir inacceptables et il va apparaître une insatisfaction par rapport au monde. **Est-ce que Dieu veut cela pour nous ?**

« Un grand problème apparaît. S'il y a un Dieu, vrai et unique, à la fois beau et tout puissant, comment expliquer la misère et l'exclusion dans le monde ? »

Et c'est à ce moment que la foi telle qu'on la connaît apparaît. Pas la foi comme un simple système de croyances, mais **la foi comme un projet de société à venir.** Dans cette perspective, on comprend que Dieu est quelque chose qui se développe à travers l'histoire. Chez Platon et Aristote, Dieu est compris comme étant au-dessus de notre intelligence et de notre capacité à comprendre.

Et puis un jour va apparaître quelqu'un avec un projet de société et à qui on va attribuer des pouvoirs divins, à qui on va même considérer comme venant de Dieu, mais **en dehors des sphères politiques du pouvoir.** Cela constitue en soi une grande révolution sans précédent.

« Il ne vient pas d'une royauté. Jésus, fils de charpentier, et le Christ est un oxymore en soi.

Deux contraintes qui s'assemblent pour créer un nouveau sens. Jésus, qui n'a aucun pouvoir religieux, est porteur de la volonté divine en dehors de schémas habituels. »

-

Martin Bellerose

L'ENGAGEMENT SOCIAL DES CHRÉTIENS

Avec le temps, la foi devient de plus en plus personnelle à un point tel que dans les sociétés contemporaines, on vit la foi dans la maison et les croyants commencent à prendre position à partir de ce qu'ils vont considérer comme étant une injustice.

Ils savent qu'ils ont un rôle à jouer pour transformer la société et l'injustice ne va pas dans le sens de leur projet de société, de leur projet de royaume de Dieu.

Dans la foi chrétienne, les intérêts qui sont protégés ne sont pas les intérêts individuels, mais les **intérêts collectifs.** Parfois, ces intérêts ne concernent pas les personnes qui vont prendre certaines causes à cœur. « Il y a une sollicitude envers l'autre qui est promue dans la foi chrétienne, car il y a un projet de société commun, un projet scatologique ».

« C'est là qu'il y a une liberté de conscience, la liberté de défendre la position qui est celle de Dieu, pas d'une institution qui le dit.

Évidemment, comme croyant je vais le faire à partir de balises exprimées à travers les textes bibliques et à travers l'expérience chrétienne. »

-

Martin Bellerose

Désormais l'engagement social des chrétiens ne passe plus par l'État, mais par des groupes d'individus qui vont **se mettre ensemble pour défendre une cause** qui leur tient à cœur, toujours guidés par la foi.

Au Québec, des paroisses, des communautés religieuses, des diocèses se mobilisent pour lutter contre des injustices sociales. « Il y a encore quelques années, 92 % des groupes communautaires qui luttaient pour les droits de réfugiés et des immigrantes avaient une charte religieuse avec des principes de foi. »

Par exemple, ce sont trois grands organismes qui chapeautent le parrainage des réfugiés : le Service Jésuite des réfugiés (JRS), le Diocèse de Montréal et Action Réfugiés Montréal, de l'Église anglicane et presbytérienne. « Donc, ce sont des églises qui font le travail de se réunir pour **parrainer** des personnes, des chrétiens présents dans la sphère publique d'une façon jamais vue auparavant. »

POUR EN SAVOIR PLUS :

Bellerose, Martin (2008), Les chrétiens et la sortie de la religion. Une nouvelle présence chrétienne dans la société post hétéronome. Bogotá : Éditions Anthropos.

MIRIAM CASTRO

LE VISAGE D'UNE ÉGLISE EN MODE ACCOMPAGNEMENT

Pour Simon-Pierre Arnold, osb, nous assistons, depuis une vingtaine d'années, à l'effondrement moral d'un système de pouvoir absolu, imposé par une aristocratie cléricale. Dans ce contexte, l'Église du Québec s'est mise à « marcher simplement avec son temps, accueillant tout autant la critique que les opportunités d'une vraie transformation. »

Conférencier invité au colloque Quelle personne humaine, dans quelle Église, pour quel monde, organisé en octobre 2019 par le Centre Le Pèlerin, le moine bénédictin d'origine belge qui vit depuis 45 ans dans un petit monastère aux bords du Lac Titicaca au Pérou, a parlé de l'urgence de penser l'Église en mode accompagnement.

« C'est l'Église sacrement dont nous parle le Concile Vatican II, précise-t-il, une Église qui renonce à toute autre prérogative que celle de **se donner elle-même.** La conjoncture de crise ecclésiale que nous vivons nous y renvoie absolument ».

DE L'HUMILIATION À L'HUMILITÉ

Devant l'écroulement moral d'un système de pouvoir absolu imposé par une élite cléricale, légitimée par un discours idéologique indiscuté, le Québec a vu comment son Église s'était petit à petit vidée de son sens. La Révolution tranquille a été la fin de l'hégémonie politique, sociale et culturelle de la chrétienté comme système dominant.

« Vous (en faisant référence aux communautés religieuses québécoises) avez été capables, sans grands mots, de passer de l'humiliation à l'humilité.

Vous avez été nos maîtres dans cette douloureuse et nécessaire conversion du triomphalisme à la discrétion. »

-

Simon-Pierre Arnold

Le conférencier salue le fait que, loin de considérer l'évolution de la culture québécoise comme une agression, l'Église de base s'est mise à l'écoute de ses « propres blessures et des blessures du monde », pour ensuite « marcher avec son temps, accueillant tout autant la critique que les opportunités d'une **vraie transformation.** »

DE NOUVELLES PRIORITÉS

Cette crise existentielle n'est pas exclusive à l'Église, affirme le moine belge. Si on se tourne vers la scène politique, économique ou idéologique, le constat est unanime : « les élites inspiratrices des utopies ont coupé les ponts d'avec les masses et sont devenues des clubs autoréférentiels », qui chercheraient à se perpétuer au pouvoir sans souci apparent de l'avenir de l'humanité ni de la planète.

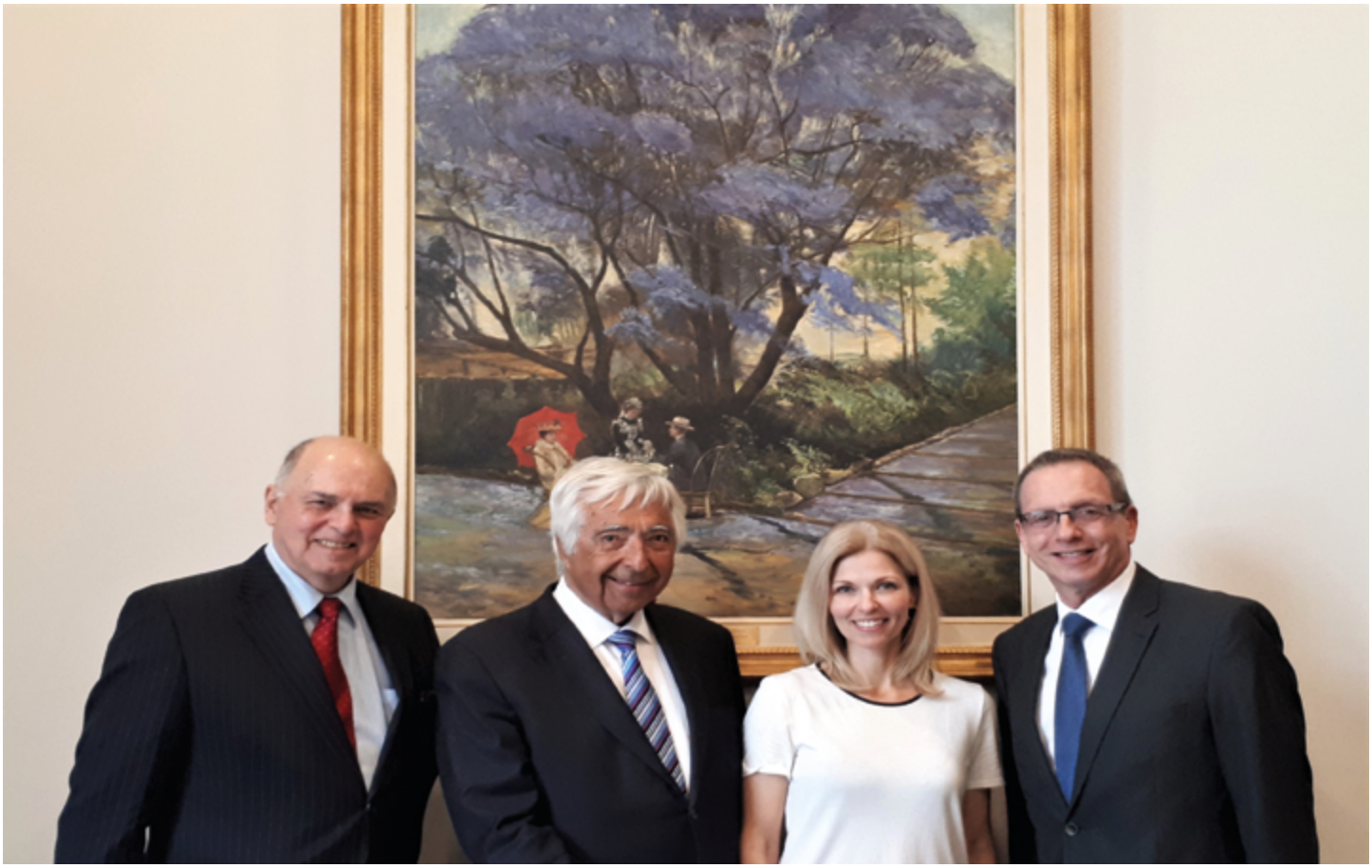
« Comment affronter ce désert, cette crise éthique et spirituelle abyssale avant qu'il ne soit trop tard, ou que le désespoir humain se mue en autodestruction irrémédiable ? »

Dans cette réalité, l'action n'est plus la priorité, mais le débat. Un Église en mode accompagnement qui devra **ouvrir des petits espaces de dialogue,** de débat et de **construction communautaire de sens,** de prière et de silence. « Abandonnons le syndrome du catéchisme, où nous inventons, a posteriori, des questions que personne ne se pose plus ». Pour Simon-Pierre, l'Évangile n'est pas une réserve de réponses, mais l'art de poser les questions d'une manière nouvelle.

MIRIAM CASTRO



Crédit photo : Rawpixel/iStock



(de gauche à droite) Serge Leclerc, ancien président de RSIP, et Denis Gauthier, président de la Fondation Père-Ménard, avec les conférenciers Marie-Josée Arel et Jonathan Slater

AU-DELÀ DES CONFESSIONS POUR UN HUMANISME MODERNE

Au mois de juin 2019 s'est déroulé au Club Saint-James de Montréal un petit-déjeuner organisé par l'organisme Rencontres Silence Intérieur et Prière (RSIP), sous le thème Rencontre autour du même Père dans la paix, l'amour et la joie. L'événement accueillait alors une centaine de participants.

Après l'ouverture et les présentations des conférenciers, Denis Gauthier, ex-jésuite et président de la Fondation Père-Ménard, a béni le repas suivant la tradition amérindienne et récité une prière pour exprimer l'importance de **l'union de toutes les croyances,** qu'il s'agisse des Amérindiens, des chrétiens, des musulmans ou des juifs.

« Soyons ou entrons dans les souliers de l'autre. Cet "amour fraternel" nous guide vers une révolution qui permettra une plus grande humanité et nous acheminera ensemble vers la fondation d'un humanisme moderne. »

-

Denis Gauthier

Deux témoignages ont ensuite suivi. Le premier témoin (de tradition hébraïque) Jonathan Slater est, entre autres, professeur agrégé et président du Département de journalisme et relations publiques à l'Université de l'État de New York à Plattsburgh. Il est aussi membre du conseil d'administration de la Communauté juive de la Rive-Sud (CJRS).

Pour lui, « la pratique du judaïsme met en corrélation l'observation rituelle, la spiritualité, et l'amour » et il fait ressortir le caractère important d'une foi intérieure.

« Dieu, indique-t-il, est une réalité qui **ne se réduit pas à une simple projection psychologique,** ni même à une abstraction philosophique. Le judaïsme n'est donc pas une qualité de l'âme, mais une vie spirituelle. » Pour expliciter la manifestation de cette vie spirituelle dans l'univers matériel, il nous guide ensuite vers le Deutéronome (16:20) qui souligne l'importance de la justice.

Dieu exige « de se comporter avec du respect, de l'humanité, de la dignité ». Et il cite les très célèbres paroles du rabbin Hilel l'ancien, qui déclarait que Ce qui est détestable à tes yeux, ne le fais pas à autrui.

Pour Jonathan Slater, « la justice est à la fois un objectif et un moyen d'y parvenir ». Elle signifie donc un **« engagement qui nous appelle à l'action »**. Il termine avec ces mots du rabbin Taphone, au deuxième siècle avant l'ère commune, qui affirmait : Tu n'es pas tenu de terminer le travail, mais tu n'es pas libre de t'en dispenser.

DIEU EST RELATION

Pour représenter la tradition chrétienne, le second témoin est Marie-Josée Arel, épouse, mère, femme d'affaires, auteure, conférencière et détentrice d'un certificat en théologie. Elle a écrit plusieurs best-sellers dont L'effet popcorn (écrit en collaboration avec sa grande amie Julie Vincelette), Dieu s'en moque, Plus grand que soi, La lumière en toi, et sa dernière parution L'amour est un magicien.

Marie-Josée nous raconte son cheminement personnel qui débute dans l'adolescence par un immense questionnement existentiel. Pourquoi suis-je sur la terre ? Est-ce que Dieu existe ? Qu'arrivera-t-il après ma mort ? Quel est le sens de la vie ? À vingt-deux ans, elle vit une forme de chemin de Damas. « C'est une période de ma vie où je me cherche beaucoup, où je vis des choses difficiles, et où j'ai l'impression qu'il y a une partie de moi qui est éteinte. » Elle fait alors l'expérience « d'une rencontre profonde, personnelle et intime avec Jésus ».

Elle comprend à ce moment que sa vie ne serait plus jamais la même. Croyant avoir reçu l'appel, elle vit pendant six ans dans une communauté religieuse, qu'elle quitte pour « recommencer à zéro ».

Cette révélation la mène à écrire des livres sur la spiritualité, à donner des conférences et à se redéfinir complètement. « L'une des plus grandes révélations que j'ai eues par rapport à mon Dieu, explique-t-elle, est qu'il est relation et que **c'est possiblement tout ce qu'il sait être.**

« Si mon Dieu est relation, il veut tout vivre et tout partager avec moi. Si mon Dieu est relation, il a autant besoin de moi que j'ai besoin de lui.

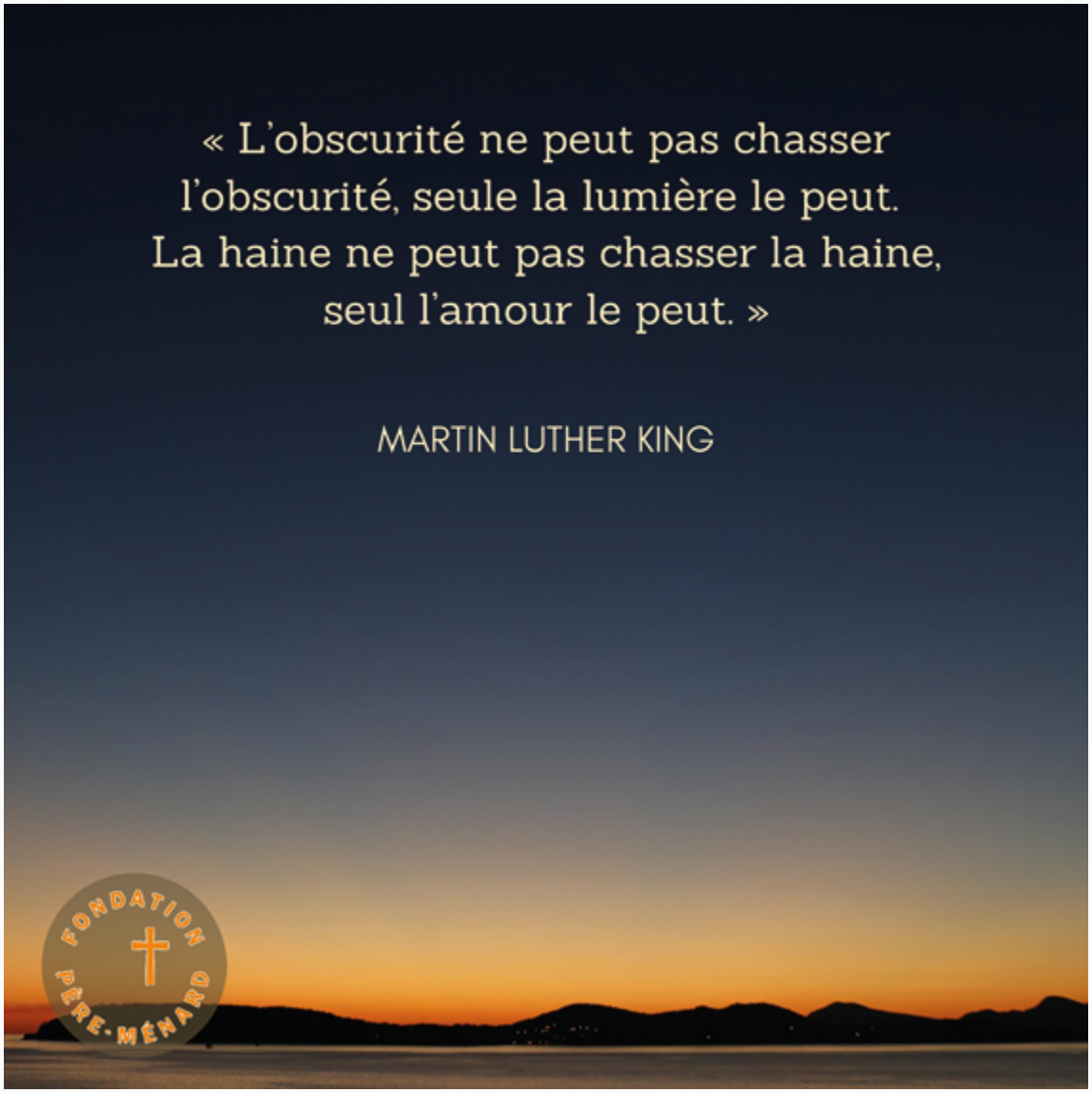
Si mon Dieu est relation, il ne peut que m'unir aux autres. Si mon Dieu est relation, il est le fondement même de cet univers où, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, tout est interrelié. »

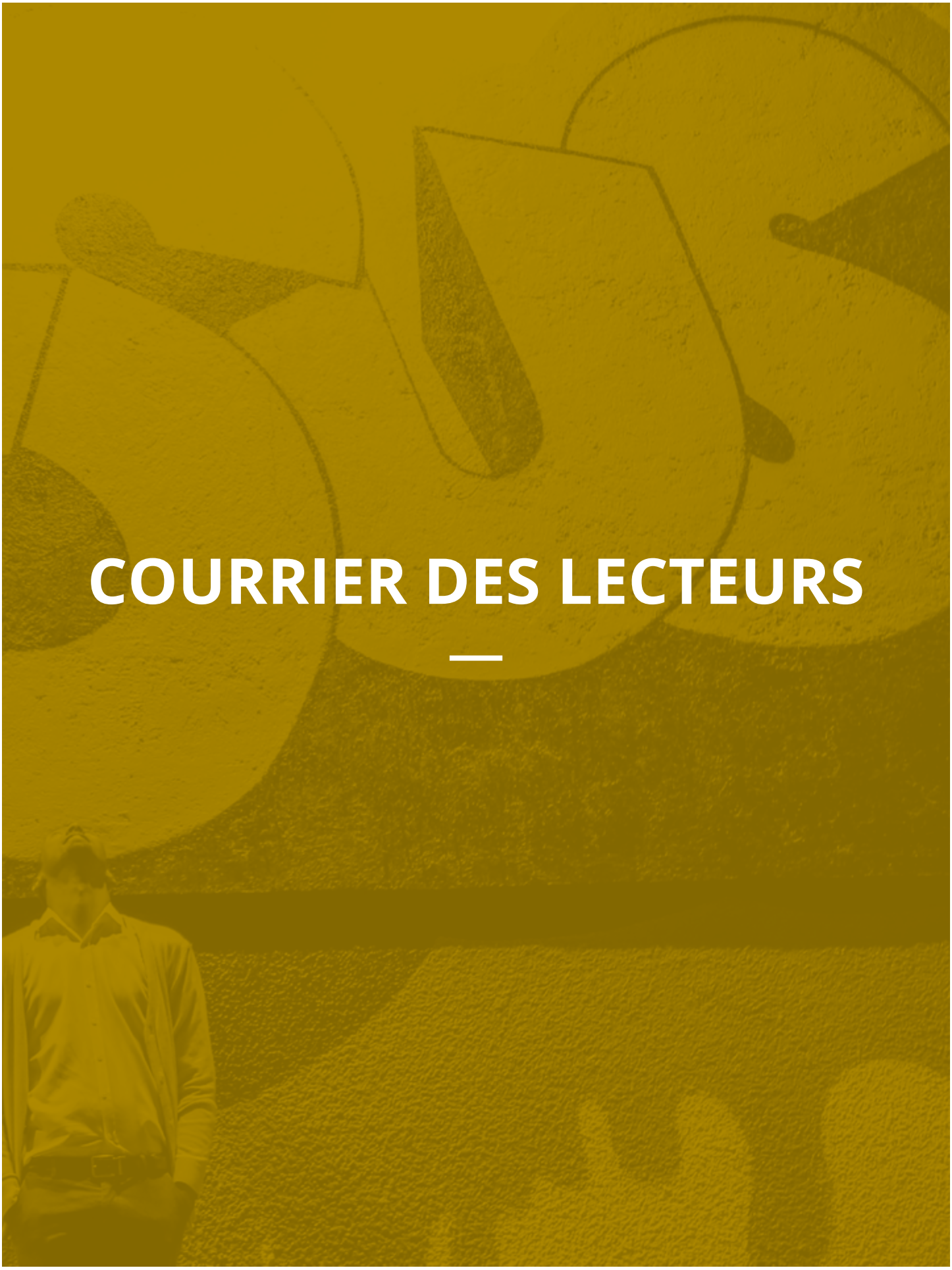
-

Marie-Josée Arel

Après ces deux témoignages très personnels s'ensuivent un partage et des échanges avec l'ensemble des participants, puis une prière en commun pour la paix dirigée par Jonathan Slater. Marie-Josée Arel invite ensuite les participants à une courte période de méditation. En conclusion, Beethoven apporte la touche (ou la note) finale, avec son Ode à la joie.

RENÉE THIVIERGE


« L'obscurité ne peut pas chasser
l'obscurité, seule la lumière le peut.
La haine ne peut pas chasser la haine,
seul l'amour le peut. »
MARTIN LUTHER KING
FONDATION
PÈRE-MÉNARD



COURRIER DES LECTEURS

JÉSUS ET LA VIE ÉTERNELLE

L'échange et la discussion avec nos lecteurs font partie de la mission qui nous tient à cœur. Dans cette section, nous choisissons une de vos questions et donnons réponse. Écrivez-nous !

MONSIEUR CHRISTIAN BÉLANGER NOUS DEMANDE :

Est-ce que lorsque Jésus parlait de la Vie Éternelle, les mots (et je parle bien de Ses mots) qu'Il utilisait faisaient référence à :

La Vie Éternelle telle que comprise par l'Ancien Testament soit LA Vie Éternelle dans un sens large, le sens d'un accomplissement personnel fait bien sûr de piété, mais aussi d'accomplissements en faveur de la race, de la nation, de la grandeur d'Israël ? Était-ce La Vie Éternelle dans un **sens de récompense ?**

Était-ce La Vie Éternelle en assumant que deux possibilités se développent au long de notre séjour terrestre : soit **l'absence de vie et l'absence de lumière** pour l'éternité/l'enfer induisant l'incapacité de refaire ce qui fut négligé pendant notre passage terrestre et d'en constater les conséquences pour l'Éternité ; ou encore la plénitude de vie et la profusion de lumière et de connaissance pour l'éternité/le paradis induisant l'addition que nous aurons permise à la plénitude de vie ici et en Dieu pour que la perfection du BIEN advienne par notre désir de Le rejoindre dans Sa Conscience ?

Ou encore utilisait-il des mots qui signifiaient « MA Vie Éternelle », soit La Vie Éternelle selon l'exemple de Jésus consécutive à notre respect humain de Ses recommandations, référant ainsi à Son lien avec Dieu et à l'Église Universelle qu'Il initiait sur Terre avec l'objectif de nous ramener à Dieu ?

Merci de me répondre,
Christian Bélanger

VOICI LA RÉPONSE D'ANDRÉ MYRE, BIBLISTE ET RESPONSABLE DE LA SECTION ÉCHOS D'ÉVANGILE :

Comme votre question porte sur les paroles mêmes de Jésus, il me faut vous répondre que l'expression « vie éternelle » ne faisait pas partie de son vocabulaire. Le vocabulaire de la vie relève de la tradition johannique. **Jésus avait une espérance terrestre** (dans la Bible, il n'y a pas d'Au-delà parallèle, en dehors de l'espace-temps, à trois étages : ciel, purgatoire, enfer).

Il n'y a que ciel physique en haut, demeure de Dieu, et la terre et la caverne des morts, en dessous. Son espérance est que, sur terre, Dieu va instaurer un nouveau Régime, en faveur des petites gens, dans lequel entreront celles et ceux qui partagent les valeurs qui auront présidé à sa formation. Les autres vivront à l'extérieur de ses frontières.

Ce qui le préoccupait, c'étaient **les choix qu'il fallait faire,** dans l'Histoire, si on voulait entrer dans ce régime de Dieu. Les questions touchant les transformations que devraient subir les humains ou la durée de vie dans ce Régime ne semblaientpasl'avoirpréoccupé.C'étaituntravailleurmanuel, pas un théoricien universitaire. Nous avons tout un effort d'adaptation à faire pour le comprendre, et entendre ses questions à lui, avant de nous attendre à ce qu'il réponde aux nôtres.

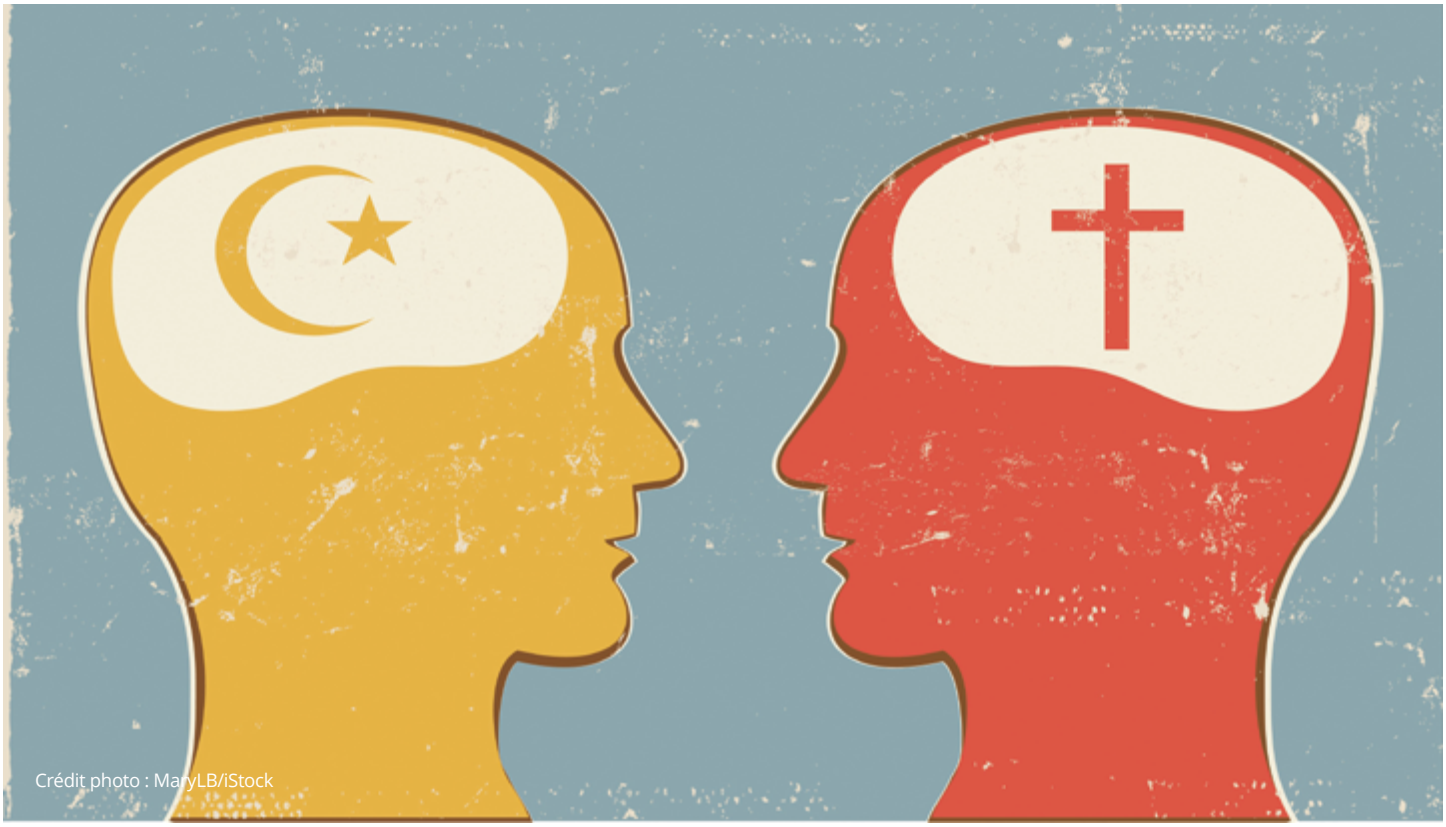
J'ignore si vous comprendrez ma réponse, mais je sais que lui n'aurait pas compris votre question.

André Myre

N'hésitez pas à envoyer vos questions à info@fondationperemenard.org pour faire partie de la discussion. Au plaisir de vous lire !



SUGGESTIONS DE LECTURE



Crédit photo : MaryLB/iStock



CHRÉTIENS ET MUSULMANS : PROCHES ET LOINTAINS

Pour qui s'intéresse aux différences et aux similitudes entre les chrétiens et les musulmans, cet ouvrage de Maurice Borrmans nous les rend plus accessibles grâce à cinq perspectives singulières qui nous font réfléchir sur le fait que nous sommes tous frères, et que des valeurs fondamentales et essentielles nous unissent et nous attachent même.

Maurice Borrmans était un prêtre catholique membre de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) et islamologue français. Pour nous permettre de **mieux comprendre** cet univers complexe, il a divisé son livre en cinq chapitres qui représentent chacun une perspective ou une question nous permettant de mieux appréhender le sujet.

QUI EST JÉSUS POUR LES MUSULMANS ?

Le premier chapitre s'interroge sur un élément fondamental de ce questionnement. Essentiellement, écrit l'auteur, « les musulmans lui reconnaissent des qualités prophétiques, voire **messianiques,** qui ne sont pas sans importance, même s'ils lui refusent les titres de Seigneur et de Sauveur que les chrétiens lui attribuent à la suite des Apôtres ».

Il est « l'un des vingt-cinq prophètes dont parle le Coran ». De plus, ajoute-t-il, « le Coran lui refuse toute connaissance du mystère divin et toute participation à l'être même de Dieu : il ne voit en lui qu'un homme appelé à être prophète de ce commun monothéisme que professait Adam et que Mohammad a rappelé à tous en son temps. »

DE LA POLÉMIQUE AU DIALOGUE

Le second chapitre s'intitule Les rapports religieux entre chrétiens et musulmans à travers les âges. Selon l'auteur, cette partie du texte « voudrait **raviver la mémoire** des uns et des autres quant aux querelles théologiques, aux présentations apologétiques et aux discussions polémiques qui, de part et d'autre, n'ont que trop marqué leurs rapports multiséculaires ».

Mais **il y a de l'espoir,** puisque s'annonce maintenant « un passage décisif de la controverse et de la polémique au dialogue et à la collaboration, tel que l'a signifié le Concile Vatican II en 1965. »

PAYS MUSULMANS ET PRÉSENCES CHRÉTIENNES

Qu'est-ce qu'il faut entendre par « pays musulmans » ? Il y a, par exemple, les « chrétiens en pays musulmans arabes », comme l'Égypte, la Jordanie, la Palestine, Israël, l'Irak, la Syrie ou le Liban.

Il y a aussi les « chrétiens en pays musulmans non arabes, comme le Soudan, le Burkina Faso, le Niger, le Nigéria, le Tchad, le Kenya et la Tanzanie, sans compter les pays de l'Asie méridionale « où vivent plus de la moitié des musulmans du monde », tels le Pakistan, le Bangladesh, la Fédération malaise, l'Indonésie ou les Philippines.

NOSTRA AETATE AU CONCILE VATICAN II

Nostra Aetate (signifiant « À notre époque ») sont les premiers mots de ce **texte révolutionnaire,** « une des surprises finales du concile Vatican II », qui traite des « relations de l'Église avec les religions non chrétiennes ». Cette déclaration avait été précédée par un long travail de sensibilisation.

« Jésuites, Pères Blancs et Dominicains, entre autres, entreprennent de nouveaux "itinéraires catholiques" qui les amènent à repenser leur regard sur l'islam au contact même des musulmans, d'où le renouveau des études, l'élargissement des perspectives et "l'ouverture" de la théologie. »

-

Maurice Borrmans

Ce document longuement ébauché et travaillé fut finalement adopté le 15 octobre 1965, ouvrant alors la voie à la fraternité et à l'absence de discrimination entre les différentes religions, qu'il s'agisse de judaïsme, d'islamisme, ou de bouddhisme.

TÉMOIGNER DE L'ÉVANGILE

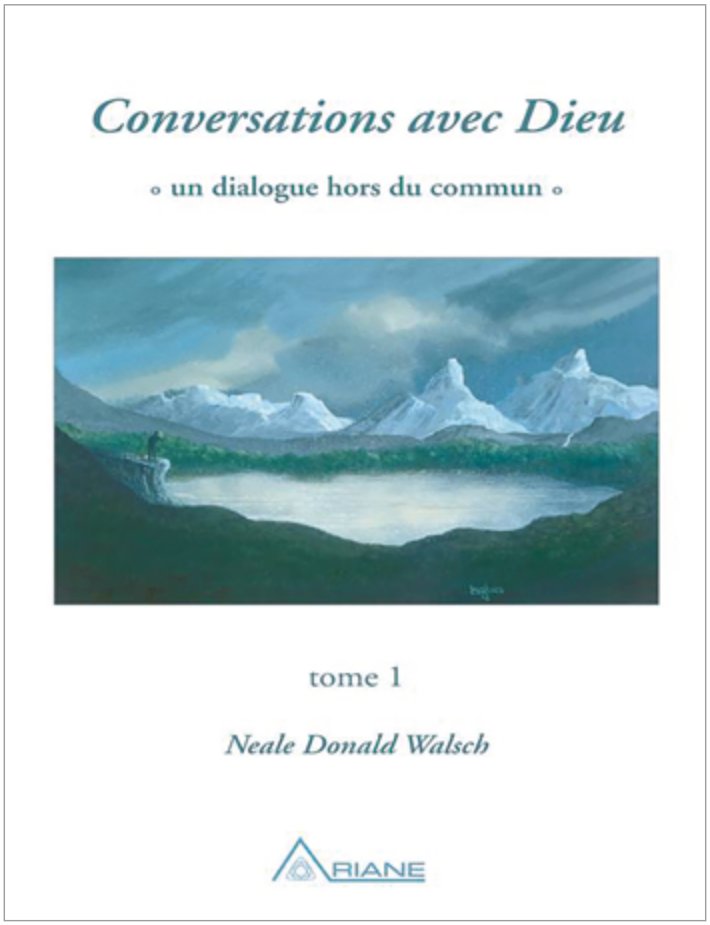
Enfin, le cinquième chapitre, Un « Évangile » disponible à tous les musulmans, traite de la façon de « témoigner de l'Évangile en situation de dialogue et comment **y accueillir les valeurs spirituelles du partenair**e ».

Pour conclure, l'auteur utilise la métaphore du père Jean Mohammed Abed-et-Jalil, marocain devenu chrétien, qui veut que « quiconque fait la volonté de Dieu telle qu'il la connaît et s'applique à mieux le connaître est donc une rose au parfum merveilleux qui s'en va par-dessus tous les murs rencontrer un autre parfum ayant la même origine dans la fidélité au don et aux exigences de Dieu tels qu'ils sont perçus. »

RENÉE THIVIERGE



Neale Donald Walsch. Crédit photo : themalestrom.com



CONVERSATIONS AVEC DIEU : UN DIALOGUE HORS DU COMMUN

Neale Donald Walsch est un ancien animateur de radio et auteur américain qui, vers l'approche de la cinquantaine (printemps 1992), vit plusieurs revers personnels et professionnels et se demande que faire de sa vie. Il décide d'écrire une lettre à Dieu, une lettre comme il la décrit lui-même « pleine de dépit, de contorsions et de condamnations, remplie d'une foule de questions furieuses. »

Curieusement, « Dieu lui répond », et sa « main reste suspendue au-dessus du papier, comme retenue par une force invisible. Soudain, la plume s'est mise à bouger d'elle-même ». **Des réponses surgissent.** Sans trop s'en rendre compte, il venait de commencer ces Conversations avec Dieu, dont les trois tomes font plus de huit cents pages, et dont l'écriture se terminera à Pâques 1995.

Le premier tome traite des vérités individuelles. Le deuxième discute des vérités planétaires. Enfin, le troisième nous parle des vérités universelles. Conversations avec Dieu nous invite à oublier ce Dieu que nous croyons connaître pour en créer un autre, plus près de ce que nous sommes.

Il ne s'agit pas d'un Dieu autoritaire et vengeur, mais plutôt d'un Dieu qui nous dit : « Ta volonté est ma volonté » et non le contraire. On doit "avoir le courage et l'audace de faire [sa] propre expérience de Dieu" et à partir de cette expérience personnelle, ne pas s'en sentir coupable. « Car, dit l'auteur ou peut-être Dieu ? La peur et la culpabilité sont les seuls ennemis de Dieu ».

L'AUTEUR SE POSE LES MÊMES QUESTIONS QUE NOUS :

- **Pourquoi** le monde est-il dans un tel état ?
- La réincarnation existe-t-elle ?
- Y a-t-il de la vie dans les **autres planètes ?**
- **Comment** devrions-nous éduquer nos jeunes ?
- De quelle façon les peuples de la Terre parviendront-ils à **changer leur vision du monde ?**
- Pouvons-nous éliminer une grande part de la douloureuse souffrance ?
- Les animaux ont-ils une **âme ?**
- Qu'est-ce qui indique qu'une société est « primitive » ou « avancée » ?

DEVENIR CE QU'ON EST VRAIMENT

Ce qui est fascinant, c'est **d'observer le processus de réflexion qui permet de trouver les réponses.** Réponses qui nous emmènent très profondément en nous et qui nous appellent à « devenir ce qu'on est vraiment ». Un chapitre sur l'éducation (tome 2) pose les bases d'une réflexion qui, sans être absolument nouvelle, nous fait mieux comprendre les principes de la formation basée sur la sagesse et non seulement sur la connaissance.

Il est de fait impossible de résumer ce livre puisque, si nous voulons en absorber les retombées ou les mérites, il est vraiment nécessaire d'y entrer résolument et de vivre honnêtement et sincèrement le processus de cet échange.

« Pour bien saisir ce qu'on explique ici,
il faut lire ce dialogue intégralement. Le fait de sortir
des affirmations de leur contexte pourrait
les rendre incompréhensibles. »

-

Neale Donald Walsch

Ne nous le cachons pas, c'est un livre dérangeant, un **ouvrage coup de poing**. Essentiellement, la personne qui ose s'engager dans cette aventure ne doit pas compter en ressortir indemne. L'auteur nous appelle même à remettre en question les affirmations qui y sont contenues puisque ce dialogue tient d'une perception humaine.

Ce Dieu dont parle Neale Donald Walsch est-il notre Dieu à nous ? Impossible puisque son Dieu lui est personnel et que nous devons trouver le nôtre. Reste ensuite à communiquer ce message, puisque nous sommes des « éclaireurs, des phares ». Non, effectivement, nous n'en ressortons pas indemnes, mais plutôt enrichis, surpris, et renouvelés.

RENÉE THIVIERGE



LE GRAND CAHIER DE JÉRÔME

Quand on a nous a annoncé le confinement dû à la pandémie causée par le Coronavirus, je me suis réjouie en projetant déjà le plaisir que j'aurais à pouvoir lire enfin, chose que j'ai de la difficulté à faire en raison de divers engagements. Un peu fatiguée des nombreuses réunions, ce moment serait pour moi une période de vacances où j'apprendrais à prendre le temps.

Sur les entrefaites, une de mes amies venait de terminer un roman : Le grand cahier de Jérôme, livre très bien écrit, que j'ai dévoré en quelques jours. Odette Mainville (1) raconte qu'à Maria, en Gaspésie, les parents de Jérôme nourrissent de grands projets pour ce fils aîné, doué, rangé et sérieux. Ils rêvent surtout de le voir poursuivre ses études et un jour devenir prêtre. Ordonné à cette fonction au terme de ses études au Grand Séminaire de Montréal, Jérôme reviendra exercer son ministère dans sa Gaspésie natale.

Il s'y investit totalement, mais, inévitablement, surviennent les échecs, les questionnements, les prises de conscience, les liaisons amoureuses... Il décide donc de prendre une année sabbatique et il s'inscrit à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, où **il remettra en question** les discours théologiques entendus au Grand Séminaire. Il nage de bonheur en découvrant qu'il est possible d'être à la fois intelligent, logique et croyant. Il goûte à la joie profonde de devenir de plus en plus libre, et il sera entraîné sur des sentiers imprévus.

VERS UNE THÉOLOGIE LIBÉRATRICE

Ce qui m'a rejoint dans cet écrit, c'est que le cheminement de Jérôme sur le plan religieux peut être celui de l'autrice, le mien, le vôtre. Le personnage passe d'une religion de dogmes et de rites à une **spiritualité qui fait vivre.** À travers la vie de Jérôme et les événements qui la scandent, Madame Mainville réussit à tracer avec compétence – elle est spécialisée dans le domaine – un parcours en théologie libératrice.

Elle revisite les dogmes, les sacrements, la place des femmes dans l'Église…, et elle s'attache au sens qu'on peut découvrir à travers les textes bibliques, lesquels témoignent d'une ligne de vie dans laquelle s'inscrire. On sent qu'elle s'est fait plaisir en utilisant la forme littéraire du roman pour partager ses convictions. Elle fait ainsi partie d'une longue lignée d'auteurs qui ont utilisé le récit – pensons aux évangiles – pour dire le sens de la vie.

Ce parcours a été le mien. Née à l'époque du petit catéchisme catholique à apprendre par cœur, j'ai été transformée par les cours en études bibliques que j'ai suivis à l'Université de Montréal. Pourquoi n'avais-je pas entendu ces choses avant ? J'ai fait du ménage dans mes croyances et je me suis sentie tellement bien dans cette démarche vers la liberté qu'il n'y a plus eu de retour en arrière possible.

Je suis de plus en plus **croyante** parce que de plus en plus **confiante,** avec la ferme conviction qu'il vaut la peine de vivre dans la Voie tracée par Jésus de Nazareth, Voie qui, malheureusement, n'est pas toujours celle présentée par notre Église, ce qui fait que beaucoup de gens en décrochent.

NOTE :

1) Odette Mainville est professeure retraitée de la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Outre de nombreux écrits disciplinaires, on lui doit trois romans : Le curé d'Anjou (Fides 2013), La fille-mère et le soldat (Fides 2013), et Julie, droguée et prostituée malgré elle (Fides 2018).

LUCIE LÉPINE



Crédit photo : Zac Durant/Unsplash



DE LA RELIGION À LA SPIRITUALITÉ

Ce livre est un cours accéléré de philosophie où nous sommes invités à glaner des définitions ou des explications, à nous poser des questions sur les idées reçues, et bien sûr, à beaucoup réfléchir. Un livre difficile à résumer.

Serge Carfantan est un auteur prolifique, docteur agrégé de philosophie et spécialiste de la philosophie indienne et de la pédagogie de la philosophie. Il a enseigné à Bordeaux, Libourne, Parentis, Mont de Marsan et Pau et il est le webmestre du site Internet Philosophie et spiritualité.

Dès le premier chapitre, il fait le point sur la terminologie qui définit la croyance. Et quand on parle de religion, il faut bien sûr la penser au pluriel. En effet, David B. Barretti a « pu recenser plus de **dix mille religions dans le monde.** Et 150 d'entre elles ont au moins un million de fidèles. » Et d'ajouter, « rien que dans le christianisme, sur 238 pays et territoires attenants, il y aurait selon ses dires 38 830 confessions différentes. »

À quelques reprises, l'auteur nous convie à approfondir certains termes comme la naïveté et la crédulité. « Un esprit naïf, au sens premier, est sans idée préconçue, vierge de tout présupposé. **La naïveté permet un rapport innocent,** frais, ouvert et vivant au monde. Seule la naïveté peut accueillir ce qui est perpétuellement neuf. La crédulité est donc différente. Elle absorbe ce qui est vieux, les on-dit et les préjugés. »

Ou il nous fait réfléchir sur la notion de responsabilité par rapport à la culpabilité :

« Assumer la responsabilité d'un acte, explique l'auteur, c'est reconnaître que nous pouvons en répondre, que nous en sommes l'auteur et que l'acte ne va pas sans conséquence. C'est assumer l'acte, se reprendre de manière salutaire dans la perspective saine d'agir mieux dans le futur. Il est tout à fait possible qu'il y ait un sens très élevé de la responsabilité sans culpabilité. »

Serge Carfantan est loin d'être tendre vis-à-vis des religions lorsqu'il les associe au pouvoir.

« Une religion, dès l'instant où elle devient une institution socialement acceptée, fonctionne dans la logique de pouvoir propre à une organisation ; ce qui veut dire le plus souvent, un pouvoir sur et non un pouvoir avec, donc une hiérarchie, des manigances, un empire sur les esprits, etc. »

-

Serge Carfantan

Bien sûr, il y a une différence entre religion et spiritualité, mais d'après lui c'est l'esprit religieux qui trace ce chemin entre les deux concepts. « **L'esprit religieux ne s'enferme dans aucune croyance** et c'est pourquoi il peut exister un esprit religieux sans religion établie, sans organisation et sans culte. Son véritable nom est la spiritualité. »

La spiritualité constitue au fond une liberté par rapport à l'aspect dogmatique d'une religion. Et l'on doit reconnaître que « la spiritualité vivante transcende les religions, les dogmes et les credo et qu'elle ne se laisse enfermer dans aucune organisation. »

Il souligne au passage l'exemple de Ma Ananda Moyiii. Ceux qui venaient la rencontrer « repartaient en ayant le sentiment qu'elle était, pour l'un, chrétienne, pour l'autre hindoue, bouddhiste, musulmane, etc. Elle respectait la foi de chacun tout en le conduisant au seuil de l'Absolu, dans la dimension spirituelle. »

À la différence de la religion, « la spiritualité ne nous oblige pas à croire en quoi que ce soit, mais invite à porter son **attention sur l'expérience personnelle.** Le sens de l'esprit religieux ne réside pas dans la conformité avec un dogme, ni dans le fait d'appartenir à une église, mais dans l'expérience d'un lien avec une dimension sacrée, avec la dimension divine de l'Être. »

RENÉE THIVIERGE


Ce n'est pas en bondissant que l'on gravit les montagnes, mais à pas lents en recommençant sans cesse et sans jamais se décourager.
PÈRE EUSÈBE-HENRI MÉNARD
FONDATION PÈRE-MÉNARD



QUELLE EST MA VÉRITÉ HUMAINE ?

Que diriez-vous d'être à la fois un artiste, un héros, un sage et un saint ? L'ouvrage de Jean Proulx, sous forme d'une série de lettres, vous invite à devenir le meilleur de ce que vous pouvez être.

D'entrée de jeu, Jean Proulx nous pose la question : « Que suis-je convié à devenir ? Quelle est ma vérité humaine et, en réalité, **qui suis-je ?** Qu'ai-je à accomplir en ce monde et en quoi réside donc ce travail dont on me dit qu'il consiste à grandir en humanité ? »

« Comme le saumon qui remonte le courant jusqu'à sa frayère, tu dois toi aussi remonter ce courant qui te mène à ton **identité véritable.** » Ou bien « [t]on humanité peut être comparée à la pierre philosophale que recherchaient les alchimistes, cette pierre qui avait la propriété de transformer les métaux en or pur. »

Frédéric Lenoir, prolifique philosophe français, préface cet ouvrage et témoigne d'entrée de jeu du plaisir qu'il a ressenti à sa lecture. « Ce livre m'a mis en joie ! affirme-t-il, tant par la beauté de son écriture que par la pertinence de son propos. Rares, en effet, sont les ouvrages qui livrent en peu de mots l'essentiel de ce qu'il nous faut comprendre pour mener une "vie bonne" à la manière dont l'entendaient les philosophes de l'Antiquité. »

ÊTRE UN ARTISTE

Philosophe et théologien, Jean Proulx nous offre donc ce voyage d'abord dans la voie de l'artiste, celle de l'émerveillement et de la créativité. Cette voie, explique-t-il, « te conduit justement en ce lieu où la recherche de ta grandeur humaine devient inséparable de ta quête de beauté ». Par l'émerveillement y est reconnue « la beauté de l'Univers, car elle est en toi-même. […] Si tu crois que cette beauté existe, tu la découvriras. » À propos de la créativité, il ajoute : « tu possèdes en toi ce don de créer et, du même souffle, de **te créer toi-même.** »

ÊTRE UN HÉROS

La voie du héros est la voie de la liberté et du courage. **La liberté nous conduit à la quête de sens.** « C'est le grand travail de ta conscience libre, en quête de savoir et de sagesse. Puis, il y a l'action juste où il cite Teilhard de Chardon : « La tâche assignée à chaque être humain, s'il s'y dérobe, est quelque chose à jamais perdu. » Enfin, de la liberté découle l'amour altruiste, qui « va de l'intimité amoureuse entre deux êtres jusqu'à la grande compassion universelle. » Pour ce qui est du courage, "[t]on acte courageux, est-il nécessaire de le rappeler, se tient bien droit entre ce qui aurait pu être une démission, voire une lâcheté, et ce qui, à l'inverse, aurait pu être une imprudence ou même de la témérité."

ÊTRE UN SAGE

La voie du sage comporte deux aspects : le détachement et la pleine conscience. Lao Tseu nous décrit bien le détachement lorsqu'il dit : « Le sage produit **sans s'approprier.** » Ou bien: « Son œuvre accomplie, le sage ne s'y attache pas. » Quant à la pleine conscience, elle se compare à « un témoin silencieux auquel tu peux t'identifier. C'est l'observateur de ce qui se vit en toi. » Tout comme un « enseignant sans paroles ».

ÊTRE UN SAINT

La voie du saint propose deux directions : la quête spirituelle et l'amour altruiste. Pour mieux faire comprendre cette quête spirituelle, l'auteur nous rappelle Jonathan Livingston, le goéland. L'oiseau « voulait comprendre et surtout vivre toute la richesse de son vol d'oiseau. Il désirait justement que ce vol atteigne **à la perfection**, car c'était là, pensait-il, "le sens le plus noble de son existence". Enfin l'amour altruiste, qui « ouvre en toi l'espace de **l'accueil et du don,** ces deux visages éternels de l'amour ».

Un petit livre passionnant et fascinant, qu'il est bon de lire et relire.

RENÉE THIVIERGE



Crédit photo : Jonathan Kho/Unsplash



LE REGARD D'UN MÉDECIN DE RUE

Certains d'entre nous côtoient quotidiennement ces « poqués de la société ». Ils nous inspirent quelquefois de la curiosité, parfois même de l'indifférence, mais la plupart du temps, nous connaissons mal cette sombre réalité qui recèle pourtant des trésors d'humanité et de fraternité.

Le Dr. Jean Robert a dirigé pendant plus de vingt ans le Département de santé communautaire de l'Hôpital Saint-Luc à Montréal, mais c'est dans la rue, avec les drogués, les prostitués des deux sexes, les fugueurs, qu'il passe la majeure partie de son temps, pour leur distribuer « des seringues stériles et des condoms, pour drainer et panser des abcès de consommation, pour administrer dans leurs repaires des vaccins, des antibiotiques et des médicaments aux malades délaissés par le système et la société. » Pour **les écouter surtout…**

UN « MAÎTRE-DIEU INTOUCHABLE » DESCEND DE SON PIÉDESTAL

Il ne s'était pourtant pas spécialement destiné à cette vocation devenue pour lui une mission. Jeune diplômé en médecine de vingt-cinq ans, il est soumis à une épreuve qui le prépare pour ainsi dire à la suite des choses. En novembre 1963, éprouvant une fatigue inhabituelle accompagnée de quintes de toux, lui qui ne fume pas, il passe une radiographie et le diagnostic tombe, implacable. Une tuberculose du poumon gauche. Habitué à diagnostiquer et à traiter d'autres patients que lui, se croyant un peu « un maître-dieu intouchable sur son piédestal », il doit se résigner à un séjour au sanatorium Saint-Joseph de Rosemont, où il devient « le 202B, le lit près de la porte ».

« J'ai connu et vécu l'"être-dans-la-rue", commente-t-il, dans le corridor du pire de ce qu'est une communauté. J'ai niché dans les bas-fonds des mal foutus, des rejetés que l'on enferme pour les oublier et ne plus les voir, ceux qui n'ont en partage que cette maudite maladie. »

-

Jean Robert

Une fois guéri, il n'oubliera jamais ce qu'il a ressenti à l'époque, et appliquera dans sa vie quotidienne cette mémorable leçon de vie.

Son approche est sans jugement, conscient que ces « paumés » n'ont pas eu la vie facile. « Une série de cataclysmes a menacé leur survie, écrit-il. Ils sont nés souvent non désirés, par accident, **vulnérables dès le berceau**, puis donnés en adoption ou simplement abandonnés. Dès la tendre enfance, ils sont déjà "vulnérabilisés" selon l'enchaînement des succès et des échecs dans leurs multiples foyers d'accueil. » Leur vie s'est continuée et est devenue « une suite ininterrompue de traumatismes ». Comme la nature a horreur du vide, « ils découvrent une famille d'appartenance, celle de la rue, celle des violences, des rapines, celle aussi des solidarités, des partages plus ou moins intéressés, celle de l'itinérance, du sans-abrisme. Bref, celle de la survie. »

LES FAILLES DU SYSTÈME, MAIS LA SAGESSE DE LA RUE

En quatrième de couverture, on parle « d'un essai qui se veut "un coup de poing sur la table de **l'indifférence de notre société** à l'égard de nos plus démunis et souffrants" ». Au passage, l'auteur écorche le système. « Le glas a sonné lors de la fusion des CLSC et des Centres hospitaliers de soins de longue durée (CHSLD) sous le chapeau des hôpitaux. [...] les modestes budgets des CLSC ont ainsi été détournés plus loin du terrain dans de nouveaux locaux de fonction. »

Cet ouvrage abonde en témoignages de « vraies personnes », qui se prénomment Sylvie, Francis, Véronique, Maxim, Lou ou Mallory, qui ont vécu la rue, ses souffrances, comme ses joies. Chacun à sa façon montre l'importance de **faire confiance,** de créer comme l'explique Frédéric Lenoir un « état d'esprit, un certain nombre d'attitudes de manières d'être, qui nous permettent de créer ce terreau propice à la venue de la confiance... ». Sinon, souligne Marie-Claude, travailleuse de rue, « on enlève sa propre voix à une personne qui n'en a déjà pas. »

L'auteur ne pouvait mieux résumer le message essentiel de son livre : « Ils vous parlent à cœur ouvert, ouvrez un peu le vôtre. » Songez-y lorsque, par hasard ou habitude, ils croiseront votre route.

RENÉE THIVIERGE





Georgette Faniel, âgée de 20 ans

GEORGETTE FANIEL, LE DON TOTAL

Surnommée affectueusement « Mimi » par sa famille et ses amis, Georgette Faniel est peu connue du grand public. Cette femme célibataire a vécu discrètement à Montréal de 1915 à 2002, dans le don total de sa personne au Christ. Il l'a appelée très jeune à le suivre, elle s'est laissé transformer dans son amour.

Il lui parlait clairement dans son cœur, elle répondait en toute simplicité. Elle n'a voulu qu'aimer, et c'est en aimant qu'elle a fait face à la souffrance dès l'âge de 6 ans, désirant partager celle de Jésus.

Recluse dans son foyer à la suite d'une chute dans la neige, elle s'est effacée pour que Dieu ait la première place, recevant ses secrets dans le silence intérieur de la prière. Ce qui ne l'a pas empêchée de servir les plus pauvres en préparant du linge pour eux. Elle a accueilli des gens d'horizons variés qui la consultaient et qui repartaient avec la paix au cœur. **Femme d'écoute et de compassion,** elle ressentait dans son âme ce que ses visiteurs vivaient.

« Je ne l'ai jamais rencontrée, si ce n'est de l'intérieur, en lisant ses notes spirituelles et sa correspondance. J'ai découvert une femme chaleureuse et équilibrée, sensible et vraie, simple et profonde, une femme très humble avec beaucoup d'humour, les deux allant souvent de pair, une femme totalement humaine parce que pleinement en Dieu. »

-

Jacques Gauthier

Mimi est une merveille du Père, sertie comme un joyau, qui n'a scintillé que pour lui plaire. Sa souffrance assumée dans l'amour ne se trouve pas sur le menu des spiritualités à la carte. Tout semble tellement miraculeux dans sa vie eucharistique et mariale, et pourtant elle ne recherchait pas le merveilleux. Elle ne désirait qu'accomplir la volonté du Père, croire en son action en elle. Le 8 décembre 1985, en pleine nuit de la foi, elle s'engage par vœu « à croire tout ce que Dieu fait en moi, que je ne comprends pas, mais que j'accepte totalement ! Par amour ! » Tout dans sa vie, surtout la souffrance, se résume à cet **acte de foi en l'amour** qui « espère tout et endure tout » (1 Co 13, 7).

FAIRE VIVRE DIEU DANS LES ÂMES

Celle qui signait ainsi plusieurs de ses lettres, « la petite servante de Dieu au service de l'Église et des âmes », s'est consumée d'amour au quotidien pour faire vivre Dieu dans les âmes. Authentique fille de l'Église, elle a prié et souffert pour ses membres, surtout les prêtres. Des jésuites la guideront dans sa vie spirituelle. Le cardinal Paul-Émile Léger autorisera son directeur spirituel à célébrer la messe chez elle dès 1960 et le cardinal Paul Grégoire la demandera à son chevet à l'hôpital Notre-Dame en 1994.

Les pères Guy et Armand Girard, prêtres de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres, accompagneront Mimi avec beaucoup de générosité de 1983 jusqu'à sa mort, le 2 juillet 2002, six jours avant ses 87 ans. Prenant de plus en plus conscience de leurs limites, ils me léguèrent en mai 2016 ses écrits. C'était totalement inattendu. J'acceptai sans trop réfléchir parce que j'aime le Christ et que je considère Mimi comme l'une de ses grandes amoureuses en qui éclate la puissance de sa résurrection.

ÉCRIRE UN PORTRAIT SPIRITUEL

Je me suis retrouvé avec cinq boîtes de documents contenant près de huit mille pages : les notes spirituelles de Mimi et sa correspondance, les écrits de sa famille, les lettres de ses directeurs spirituels et correspondants, les notes et réflexions de sa fille spirituelle Suzanne Dignard, les tableaux thématiques et autres textes connexes. La lecture fut ardue par moment, voire déconcertante, mais **je sentais de l'intérieur que c'était vrai.** Peut-on laisser la lampe sous le boisseau, nous dit Jésus ? « On la met sur le lampadaire, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison » (Mt 5, 15).

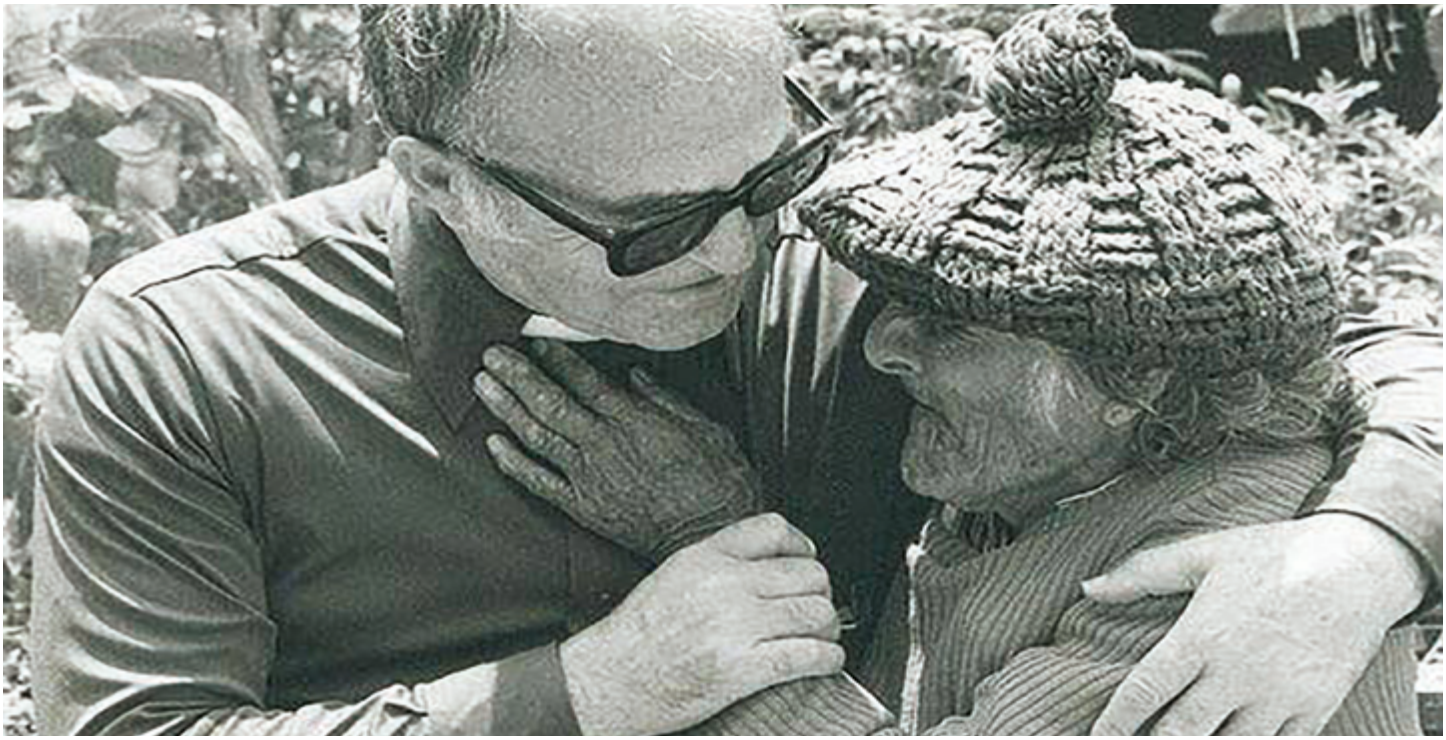
Mimi disait souvent qu'il fallait toujours attendre le moment que Dieu avait choisi. Ce moment était venu pour moi, j'ai décidé d'écrire l'histoire de sa vie, avec l'encouragement et la collaboration des pères Girard. Plus qu'une biographie, le portrait spirituel que je brosse de cette mystique est un **témoignage clair et vibrant** de l'insondable amour de Dieu pour nous.

J'ai rédigé ce livre sans rien inventer, jugeant que c'était juste et nécessaire de le faire ainsi. Tout ce que j'ai écrit s'appuie sur des textes et des témoignages de proches de Mimi. Cette femme humble et discrète donne pour notre monde **des raisons de croire, d'espérer et d'aimer.** Son témoignage de vie transcende les modes et les époques, car il jaillit du souffle même de l'Esprit et de la source de l'Évangile.

POUR SAVOIR PLUS :

www.georgettefaniel.com

JACQUES GAUTHIER



Père Eusèbe Ménard au Pérou



UNE VIE OFFERTE

C'est une vie donnée, offerte, qu'a vécue Père Eusèbe Ménard, franciscain et fondateur de la communauté Missionnaires des Saints Apôtres. On peut découvrir son engagement apostolique et de sa vie spirituelle à travers 120 citations extraites de ses écrits, journal spirituel, correspondances, testament. Mgr Christian Rodembourg nous le présente avec finesse et montre l'actualité de son message pour l'évangélisation.

Ce recueil intelligent de citations inspirées est fait de **textes choisis** et présentés par Christian Rodembourg, missionnaire des Saints Apôtres. Depuis, il a été nommé évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe, pour le plus grand bonheur de ces Chrétiens.

Dans la préface, Suzanne Giuseppi-Testut souligne la **simplicité et l'enthousiasme** avec lesquels l'auteur nous présente « l'œuvre prophétique » du P. Ménard, avec un grand souci de rigueur et de vérité.

Le P. Ménard était « un homme généreux, profond, humain et miséricordieux, portant en lui une compréhension de la fragilité humaine et qui aura toujours le souci de la dimension relationnelle et de **l'attention à l'autre** » (p. 10).

Il est un « digne fils de saint François d'Assise »... « Il n'a laissé personne indifférent, il interpellait ses contemporains sur le sens de leur vie, il savait éveiller des vocations, les faciliter et les soutenir. Il savait susciter des prêtres et des leaders laïques engagés, heureux, au service de l'Église et du monde » (p. 10).

Le défi d'humaniser et d'évangéliser est plus actuel que jamais. En quelques pages, on peut parcourir les étapes chronologiques du P. Ménard durant lesquelles son charisme dans la réponse à l'appel évangélique s'est déployé à travers le monde et particulièrement en Amérique latine et en Afrique. Comme il le dit lui-même dans l'un de ses textes, « le programme pour vivre l'Évangile unit étroitement la joie de Dieu au service des hommes » (p. 8).

UN PROPHÈTE DE NOTRE TEMPS

Une prière ardente et fidèle habite son quotidien et débouche sur une présence humble et engagée qui invite à donner sens à sa vie.

Cet ouvrage veut montrer comment nous sommes en face d'un prophète de notre temps, dans la même veine authentique que celle du pape François.

« Avec le père Ménard, nous avons **un témoin audacieux engagé au cœur du monde** et de son temps qui s'est laissé émonder par toutes les personnes rencontrées qui auront été pour lui comme des balises sur son chemin personnel de transformation et de purification du cœur » (p. 30).

Les citations sont numérotées et regroupées en référence à des périodes de vie. La découverte du Testament du père Ménard nous donne accès au cœur de sa prière, de son engagement, et de sa volonté du don de sa vie en toute action de grâce. « Vous m'avez créé. Vous m'avez fait homme et chrétien, soldat et prêtre. Que tout ce qui est créé devienne langue pour vous remercier » (p. 40).

Un second texte intitulé « mon testament » et rédigé en 1975 est particulièrement émouvant. « Pendant ma vie, ici-bas, combien de fois j'ai demandé au Seigneur de me donner l'occasion de démontrer mes dispositions à votre égard par cette plus grande preuve d'amour que Jésus a décrite: donner sa vie pour ceux que l'on aime » (p. 60).

ÉCOUTER LA PAROLE DANS LE SILENCE

Tout n'a pas été facile dans cette vie engagée. Les difficultés et les épreuves ne manquent pas. La période 1979-1987 nous est dévoilée à travers quelques réflexions tirées de son « journal spirituel », alors qu'il vit « des moments personnels et communautaires difficiles ».

Les dix lettres de correspondance avec son successeur à la tête de l'Œuvre qu'il a fondée sont riches en enseignement. Le frère Thaddée Matura, franciscain, écrit : « Il est rare de rencontrer une telle énergie, un tel désir de vivre, une telle mémoire, chez un être humain sur le point de mourir » (p. 85).

Décédé en 1987, le père Ménard a donné vie à une œuvre marquée par « une spiritualité de Pentecôte dans une ambiance de Magnificat ». C'est le titre du texte en annexe qui résume l'essentiel de l'Œuvre : « cette Œuvre est née non seulement d'un grand respect et d'un grand amour pour la Parole de Dieu écoutée dans le silence, particulièrement dans des maisons de retraites, mais aussi pour les pauvres et les plus misérables auxquels Jésus s'est identifié. **Le service de la parole et des pauvres**, comme fins complémentaires, est indispensable à la formation de futurs prêtres » (p. 99).

J'ai trouvé ici un petit ouvrage de référence, où je peux glaner les réflexions du père Ménard, au gré de ma soif et de mon besoin de nourriture spirituelle. Une source pour me désaltérer.

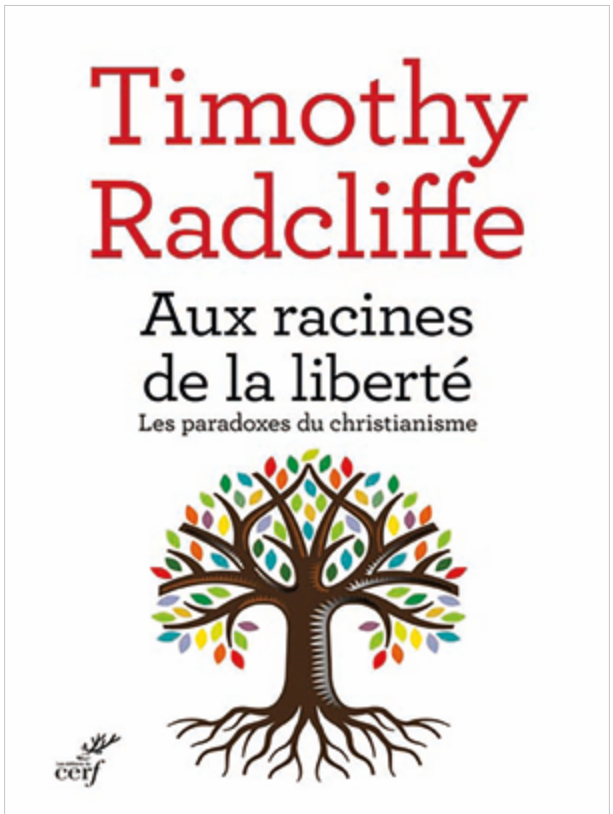
GASTON SAUVÉ

COLLABORATION SPÉCIALE

Nous vous proposons un article provenant d'une autre source, car nous croyons important de le diffuser davantage par la richesse de son contenu. En cette occasion, nous remercions Gaston Sauvé, pour nous avoir autorisé la reproduction de son texte, initialement publié en juin 2018 dans la revue web Chemins Franciscains, vol. 123, no. 2.



Timothy Radcliffe. Crédit photo : Philippe Vaillancourt, Présence



POUVONS-NOUS ÊTRE CHRÉTIENS, LIBRES ET HEUREUX ?

Timothy Radcliffe est un prêtre dominicain né à Londres et qui a enseigné pendant 12 ans l'Écriture sainte à Oxford. Il a été maître général de l'Ordre des prêcheurs de 1992 à 2001. Cet ouvrage est un fervent plaidoyer pour la liberté au sein d'une Église universelle, malgré ses apparents paradoxes.

AMOUR, ENSEIGNEMENT ET CÉLIBAT

L'amour est son premier objet de réflexion : « Est-ce que notre croyance en Dieu modifie vraiment notre amour ? » Il y a l'amour de soi et l'amour du prochain, cet amour de Dieu (Mc 12, 29) n'est-il qu'un amour de plus ? « Quelle différence, demande l'auteur, d'ajouter l'amour de Dieu ? [...] Est-ce que notre croyance en Dieu modifie vraiment notre façon de comprendre l'amour ? » Pour lui, « le terreau qui nourrit les couples est spécifique à leur amour partagé. Mais si le partage se fait dans la vie de Dieu, il les portera alors vers les grands espaces. »

Il aborde ensuite cette recherche de vérité qu'est l'acte d'enseigner. Cette vocation de l'enseignant, la vocation pédagogique, est à ses yeux la vocation la plus importante. De plus, il est essentiel que la relation entre le maître et l'élève soit caractérisée par l'amitié.

« Enseigner la vérité dépasse de beaucoup la simple tâche de transmettre la science des faits objectifs. Cela vous transforme. »

-

Timothy Radcliffe

De plus, cette recherche de vérité doit accepter les désaccords et les différences. Il souligne que Thomas d'Aquin « disait avoir appris autant de ceux avec qui il était en désaccord que de ceux dont il partageait les opinions. »

En ce qui concerne la question du célibat chez les religieux, il affirme « que le vœu que nous prononçons de nous abstenir de sexe a un côté qui choque, qui surprend. Il est totalement dénué de sens si l'on ne croit pas au royaume. » Pour lui « notre vœu de chasteté nous enracine dans un autre sol. Nous sommes voués à être des signes de l'amour de Dieu, immense et ouvert. »

Toutefois, « un amour qui s'adresse à tous n'atteint personne. » Ce vœu de chasteté ne signifie pas qu'il n'y aura pas d'intimité, d'affection profonde et de tendresse. Il s'agit plutôt « d'apprendre à voir ce qui est là sans avoir besoin de le posséder, de le prendre. »

L'ÉDUCATION ET SE SENTIR CHEZ SOI DANS L'ÉGLISE

Dans le chapitre sur l'éducation, il parle de l'importance d'avoir confiance en nos enfants, de penser sincèrement que nos jeunes doivent oser. Il fait référence aux paroles prononcées par le Pape François lorsqu'il s'est adressé aux jeunes durant sa visite à Rio de Janeiro, le 27 juillet 2013 :

« Vos jeunes cœurs veulent construire un monde meilleur... Des jeunes dans la rue.

Ce sont les jeunes qui veulent être les premiers acteurs du changement. S'il vous plaît, ne laissez pas les autres être les premiers acteurs du changement. Vous êtes ceux qui détiennent l'avenir entre leurs mains! ...

À travers vous, le futur se réalise dans le monde. »

-

Pape François

À la question : Pouvons-nous nous sentir chez nous dans l'Église ? Timothy Radcliffe cite encore une fois le pape François : « L'Église est appelée à être la maison du Père, avec des portes toujours grandes ouvertes [...], l'endroit où tous peuvent trouver leur place, quels que soient leurs problèmes et pour aller vers ceux qui éprouvent le besoin de reprendre leur chemin en direction de la foi. » Pour l'auteur, cette Église est un foyer, vraiment bien exprimé dans ces vers du poète américain Robert Frost :

Qu'est-ce donc un foyer ? L'endroit si tu t'y rends,

Où l'on doit t'accueillir. Mais disons autrement :

C'est le bienfait, ou la récompense accordée

Que tu peux obtenir sans l'avoir méritée.

Les deux chapitres suivants portent sur « une Église qui se présente comme une et universelle ». Cette Église « conteste toute identité qui donne un primat sans partage à nos origines nationales ou ethniques. » Au contraire, « [l]'hospitalité envers l'étranger nous ouvre un peu plus à ce que nous serons. »

PEUT-ON ÊTRE CHRÉTIEN ET LIBRE ?

Mettant la cause sur la « multiplicité des interprétations que donne notre société de la notion de liberté », l'auteur nous parle de la « liberté indifférence ». Un type de liberté « qui dépeint l'être humain en individu solitaire dont la liberté consiste à faire ce qu'il veut. »

Mais il y a aussi cet autre type de liberté, dépeinte par le théologien S. T. Pinckaers, c'est « la liberté pour l'excellence ». Il s'agit d'une liberté plus vaste que la liberté de choix. C'est le choix « d'être libre au sens plus profond du terme. Libre d'aimer, de donner sa vie aux autres. C'est la liberté qui mène au bonheur. »

TROUVER SON DÉSERT À SOI

Enfin, avant d'insister sur l'importance de faire une place à la conscience des laïcs aujourd'hui, Timothy Radcliffe explique que la spiritualité consiste à faire de la place à Dieu. Il parle de se réfugier dans un désert comme s'y est réfugié Jésus. « Les personnes les plus spirituelles que j'ai connues sont celles qui ont laissé l'Esprit les conduire au désert. »

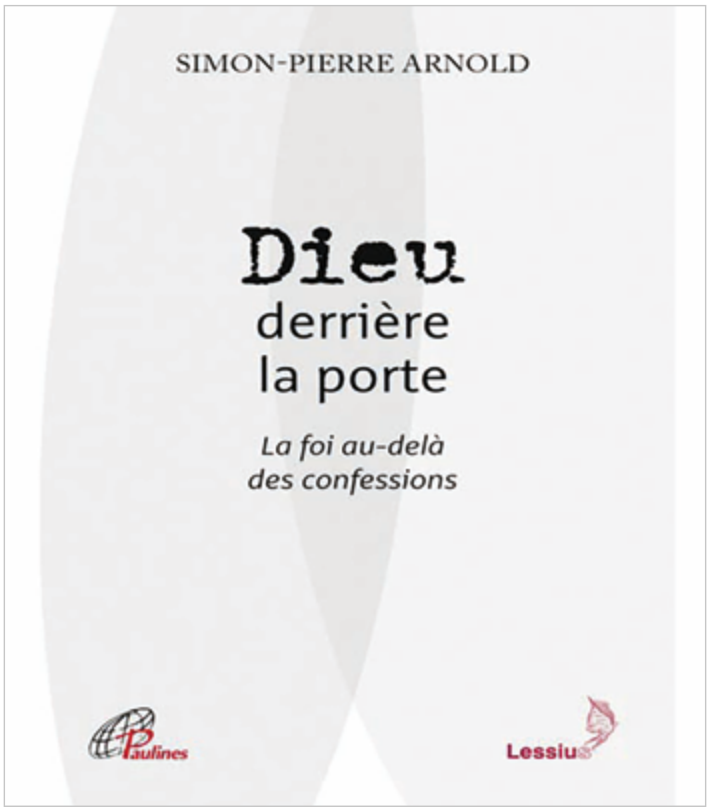
Et il nous parle de Jean Vanier, le fondateur des communautés de l'Arche, pour qui l'univers du handicap a représenté son principal défi. « Jean y a cherché et trouvé Dieu, tout comme Mère Teresa s'aventurant dans le désert des bidonvilles indien l'a trouvé qui agonisait sur un trottoir. »

Après avoir tourné les dernières pages, une question s'impose, presque obsédante : « Quel sera ton désert à toi, celui où Dieu te parlera avec tendresse ? »

RENÉE THIVIERGE



Simon-Pierre Arnold. Crédit photo : Sel et Lumière



DIEU DERRIÈRE LA PORTE

Pour le non-initié, cet ouvrage n'est pas facile à lire, mais je vous invite fortement à relever ce défi si vous vous interrogez le moindrement sur la place de Dieu et de la religion dans le monde d'aujourd'hui. Qu'est-ce qu'être croyant ? Qui est ce « Dieu derrière la porte » ? Quelle image prend la foi puisque tout change et tout évolue ?

Simon-Pierre Arnold est un moine bénédictin, qui vit au Pérou depuis plusieurs décennies. Théologien et docteur en sciences de la communication, il s'intéresse à « l'avenir de la foi à partir du présent ». La foi, c'est « ce qui reste quand il ne reste rien », affirme-t-il. Il ne s'agit pas de tout détruire, de tout remettre en question, mais de considérer cette foi comme **un processus évolutif.** Il propose donc une « approche intuitive » qui ressemble à celle vécue au « début du christianisme, quand il nous a fallu transplanter nos racines juives dans le monde grec ».

Dans sa version espagnole originale, l'ouvrage s'intitule Era de la mariposa (L'ère du papillon), et cette métaphore illustre magistralement bien le propos du livre. « Nous entrons dans "l'ère du papillon", où **il nous faut nous libérer du rampement mental** du ver mythique et de sa sécurité illusoire, pour entreprendre le vol libre, bien que fragile et éphémère, du papillon postmoderne. »

DIEU N'EST PAS UN ÊTRE SÉPARÉ DE NOUS

En même temps qu'une évolution, il est question de re-création. « Il nous faut **réapprendre Dieu, l'être humain et le monde.** C'est l'heure, littéralement, de recréer les grandes métaphores du divin et de l'humain à la lumière des nouvelles cosmovisions. »

Au fil des pages, nous vivons, comme lecteur, une recherche poussée à travers la Bible, et en particulier l'Évangile. Dieu n'est pas un être distant, séparé de nous. Pour l'auteur, « il est impossible de parler de Dieu parce que cela supposerait, précisément. Être séparés de lui, le planter dans un moule différent dont nous ne ferions pas partie. » Un chapitre entier est consacré à la femme où est abordée la « nouveauté radicale de sa pratique (celle de Jésus) face aux femmes. »

« Toute tentative de réduire la femme à sa maternité ou à la pure intendance du foyer inhérente au modèle patriarcal, est dénoncée par Jésus.

Sa communauté, au contraire, offre un espace original à la femme en tant que personne, et pas seulement comme mère et épouse. »

-

Simon-Pierre Arnold

Simon-Pierre Arnold pose aussi un regard attentif sur la nature de la mission et se demande « quel sens donner à la dimension missionnaire de notre devenir disciple, dans le contexte d'un nouveau paradigme » et il propose de voir la mission comme « avant tout une relation » et affirme qu'« avant d'être un message à annoncer, elle est rencontre et débat ».

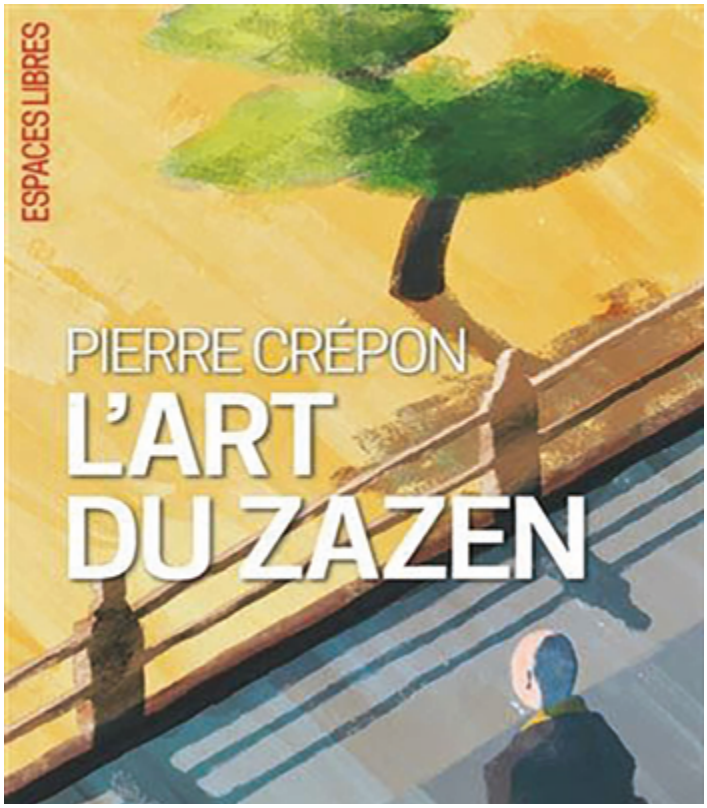
Et pour illustrer son propos, de ce surprenant pape François qui « fait l'effet d'une bombe. » « Sans dogmatisme, imprégné de pastorale et de religion populaire, **il remet le Christ au centre,** faisant à nouveau du pauvre et de la pauvreté, de la miséricorde et de la loyauté, le cœur de l'Église, coûte que coûte. »

En conclusion, l'auteur nous dit, entre autres, « renoncer à toute métaphore, à toute image, à tout concept, à toute référence, pour cheminer dans la fois, comme si nous nous laissions tomber dans le vide. »

Il suggère qu'il « y a un Dieu à dénoncer et un autre à laisser advenir. Il ne s'agit pas de rafistoler ce qui est vieux pour lui redonner l'apparence de nouveauté. » Il accepte le « Dieu qui est en train de mourir » de Nietzsche, et le concept d'une religion qui, « elle, ne meurt pas ». « Bien plus, conclut-il, c'est précisément la mort de Dieu en nous qui permet à la religion d'entreprendre son processus de totale reconfiguration ».

De toutes les manières, Dieu est toujours « derrière la porte ».

RENÉE THIVIERGE



L'ART DE SE LAISSER IMPRÉGNER D'UNE INFINIE SAGESSE

Ce livre nous initie à une forme de méditation où l'on s'assoit sur un coussin, les jambes croisées, le buste redressé. Zazen est un terme formé des mots japonais za (s'asseoir) et zen (pratique de la méditation). Cette méditation est sans objet, ce qui signifie que « nous ne concentrons pas notre esprit sur quelque chose de particulier ».

De plus, « nous ne réfléchissons pas non plus à une quelconque question, privée ou doctrinale ». Enfin, « nous ne cherchons pas à voir nos pensées, ni à les arrêter, ni à atteindre la pureté ou un état spécifique de la conscience ». Il s'agit tout simplement de rester assis, « le corps faisant de son mieux pour conserver une position correcte. »

UNE SUCCESSION DE COURTS CHAPITRES

En 1975, Pierre Crépon a été ordonné moine par Me Taisen Deshinaru, maître bouddhiste zen japonais de l'école Sōtō, dont il est devenu l'un des proches disciples. Il a été rédacteur en chef de la revue Zen de l'AZI (Association Zen Internationale).

L'ouvrage lui-même est composé de soixante-dix chapitres pas nécessairement reliés entre eux et qui traitent de nombreux sujets touchant de près ou de loin à la pratique du zazen, et issus de notes de l'auteur « pendant des enseignements oraux qui s'échelonnent sur plus d'une dizaine d'années. »

D'entrée de jeu, le premier chapitre nous suggère qu'il est naturel de s'asseoir. « Pour un être humain, nous explique l'auteur, il est naturel de bouger, de rire, d'aimer, et il est également naturel de s'asseoir et de se recueillir. Le moment où l'on s'assoit et où l'on se recueille n'est pas celui où l'on bouge, où l'on rit, où l'on aime, mais il n'est pas non plus en opposition avec ces activités. » L'auteur nous enseigne qu'il est nécessaire de pratiquer la voie. « Si on ne fait que parler de celle-ci, de lire à son sujet, d'y penser, de l'imaginer, on reste complètement à l'extérieur. »

NE PAS JUGER ET NAÎTRE DE LA BOUE

Au chapitre 18, Zazen, c'est s'abstenir, il est suggéré de **ne pas juger** les pensées qui nous envahissent pendant la méditation. « Le secret du zazen, dit l'auteur, c'est de laisser passer ces pensées, ne pas les repousser en se disant "ceci est une pensée mauvaise, alors je la repousse", de pas chercher à les garder en se disant "ceci est une pensée plaisante, alors je la retiens" ».

« On s'abstient de jugement. On s'abstient de préhension ou de rejet. » Pour l'auteur, « cette abstention permet de voir les choses de façon plus large et de laisser jaillir l'intuition qui se mêlera à la réflexion pour prendre la bonne décision. »

Au chapitre 51, l'on retrouve un poème de Sengai (moine japonais – 1750-1837) :

Même dans l'eau boueuse
La fleur de Lotus conserve sa pureté
En vérité, elle s'épanouit
Merveilleuse
Parce que de la boue elle est née.

Le lotus, « le symbole du Bouddha et de son enseignement », nous fait faire un parallèle entre cette magnifique fleur qui émerge de l'eau boueuse « sans être affectée par la saleté de l'eau », et notre vie, parsemée de difficultés et de souffrance, qui permet à notre esprit « l'esprit pacifié et éveillé de Bouddha » de s'épanouir. Ces douleurs et ces difficultés, loin d'empêcher cet épanouissement ou de lui nuire, sont le terreau qui met en lumière la beauté pure et incomparable de cette fleur qu'est notre esprit.

LES TORRENTS COULENT SANS LAISSER DE TRACE

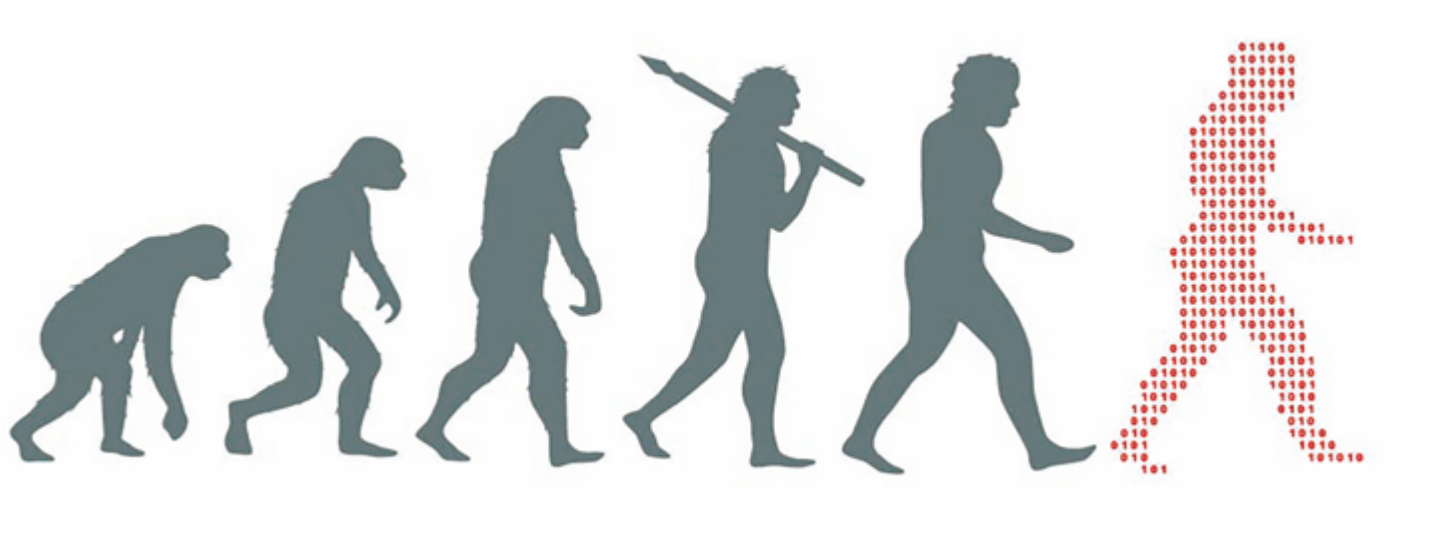
Enfin, le livre se termine par ce poème de Li Po, l'un des plus grands poètes chinois de la dynastie Tang. Ce texte résume à mon avis l'essentiel de ce que vit l'adepte de la méditation zazen :

On me demande pourquoi je vis sur
cette montagne bleue.
Je souris sans répondre.
Mon esprit est à l'aise,
Le pêcher est en fleurs et les torrents coulent
sans laisser de trace.
Comme tout cela diffère du monde
des hommes.

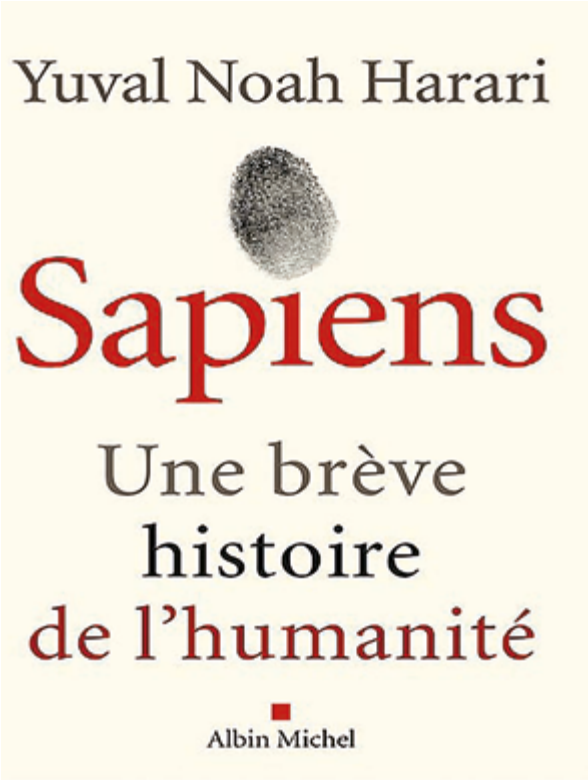
Ce livre peut faire penser à une corbeille de fruits déposée sur une table. Chaque fruit est juteux et d'un goût différent par rapport à l'autre. Et chaque fois que nous en dégustons un, l'arôme et la saveur continuent à nous habiter et à nous combler. C'est pourquoi il me semble important de **le lire avec lenteur** et vraiment prendre plaisir à savourer son pouvoir apaisant.

Et peut-être se laisser, tenter, et **s'asseoir pour méditer sans objet,** et sans jugement. Se laisser imprégner de cette infinie sagesse que vous procurera la lecture de L'art du zazen.

RENÉE THIVIERGE



Crédit photo : Santander Global Tech)



SAPIENS, UNE RÉFLEXION HISTORIQUE POUR L'AVENIR DE L'HUMANITÉ

Yuval Noah Harari est né en Israël en 1976. Il est historien et professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem. D'abord écrit en hébreu, Sapiens est maintenant publié dans plus de 20 pays et survole l'histoire de l'humanité à partir de l'âge de pierre jusqu'au XXIe siècle.

D'UNE RÉVOLUTION À L'AUTRE

L'ouvrage se divise en quatre parties. D'abord la révolution cognitive (il y a soixante-dix mille ans) où les êtres humains (homo sapiens) n'étaient que des animaux insignifiants « sans plus d'impact sur leur milieu que des gorilles, des l ucioles ou des méduses. »

Puis la révolution agricole (il y a environ 10 000 ans), alors que « les Sapiens se mirent à consacrer la quasi-totalité de leur temps et de leurs efforts à manipuler la vie d'un petit nombre d'espèces animales et végétales. De l'aurore au crépuscule, ils se mirent à semer des graines, à arroser les plantes, à arracher les mauvaises herbes et à conduire les troupeaux vers des pâturages de choix. »

Après la révolution agricole survient l'unification de l'humanité. « Mythes et fictions, explique l'auteur, habituèrent les gens, quasiment dès la naissance, à penser de certaines façons, à se conformer à certaines normes, à vouloir certaines choses et à observer certaines règles. Ce faisant, ils créèrent des instincts artificiels qui permirent à des millions d'inconnus de coopérer efficacement. »

S'ensuit la révolution scientifique (depuis voici seulement 500 ans). « Les cinq cents dernières années ont connu un essor phénoménal et sans précédent de la puissance de l'homme. » Pour illustrer l'importance de cet essor, l'auteur nous suggère cette image :

« Imaginons un paysan espagnol qui se serait endormi en l'an mille pour se réveiller cinq siècles plus tard, au vacarme des marins de Christophe Colomb embarquant à bord de la Niña, la Pinta et la Santa Maria : le monde lui aurait paru très familier.

Malgré les multiples changements de techniques, de mœurs et de frontières politiques, ce Rip Van Winkle du Moyen Âge eût été à l'aise.

Mais un matelot de Christophe Colomb qui aurait sombré dans un sommeil analogue pour se réveiller à la sonnerie d'un iPhone du XXIe siècle se retrouverait dans un monde étrange, voire totalement incompréhensible. »

-

Yuval Noah Harari

AUGMENTATION DES POPULATIONS ET IMAGINATION COLLECTIVE

Pour Yuval Noah Harari, une étape importante de notre humanité se situe dans le passage de groupes ou bandes de 150 individus à de plus importants rassemblements. « Aujourd'hui encore, explique-t-il, le seuil critique de la capacité d'organisation humaine se situe autour de ce chiffre magique. En deçà de ce seuil, les communautés, les entreprises, les réseaux sociaux et les unités militaires peuvent se perpétuer en se nourrissant essentiellement de connaissance intime et de rumeurs colportées. »

« Une fois franchi le seuil de 150 individus, cependant, les choses ne peuvent plus fonctionner ainsi, précise-t-il. On ne conduit pas une division forte de milliers de soldats comme on dirige un peloton. Les entreprises familiales qui réussissent traversent généralement une crise quand elles prennent de l'importance et embauchent du personnel. Si elles ne savent pas se réinventer, elles font faillite. »

La fiction vient alors à la rescousse, alors que « de grands nombres d'individus peuvent coopérer avec succès en croyant à des mythes communs. » Ces mythes n'existent en fait que dans l'imagination collective, et c'est le cas par exemple des Églises ou des systèmes judiciaires. « Il n'y a pas de dieux dans l'univers, souligne l'auteur, pas de nations, par d'argent, pas de droits de l'homme, ni lois ni justice hors de l'imagination commune des êtres humains. »

« Nous croyons à un ordre particulier : non qu'il soit objectivement vrai, mais parce qu'y croire nous permet de coopérer efficacement et de forger une société meilleure. »

-

Yuval Noah Harari

LE CYCLE DE LA VIOLENCE

La lecture de Sapiens nous apprend qu'aux tout débuts de l'humanité, la violence était monnaie courante. Ainsi l'exigeait la survie. Mais peu à peu, on constate surtout dans les sept dernières décennies que le nombre des guerres a effectivement diminué. Entre autres, « les armes nucléaires ont transformé une éventuelle guerre de superpuissances en suicide collectif et, de ce fait, ont interdit de chercher à dominer le monde par la force des armes. » De plus, « si la guerre est devenue moins profitable, la paix est plus lucrative que jamais.

On pense maintenant beaucoup plus aux avantages d'une coexistence pacifique. « Tant que la Chine et les États-Unis sont en paix, fait remarquer l'auteur, les Chinois peuvent prospérer en vendant leurs produits aux Américains, en négociant à Wall Street et en accueillant les investissements américains. »

Mais l'auteur met l'accent sur une autre violence, celle faite aux animaux qui permettent les avancées technologiques et ceux qui nous nourrissent. « Les défenseurs des droits des bêtes dénoncent les souffrances infligées aux animaux de laboratoire du fait des expériences de génie génétique, mais aussi aux animaux de ferme qui sont manipulés au mépris total de leurs besoins et de leurs désirs. »

Pensons à ces poussins sélectionnés sur un tapis roulant, aux truies allaitantes confinées « dans des caisses si étroites qu'elles sont littéralement incapables de se retourner (sans parler de marcher ou de fourrager). » Et les exemples foisonnent…

ET MAINTENANT ?

Dans son épilogue, l'auteur pose finalement un regard plutôt inquiet sur l'avenir de cette humanité et souligne les « ravages parmi les autres animaux et dans l'écosystème ».

« Nous avons maîtrisé ce qui nous entoure, soutient-il, accru la production alimentaire, construit des villes, bâti des empires et créé de vastes réseaux commerciaux. Mais avons-nous fait régresser la masse de souffrance dans le monde ? […] Des canoës nous sommes passés aux galères puis aux vapeurs et aux navettes spatiales, mais personne ne sait où nous allons. »

« Nous sommes plus puissants que jamais,
mais nous ne savons trop que faire de ce pouvoir. »
-
Yuval Noah Harari

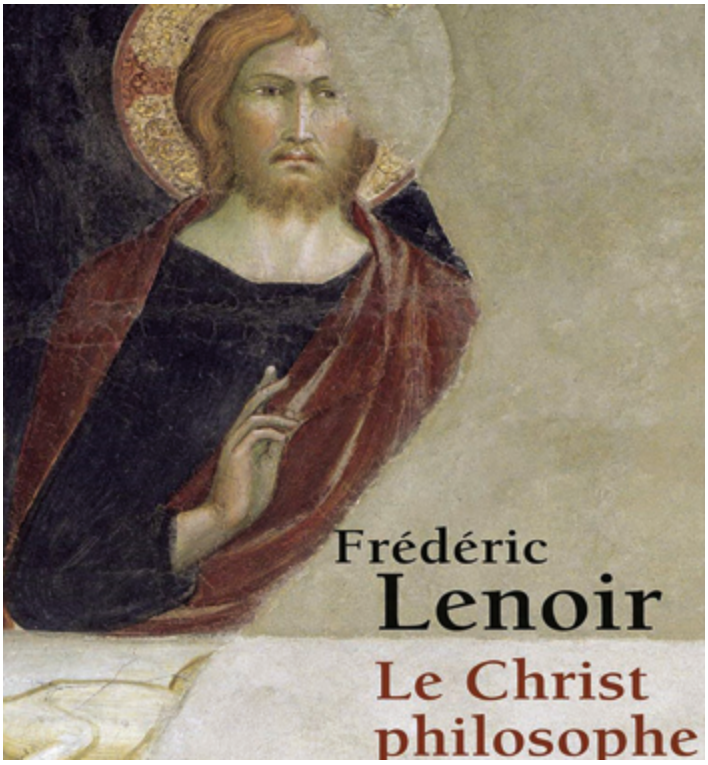
Et il se pose la question suivante : n'existe-t-il pas « rien de plus dangereux que des dieux insatisfaits et irresponsables qui ne savent pas ce qu'ils veulent ? »

Mais alors, si l'Homo Sapiens est ce qu'il est, s'il a pu traverser tous ces millénaires et survivre, ne saura-t-il pas relever cet impressionnant défi de sauver sa planète des innombrables maux qui la menacent ? C'est la question que je me pose…

RENÉE THIVIERGE



Frédéric Lenoir. Crédit photo : Catherine Thivent



LE CHRIST PHILOSOPHE ET L'IMPORTANCE DU CHEMINEMENT INTÉRIEUR

Frédéric Lenoir, philosophe et historien des religions de même qu'auteur d'une trentaine d'essais et de romans, nous propose un voyage passionnant où le héros n'est pas seulement le Christ, mais son message, véhiculé et interprété par le christianisme et remodelé et réinventé par la modernité.

Jésus, cet être à la fois humble et révolutionnaire, a livré un message simple, porteur d'une éthique de valeurs universelles comme l'égalité, la liberté de l'individu, l'émancipation de la femme, la justice sociale, la séparation des pouvoirs, la non-violence et le pardon, l'amour du prochain. Ce message a bien sûr été repris par le christianisme et d'autres religions dont il forme la base, mais cette appropriation religieuse n'a jamais été l'objectif poursuivi par le Christ.

C'est qu'il « relativise la religion extérieure et montre que l'attitude religieuse, aussi utile et légitime qu'elle puisse être, n'est pas suffisante si elle n'est pas intérieure et vraie. Ainsi comprise, la parole de Jésus ne remet pas en cause l'attitude religieuse en tant que telle, elle la recentre sur l'essentiel. Elle ne rend pas caduque l'existence de rituels, d'institutions, d'actes religieux collectifs : elle affirme qu'il ne s'agit là que de moyens et non de fins. »

« Si les droits de l'homme sont nés en Occident, c'est parce que l'Occident était chrétien et que le christianisme n'est pas qu'une religion. »

-

Frédéric Lenoir

Pour éclairer et justifier son propos, Lenoir nous fait revivre l'histoire, à partir des premiers philosophes, en passant par l'Empereur Constantin qui dès l'an 313, a fait passer le christianisme « du rang de religion persécutée à celui de religion reconnue et surtout privilégiée dans le vaste Empire romain qui s'étend autour du Bassin méditerranéen et sur une grande partie de l'Europe. »

Mais elle renaîtra « mille ans plus tard, lorsque les penseurs de la Renaissance et des Lumières s'appuient sur la "philosophie du Christ", selon l'expression d'Érasme, pour émanciper les sociétés européennes de l'emprise des pouvoirs religieux et fonder l'humanisme moderne. »

L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

En cette époque, où l'idée même de religion est souvent remise en question, il est instructif et rafraîchissant de constater que « l'histoire du christianisme ne se résume pas aux bûchers de l'Inquisition, ni aux conversions forcées, ni aux États pontificaux, ni aux croisades, ni à la débauche sexuelle des papes de la Renaissance ou aux prêtres pédophiles actuels, ni à la condamnation de Galilée, ni au massacre des Juifs et des païens. »

L'auteur nous convie plutôt à nous souvenir « des évêques qui créent des asiles pour recueillir les pauvres et les malades, des martyrs qui refusent d'abjurer leur foi, des moines qui renoncent à tout pour prier pour le monde, des saints qui embrassent les lépreux et consacrent leur vie aux plus démunis, des bâtisseurs de cathédrales et des chefs-d'œuvre artistiques inspirés par la foi, des missionnaires qui créent des écoles et des dispensaires, de savants théologiens qui fondent des universités, des simples et innombrables fidèles qui pratiquent le bien au nom de leur foi. »

LE CHEMINEMENT INTÉRIEUR

L'épilogue consacré à la rencontre de Jésus avec la Samaritaine illustre magnifiquement la thèse générale de l'ouvrage. « Ce n'est ni à Jérusalem, ni sur cette montagne que vous adorerez », dit Jésus (Jean, 4, 22). Le message du Christ philosophe souligne donc l'importance du cheminement intérieur. « Dieu est esprit, et ceux qui adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent adorer » (Jean, 4, 24).

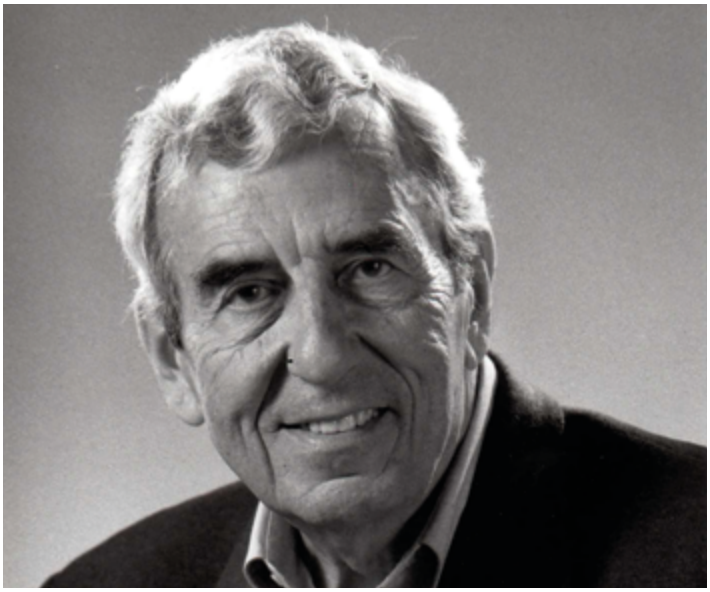
Pour Frédéric Lenoir, si Nietzche a affirmé que « Dieu est mort et c'est nous qui l'avons tué », Odon Vallet, historien des religions et médiologue français, lui répond : « Dieu n'est pas mort, il a changé d'adresse ».

RENÉE THIVIERGE



TÉMOIGNAGES DE FOI


« Les mots gentils
peuvent être courts et faciles à dire,
mais ils résonnent à l'infini. »
MÈRE TERESA
FONDATION
PÈRE-MÉNARD



Pat di Stasio

UNE PETITE SEMENCE QUI A BIEN GERMÉ

J'AVAIS VINGT ANS.

Comme plusieurs de mon âge, j'essayais de donner un sens à ma vie. Je venais de lire avec beaucoup d'intérêt une courte biographie de saint François d'Assise. J'ai été fasciné par l'histoire de ce laïc qui n'a jamais été prêtre, contrairement à ce que je croyais. Ce récit m'a fait réfléchir profondément sur l'orientation à donner à ma vie. J'en ai parlé longuement avec le vicaire de ma paroisse qui m'a suggéré de m'adresser chez les Franciscains, car il avait entendu dire qu'un Père de cette communauté ouvrait un collège pour les vocations d'adultes. (Dans ce temps-là, on disait les vocations tardives.) Je me suis donc dirigé à la maison-mère des Franciscains où j'ai demandé à voir ce Père. C'était le Père Eusèbe Ménard, originaire de la Beauce.

IL AVAIT TRENTE ANS.

Sa démarche était assurée et imposante. Son regard démontrait une **grande profondeur d'âme.** Il m'a accueilli avec un large sourire. Il m'a questionné et m'a parlé de son projet. À l'âge de 28 ans, il fut nommé prédicateur à la maison de retraites des Franciscains à Châteauguay. Au cours des prédications qui s'adressaient à de jeunes gens, il avait discerné, chez certains d'entre eux, une vocation authentique, mais qui ne pouvait être réalisée faute d'un séminaire adapté à leur situation, à leur âge ou à leur condition financière. Il avait persuadé un groupe d'hommes d'affaires, dont Monsieur Hector Durand, entrepreneur montréalais, de collaborer à cette œuvre qu'il voulait fonder.

RÉPONDRE À UN BESOIN INTÉRIEUR

En l'écoutant, j'ai été frappé par son dynamisme et sa grande conviction. Même si ma vocation semblait incertaine, il m'a invité à me joindre à cette œuvre et m'a suggéré d'y réfléchir quelques jours. C'est ce que j'ai fait. Il y avait là quelque chose qui **répondait à un besoin intérieur.** J'ai donc quitté mon emploi de commis de bureau et, en septembre 1946, je me retrouvais aux études à l'École apostolique Saint-Pascal-Baylon, une ancienne maison située au 3675 boulevard Gouin Est, à Montréal-Nord. (Aujourd'hui ce bâtiment n'existe plus et a été remplacé par le Parc Eusèbe Ménard.)

Nous étions une trentaine d'étudiants âgés de 20 à 30 ans, et nous avions la même ambition : devenir prêtre. Je conserve toujours un excellent souvenir de mes confrères, les Babin, Gibeault, Paquette, Faubert, Landry, etc. venus de différents coins du Québec, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario. Je me souviens de la chanson-thème que j'avais composée et que l'on chantait en chœur. Le refrain disait ceci : Je suis de Saint-Pascal-Baylon/ Et j'aime bien cette maison/ Le cœur joyeux, je chante au ciel bleu/ Toute la joie de me trouver chez toi/ Quelle est cette voix familière ? / Je la reconnais c'est la rivière/ Qui semble dire : Sois fier garçon/ D'être de Saint-Pascal-Baylon. Ce n'était pas un chef-d'œuvre littéraire, j'en conviens, mais du moins ça servait comme chant de ralliement.

« Déjà à cette époque, le Père Ménard avait pris conscience de l'importance des laïcs dans l'Église. Et ça, il va sans dire, bien avant Vatican II. C'est une des caractéristiques de son apostolat. Il a voulu être accompagné, dans toutes ses activités de fondateur, d'une équipe de laïcs profondément convaincus de leur foi et désireux de travailler à la vigne du Seigneur. »

-

Pat di Stasio

Ce fut pour moi une expérience très enrichissante. Je me souviens que, sur un des murs près de l'escalier qui menait au deuxième, il y avait une affiche sur laquelle on pouvait lire cette réflexion : « Ce que je sais de demain c'est que la Providence se lèvera avant le soleil ». J'ai appris à faire confiance à la Providence et à la découvrir autant dans les événements heureux que malheureux. L'enseignement du Père Ménard nous a marqués profondément. Nous avions le privilège de l'entendre tous les jours nous parler de l'importance de l'Amour… de l'amour de Dieu et de l'amour pour les autres.

CHACUN REÇOIT DE DIEU SON CHARISME PARTICULIER

À la fin de l'année, malgré toute l'admiration que j'avais pour le Père Ménard et cette œuvre qu'il avait fondée, et malgré une nouvelle dimension qu'il avait donnée à ma vie, j'ai réalisé que **la prêtrise n'était pas ma vocation.** J'en ai longuement discuté avec lui et il m'a dit, comme un bon père le dirait à son fils : « Si tu décides de revenir, je serai heureux de t'accueillir ; sinon je serai quand même heureux, car je sais que ce que tu as appris ici te servira ».

Comme toujours, il disait vrai. Et comment !

Je suis donc retourné au travail après cette retraite d'un an et j'étais heureux d'avoir été témoin de la naissance de cette nouvelle œuvre que l'on désignerait plus tard sous le nom de « L'œuvre des Saints-Apôtres ». Mais ne croyez pas que je m'en suis dissocié pour autant. Bien au contraire. Saint Paul dit : « Chacun reçoit de Dieu son charisme particulier : à l'un celui-ci, à l'autre celui-là » (1Cor. 12.7). J'ai donc continué à m'intéresser à l'essor que connaissait cette œuvre.

En 1976, j'ai reçu un appel de la Fondation Père-Eusèbe-Ménard qui me proposait de devenir membre de leur conseil d'administration. J'ai accepté avec empressement en **reconnaissance cette richesse spirituelle** que le Père Ménard m'avait léguée. C'est avec grande joie que j'ai fait partie de l'équipe d'administrateurs durant vingt-cinq années, dont dix à titre de président.
En 2015, deux groupes de religieux, de l'Indonésie et du Viêtnam, se sont joints à l'œuvre des Missionnaires des Saints-Apôtres. Réjouissons-nous du fait que cette œuvre, qui a pris naissance à Montréal, soit maintenant présente sur presque tous les continents.

Oh ! Comme ce saint homme doit être comblé ! Alléluia !

PAT DI STASIO

COLLABORATION SPÉCIALE

Nous vous proposons un article que nous croyons important de diffuser davantage par la richesse de son contenu. Cette occasion, nous remercions Pat di Stasio, pour nous avoir autorisé la reproduction de son texte, initialement publié dans notre bulletin Mission-Action vol. 35/n° 3, édition Noël 2015, dans le cadre des célébrations pour le Centenaire de la naissance du Père Eusèbe-Henri Ménard (1916).



Benjamin Pontien Ébodé Onambélé.

BENJAMIN ÉBODÉ : « LA FOI EST L'ART DE VIVRE DANS UNE CONFIANCE TOTALE »

Je suis né il y a 40 ans dans un petit village du Centre Cameroun (Ntsama vers Okola), au sein d'une famille de huit enfants, dont six garçons et deux filles. Orphelin de père à 10 ans, je suis devenu prêtre il y a 4 ans. Dans mon cheminement de foi, j'ai expérimenté l'amour de Dieu qui m'a fait comprendre que les Bontés du Seigneur ne sont pas épuisées et que sa compassion chaque matin se renouvelle (cf. Lm 3, 22-23).

Mes parents nous ont élevés, mes frères, mes sœurs et moi, dans la piété, la crainte de Dieu et l'amour du prochain, mais aussi dans la fermeté. Qu'est-ce que la foi ? Pour moi, **la foi est un art.** L'art de vivre en Dieu dans une confiance indéfectible, totale et sans faille. Ma foi est un don de Dieu, qui m'a été transmis par mes chers parents catéchistes et choriste (dans le cas de ma mère).

Pour répondre favorablement à ce don gratuit de Dieu, je me suis engagé très jeune dans le groupe des enfants de chœur et plus tard, dans celui des lecteurs. J'ai fait partie des mouvements d'action catholique comme Jeunes du Monde et Groupe Vocationnel. J'ai été responsable de trois groupes, à savoir celui des enfants de chœur, celui des lecteurs et le groupe vocationnel. Mon engagement dans ces mouvements m'a permis de garder allumée la flamme de ma foi et a fait grandir en moi le désir de servir Dieu comme prêtre. Un an après l'obtention de mon Baccalauréat en Sciences-Mathématiques, je suis admis dans la Communauté des Missionnaires des Saints-Apôtres que j'ai connue en 2006 et qui m'a accueilli en 2007.

« Mon cheminement dans la foi n'a pas été un long fleuve tranquille. Il a connu des hauts et des bas et a pris sans contestation des tournants décisifs. Des joies et des épreuves l'ont caractérisé ; des pardons à donner et à recevoir l'ont vu se déconcerter sans démissionner. »

-

Benjamin Ébodé

J'étais le plus agaçant de ma promotion dans les maisons de formation, mais j'ai continué sans interruption mon cheminement. J'ai alors compris que Dieu est vrai et que sa bonté est pour tous. Dans ma vie de foi, je trouve ma joie et ma force dans la prière personnelle et communautaire, l'Eucharistie, la Parole de Dieu, les prières de délivrance, le sacrement de réconciliation…

Avant le jour de mon ordination sacerdotale (9 juillet 2016), je suis choisi par mes Supérieurs pour aller **en mission au Canada,** ma première mission comme prêtre. Je ne m'y attendais pas. Dès mon arrivée à Chertsey le 11 août 2016, j'ai vécu une adaptation sur les plans climatique, alimentaire, culturel et surtout sur le plan des mentalités : il s'agissait d'un **gros défi à relever.**

J'ai été sollicité pour rendre service d'abord comme vice-recteur au Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs de Chertsey en 2017, ensuite comme conseiller provincial chargé de la formation des futurs prêtres MSA et enfin, comme recteur du même Sanctuaire, en 2018. Comme si cela ne suffisait pas, en octobre 2019, l'Association des Responsables de Sanctuaires du Québec me désignait comme vice-président. Toutes ces sollicitations me prouvent que **Dieu attend de moi un oui continuel** à rendre service.

RIEN DE BON NI DE BEAU NE SE RÉALISE SANS DIFFICULTÉ

En acceptant ma nomination comme recteur du sanctuaire à Chertsey, je savais que je m'efforcerais de laisser la première place à la Vierge Marie, Reine-des-Cœurs, avec qui tout est possible. Cependant, mon désir le plus ardent était et reste de conduire le sanctuaire à une autonomie financière et à un rayonnement spirituel. Pour atteindre mon objectif, j'ai mis sur pied un Comité de développement qui devait m'aider à bâtir une vision qui respecte la volonté de Dieu.

J'ai renforcé également la collaboration entre l'Association des bienfaiteurs de Marie-Reine-des-Cœurs et les moniales, signe d'espérance pour le sanctuaire, et avec tous les groupes de pèlerins. Néanmoins, les multiples oppositions ont freiné notre ardeur, mais j'ai gardé espoir, sachant que **rien de bon ni de beau ne se réalise sans difficulté** et que le temps est l'autre nom de Dieu.

Chaque année, nous accueillons des milliers de pèlerins qui viennent se jeter aux pieds de Marie en lui demandant de parler encore à Jésus : de lui dire qu'ils n'ont plus de pain, de vin, de paix, d'amour, de joie, de santé…
Pour contribuer à la réalisation du rêve de Dieu dans ce lieu marial, nos activités pastorales sont centrées sur les célébrations eucharistiques, les enseignements bibliques, les soirées mariales, les soirées de prière Taizé, les soirées d'adoration avec chapelet eucharistique, les accompagnements spirituels, l'écoute et les confessions, les visites à domicile.

Cinq fois par année, nous accueillons, à partir du mois de juin, les pèlerinages des premiers samedis du mois. Notre plus grande activité annuelle est la Neuvaine à Marie-Reine-des-Cœurs, qui se tient du 14 au 22 août. À travers toutes ces activités pastorales, nous voulons être avec Marie, une porte ouverte sur le ciel.

Ma présence au sanctuaire a permis que Marie occupe progressivement dans ma vie de foi, une place importante. Sachant que **le sacerdoce de nos jours reste un défi,** mon espérance la plus importante est d'être toute ma vie durant un bon prêtre selon le cœur de Jésus, je continue à prier et à travailler pour cela. Depuis le jour de mon ordination jusqu'à maintenant, je n'ai jamais regretté mon choix de vie. L'autre défi pour moi est d'incarner l'être prêtre : une chose est d'agir en prêtre, une autre est d'être prêtre.

La beauté du sacerdoce se trouve dans l'exercice parfait du ministère. La fidélité aux engagements rend authentique notre choix de vie. Je suis appelé comme prêtre à être la tendresse de Dieu dans le monde : idéal en cours d'accomplissement. J'ai une conviction : le monde aura toujours besoin du sacerdoce.

Si Dieu est bon et miséricordieux, il est aussi juste. Sa compassion a toujours été neuve pour moi, et c'est sûr de son infinie bonté que j'accueille avec confiance l'avenir.

BENJAMIN ÉBODÉ

COLLABORATION SPÉCIALE

Nous vous proposons un article que nous croyons important de diffuser davantage par la richesse de son contenu. Cette occasion, nous remercions père Benjamin Pontien Ébodé Onambélé, M.S.A., recteur du Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs à Chertsey, pour nous avoir autorisé la reproduction de son texte, initialement publié dans Neuvaine Toussaint 2020, le bulletin de la Fondation Père-Ménard.

À PROPOS DE NOS COLLABORATEURS

PIERRE BRULÉ

Pierre est psychologue et détenteur d'un MBA. Lui et Denis Gauthier ont écrit ensemble le livre Se voir autrement. La conscience et son pouvoir. Aimant de la nature, de l'humain et des défis, il se lance dans l'aventure d'écrire une chronique spirituelle avec son ami Denis Gauthier.

MIRIAM CASTRO

Passionnée des voyages et des nouvelles cultures, Miriam décide de s'établir au Québec et obtient une maîtrise en communication à l'UQAM, tout en travaillant comme directrice de la Fondation Père-Ménard. Lorsqu'elle n'est pas en train de courir pour faire sa méditation en mouvement, elle lit, regarde des séries ou partage un bon repas avec les gens qu'elle aime.

MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI

Marguerite a deux passions : Dieu et la musique. Détentrice d'un baccalauréat en sciences religieuses, elle a été conseillère pédagogique en enseignement religieux dans les écoles de la Commission des écoles catholiques de Montréal (CECM). Elle a également formé des équipes d'enseignants et fait l'animation pastorale. Actuellement, Marguerite anime des cours bibliques aux adultes et donne des concerts de chant dans les résidences pour retraités.

PAT DI STASIO

Pat a fait carrière comme producteur en publicité. Aimant de la musique et des mots, il est aussi un auteur-compositeur-interprète accompli. Pat a été membre du conseil d'administration de la Fondation Père-Ménard durant 25 ans, dont dix à titre de président.

BENJAMIN ÉBODÉ

Originaire du Cameroun, Benjamin a fait des études en Sciences-Mathématiques avant d'intégrer la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres en 2007. Il a été ordonné prêtre en 2016. Actuellement, il est recteur du Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs de Chertsey depuis 2018. Pour lui, même si rien de bon ni de beau ne se réalise sans difficulté, il vit sa foi en Dieu dans une confiance indéfectible, totale et sans faille.

PIERRE FARAH-LAJOIE

Passionné pour le développement des affaires, Pierre a travaillé dans plus de 50 pays au sein d'entreprises de toutes tailles. Diplômé en génie industriel et détenteur d'une maîtrise en recherche opérationnelle de l'École polytechnique de Montréal, il est un leader qui sait motiver ses collaborateurs à donner le meilleur d'eux-mêmes. Son enthousiasme et son franc-parler ne laissent personne indifférent sur sa vision de la spiritualité et de la vie.

NICOLE FAUCHER

Nicole possède une formation en communication de l'UQAM, qu'elle a mise à profit du milieu des affaires. Entre autres, elle a géré les communications internes à la sidérurgie d'État Sidbec-Dosco et a occupé le poste de directrice générale du magazine d'affaires MBA. Il faut noter sa passion pour les arts. En tant qu'artiste-peintre, elle a exposé de nombreuses œuvres au Québec et à l'étranger.

DENIS GAUTHIER

Homme d'affaires, ex-jésuite et de descendance amérindienne, héritage dont il est particulièrement fier, Denis est un univers en soi. Un univers qu'il arpente patiemment et résolument, y semant projets mobilisateurs et fidèles amitiés. Amoureux de la nature, passionné par les humains, il sait convaincre et excelle dans l'art de s'entourer de personnes motivées et créatives qui sauront l'épauler et le suivre.

JACQUES GAUTHIER

Jacques est né à Grand-Mère le 4 décembre 1951. Marié et père de famille, il a été professeur à l'Université Saint-Paul d'Ottawa pendant 20 ans et rédacteur aux éditions Novalis. Auteur de plus de 80 livres, un bon nombre sont édités en France et traduits en plusieurs langues. Il écrit aussi dans le Prions en Église et dans plusieurs revues. Il se consacre surtout à donner des conférences et des retraites spirituelles autant au Canada qu'en France. Il a collaboré pendant plusieurs années à l'émission télévisée de Radio Canada « Le Jour du Seigneur ». Il tient un blogue depuis huit ans sur son site web (www.jacquesgauthier.com) et il a créé sa propre chaîne YouTube où vous pouvez visionner ses vidéos.

JEAN-BRACONIN KASIAMA

Prêtre missionnaire des Saints-Apôtres ayant vécu au Pérou pendant plusieurs années, Jean-Braconin est actuellement curé de la paroisse Saint-Gilbert à Montréal. Détenteur d'un doctorat en Théologie pour l'Université de Montréal, il s'implique activement pour mener à bon terme les projets d'aide humanitaire de la Fondation Père-Ménard dans la République démocratique du Congo, son pays bien-aimé.

LUCIE LÉPINE

Après une carrière en enseignement au primaire et au secondaire, Lucie s'est impliquée au sein des groupes communautaires comme le Carrefour Familial Hochelaga et des associations chrétiennes comme le Centre de pastorale en milieu ouvrier, la Conférence religieuse canadienne et la Fondation de la jeunesse ouvrière, entre autres. Lucie a fait des études bibliques à l'Université de Montréal et aime la vitalité culturelle montréalaise.

ANDRÉ MYRE

André est un bibliste reconnu, auteur des nombreux ouvrages, professeur retraité de l'Université de Montréal et spécialiste des Évangiles, particulièrement de celui de Marc. Depuis plusieurs années, il anime de nombreux ateliers bibliques.

FERNAND PATRY

Après avoir œuvré dans les domaines de l'enseignement, des communications et du milieu des affaires et après une expérience comme coopérant en Afrique, Fernand a été ordonné prêtre chez les dominicains en 1986. Il a été curé de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Montréal pendant 12 ans. Auteur de plusieurs ouvrages et conférencier, il est également intervenant en soins spirituels des grands centres hospitaliers à Montréal. Très impliqué, Fernand est devenu le chef de service par intérim des soins spirituels du CHUM et directeur du Centre de recherche et de formation en soins spirituels. En 2015, Fernand est le PDG de la Fondation Jeanne-Mance et il donne une nouvelle vocation à cette fondation soit l'accompagnement spirituel en soins palliatifs et en fin de vie à domicile. Un service d'accompagnement par des professionnels de la santé formés en accompagnement et offert gratuitement à la population québécoise.

CHRISTIAN RODEMBOURG, M.S.A.

Évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe et président de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, Mgr Christian est un homme de terrain qui aime aller à la rencontre de l'autre dans le concret de la vie quotidienne, pour vivre la mission pastorale en équipe, femmes et hommes, laïcs et prêtres, et grandir tous ensemble en humanité et en spiritualité.

GASTON SAUVÉ

Ayant une expérience de plus de 20 ans en ressources humaines et counseling auprès des cadres, croit qu'il est possible de concilier l'efficacité économique par la croissance et la profitabilité en affaires tout en plaçant le respect et la dignité des personnes au centre des valeurs de l'entreprise. Gaston est détenteur d'un MBA, d'un baccalauréat en théologie et d'un certificat en counseling pastoral des universités québécoises.

ANGE SHIMWA

Suite à l'appel du Seigneur, Ange a fait le choix, très jeune, de lui consacrer toute sa vie. Originaire de Rwanda, sa famille décide de s'établir en Belgique, fuyant leur pays en guerre. Ange fait partie de la Famille Marie-Jeunesse, une communauté nouvelle dans l'Église catholique fondée à Québec au début des années 1980.

RENÉE THIVIERGE

Journaliste, auteure, traductrice et dramaturge, Renée s'intéresse depuis toujours à la philosophie et à la spiritualité. La beauté et l'humain sont ses meilleures sources d'inspiration et elle croit passionnément au pouvoir des mots afin de repousser et teinter de poésie les limites d'un monde souvent filtré et médiatisé.

TOUT CHANGE. OU PLUTÔT, TOUT ÉVOLUE. LA SPIRITUALITÉ ET LA FOI N'Y ÉCHAPPENT PAS TOUT EN DEMEURANT LES MÊMES DANS LEUR ESSENCE. MAIS LEUR FORME SE TRANSFORME, EMPRUNTE D'AUTRES IMAGES, ADOPTE D'AUTRES CONCEPTS, EMPLOIE D'AUTRES SYMBOLES.

CETTE ÉVOLUTION NORMALE PEUT INQUIÉTER, TROUBLER. IL PEUT ÊTRE DIFFICILE DE S'Y RECONNAÎTRE. POUR FAIRE PARTIE DE LA RÉFLEXION, LA FONDATION PÈRE-MÉNARD PROPOSE CETTE SÉLECTION DES TEXTES POUR PARTICIPER À L'AVANCEMENT DE NOS CONNAISSANCES DANS LE CHAMP DE LA SPIRITUALITÉ AFIN DE FAVORISER UN LEADERSHIP HUMAIN, CONSCIENT, AUTHENTIQUE ET PORTEUR DE TRANSFORMATION.

FONDATION PÈRE-MÉNARD

9 782982 015012